



uOttawa

L'Université canadienne  
Canada's university

FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES  
ET POSTDOCTORALES



FACULTY OF GRADUATE AND  
POSTDOCTORAL STUDIES

Laurie Guimond

AUTEUR DE LA THÈSE / AUTHOR OF THESIS

M.A. (Géographie)

GRADE / DEGREE

Département de géographie

FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT / FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

Isolement et identité: l'espace vécu dans deux communautés francophones de la Basse-Côte-Nord

TITRE DE LA THÈSE / TITLE OF THESIS

Dr. Anne Gilbert

DIRECTEUR (DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS SUPERVISOR

CO-DIRECTEUR (CO-DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS CO-SUPERVISOR

EXAMINATEURS (EXAMINATRICES) DE LA THÈSE / THESIS EXAMINERS

Dr. Frank Rcmiggi

Dr. Marc Brossatu

Gary W. Slater

Le Doyen de la Faculté des études supérieures et postdoctorales / Dean of the Faculty of Graduate and Postdoctoral Studies

**ISOLEMENT ET IDENTITÉ: L'ESPACE VÉCU DANS DEUX COMMUNAUTÉS  
FRANCOPHONES DE LA BASSE-CÔTE-NORD**

**Laurie Guimond**

Thèse de Maîtrise  
Département de Géographie

Janvier 2006  
Université d'Ottawa



Library and  
Archives Canada

Bibliothèque et  
Archives Canada

Published Heritage  
Branch

Direction du  
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

*Your file* *Votre référence*  
*ISBN: 978-0-494-18421-9*  
*Our file* *Notre référence*  
*ISBN: 978-0-494-18421-9*

**NOTICE:**

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

**AVIS:**

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

---

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

  
**Canada**



## PRÉFACE

Cette thèse est le fruit d'un amour, un amour pour une région. Dès mon arrivée en Basse-Côte-Nord, j'ai ressenti un attachement profond pour ce coin du Québec. Voici donc ce qui m'a poussée à écrire cette thèse de maîtrise.

Cette recherche a réellement débuté à l'hiver 2003 lorsque, en terminant mon baccalauréat en enseignement, j'ai réalisé un stage en enseignement secondaire. À vrai dire, j'avais demandé à la responsable des stages de mon université de m'envoyer le plus loin possible. Comme mon programme d'étude était en anglais, je devais réaliser mon stage final dans une école anglaise du Québec, soit en Outaouais, en Estrie, à Montréal ou sur le territoire de la Basse-Côte-Nord. Le choix était facile.... À la fin du mois de janvier, je partais en avion avec mon sac à dos, des vêtements chauds, quelques plans de cours et des boîtes de provisions pour m'installer temporairement en Basse-Côte-Nord. Après avoir été clouée au sol à Sept-Îles pendant quatre jours, le petit Beaver nous attendait. Décolle, atterrit, décolle, atterrit, et ce, sept fois avant d'arriver à la destination finale<sup>1</sup>. C'est après ce périple bien mouvementé que j'aboutis enfin à La Tabatière, un village anglophone, situé au cœur de la Basse-Côte-Nord. Dès mon arrivée au petit aéroport de La Tabatière, je suis tombée en amour avec "la Côte". Le concierge de l'école m'attendait avec deux outils sacrés en Basse-Côte-Nord : sa motoneige et sa cométique<sup>2</sup> afin de transporter mes valises qui étaient finalement restées à Chevery...trop de poids dans l'avion en raison des nombreux jours de retards.

Lors de mon séjour à La Tabatière, je me suis impliquée au maximum: équipe sportives, activités parascolaires, organisation de bingos, randonnées en motoneige, etc. C'est là que mon travail de terrain a véritablement débuté. J'ai aussi eu la chance d'explorer plusieurs coins de la région et de visiter les villages de Saint-Augustin, Vieux-Fort, Tête-à-la-Baleine, Harrington Harbour, Chevery et

---

<sup>1</sup> La plupart des avions qui desservent la Moyenne et la Basse-Côte-Nord s'arrêtent dans presque tous les villages de la région afin de transporter de la poste, de la marchandise ou des personnes.

<sup>2</sup> La cométique est un traîneau d'attelage de chiens qui est encore couramment utilisé aujourd'hui en Basse-Côte-Nord, autant par les autochtones que par la population non autochtone. Les gens s'en servent pour transporter des biens ou des personnes à l'arrière de leur motoneige.

Aylmer Sound<sup>3</sup>. Vive l'hiver! Grâce à la Route Blanche, les gens peuvent se déplacer à leur gré car cette saison est le seul temps de l'année où la voie terrestre permet d'accéder aux autres villages. Carnavals, tournois de hockey, visites de parenté dans les autres communautés sont des activités qui font de l'hiver une saison où on est beaucoup plus ouverts sur le monde.

Une visite au village de Tête-à-la-Baleine marqua mon premier séjour en Basse-Côte-Nord. En fait, je m'y étais rendue pour célébrer le *Times*<sup>4</sup> du curé<sup>5</sup>. Ce village, en plus d'être pittoresque avec ses mornes<sup>6</sup> et la baie autour de laquelle on retrouve une soixantaine de maisons, accueille une population d'un peu plus de 200 personnes. C'était fascinant, je me serais crue dans un petit village francophone de la Gaspésie ou de l'Abitibi alors que dans tous les autres villages de la région, on parlait l'anglais. En effet, Tête-à-la-Baleine forme un îlot francophone au cœur d'un environnement très anglophone. Tous les villages de la Basse-Côte-Nord font partie du même territoire et partagent une histoire relativement commune. Cependant, leur bagage culturel les différencie fortement. Comment les francophones de Tête-à-la-Baleine ont pu conserver leur identité francophone dans cette région qui ne l'est pas? Ce fût précisément la source de mon questionnement initial.

Et puis, une multitude d'autres questions s'ajoutèrent à ma réflexion. Mais qu'est-ce qui poussent les Bas-Côtiers à demeurer dans la région malgré l'isolement géographique, les conditions économiques précaires, le vieillissement de la population et le manque de services? Plusieurs personnes me répondaient : "*The coast is our home, look carefully around you, that's why we want to live here. The Lower North Shore is freedom*".

Ayant trouvé le moyen de prolonger mon séjour sur la Côte, j'ai décroché un emploi dans la communauté montagnaise de Natashquan pour le reste de l'année scolaire. En vivant avec les anglophones de la Basse-Côte-Nord puis, ensuite, avec les Montagnais de la Moyenne-Côte-Nord,

---

<sup>3</sup> Au cours de l'été 2005, on apprendra que le village d'Aylmer Sound ferme ses portes principalement en raison de la faible population, des équipements municipaux désuets (i.e. réseau d'aqueduc, routes), de la fermeture de l'école cinq ans auparavant, ainsi que des coûts onéreux d'opération des infrastructures locales. Le gouvernement du Québec a fourni une allocation pour relocaliser les 18 personnes qui y demeuraient.

<sup>4</sup> L'expression *times* est couramment utilisée par les Bas-Côtiers pour faire référence aux fêtes, aux carnavals et aux tournois de hockey qui ont lieu dans la région, habituellement pendant la période hivernale. Une foule de gens se rendent dans le village désigné pour célébrer ces événements et ceux-ci se prolongent normalement au moins 2 jours. Les *times*, permettent aux gens de se côtoyer d'un village à l'autre.

<sup>5</sup> À Tête-à-la-Baleine, le *Times du curé* a lieu au printemps. Lors de cette fin de semaine, des activités pour les enfants sont organisées ainsi qu'un souper typique de la région (habituellement du bœuf salé), suivi d'une soirée dansante.

<sup>6</sup> Montagne dénudée. En Basse-Côte-Nord, les montagnes et les collines sont communément appelées des mornes.

j'ai pu observer que les membres des trois groupes ethniques de la région (anglophones, montagnais et francophones) étaient fortement enracinés dans leur milieu de vie. Il me restait cependant à explorer davantage les modalités de la vie quotidienne dans les villages francophones de la région. Dans ma tête, c'était confirmé, je ferais de ce sujet celui de ma thèse de maîtrise.

Voilà: les stages en enseignement sont un excellent moyen de recruter des futurs enseignants<sup>7</sup>, du moins pour quelques années car le taux de retour des stagiaires est très élevé. On y va une première fois, on aime ou on aime pas, mais une chose est certaine, personne ne reste indifférent à un séjour en Basse-Côte-Nord. Quant à moi, j'y suis retournée mais cette fois, à titre de chercheure. J'y suis retournée pour laisser quelques écrits sur ce petit coin de paradis.

Bonne lecture.

---

<sup>7</sup> Fait intéressant : les deux collègues qui m'accompagnaient lors de mon stage en enseignement travaillent depuis en Basse-Côte-Nord.

## REMERCIEMENTS

Le travail de terrain au sein des communautés de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine n'aurait pas été possible sans l'accueil chaleureux et la participation des membres de la population locale. Merci aussi à nos hôtes qui nous ont accueillies lors de notre séjour: Pierre Lemay à Lourdes-de-Blanc-Sablon et Julie Lévesque à Tête-à-la-Baleine. Mille mercis à Mireille Monger, Micheline et Gilles Monger pour tous les rires et les petites attentions lors de notre séjour à Tête-à-la-Baleine.

Lors de l'écriture de cette thèse, j'ai eu recours au pronom *nous*, celui-ci implique particulièrement deux personnes très chères à mes yeux. Un merci spécial à ma sœur, Jacynthe, qui m'a accompagnée lors du travail de terrain en Basse-Côte-Nord à l'automne 2004. Je tiens à souligner son aide indispensable à la réalisation des entretiens auprès des 100 Bas-Côtiers qui ont gentiment accepté de participer à notre enquête. Sa présence et sa joie de vivre ont grandement facilité notre intégration au sein des deux communautés dans lesquelles nous avons séjournées. Je tiens à remercier sincèrement ma directrice, Anne Gilbert. Sans sa bonne énergie, ses encouragements, sa grande disponibilité et ses précieux conseils, l'écriture de cette thèse n'aurait pas été possible. Je veux aussi la remercier de m'avoir donné une place au sein de l'équipe du projet *Vitalité communautaire des minorités francophones au Canada*. Ma participation à cette recherche m'a permis d'approfondir mon questionnement sur le fait minoritaire tout en me donnant la chance d'acquérir une précieuse expérience de terrain. Ce projet, de par la revue de littérature, les discussions d'équipe et les nombreuses rencontres effectuées dans chacun des milieux visités, m'a grandement aidée à enrichir ma compréhension de certaines dimensions du vécu des francophones minoritaires.

Merci à Benoit Desjardins pour sa présence à mes côtés, tant lors de notre premier séjour en Basse-Côte-Nord que lors de la rédaction de cette thèse. Merci à mes parents et à grand-mère Lucienne pour m'avoir encouragée tout au long de mes études. Merci à Marie Lefebvre, Dominic Doiron et Julie Côté pour leur aide.

Enfin, je tiens à souligner l'appui du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, du Fond québécois de la recherche sur la société et la culture et du Centre de recherche en civilisation canadienne-française.

# TABLE DES MATIÈRES

<b>RÉSUMÉ/ ABSTRACT</b> .....	XI
<b>INTRODUCTION</b> .....	1
<b>CHAPITRE 1</b>	
<b>CADRE THÉORIQUE</b> .....	8
1.1 <i>L'espace vécu, entre pratiques et représentations</i> .....	9
1.1.1 Espace vécu et identité .....	12
1.1.2 L'effet de milieu et l'importance des différentes échelles spatiales.....	14
1.2 <i>L'isolement</i> .....	15
1.2.1 L'isolement et le phénomène insulaire.....	17
1.2.2 Le rôle des réseaux de transports et de la mobilité.....	18
1.2.3 Le rôle des communications à distance.....	19
1.3 <i>Le fait minoritaire</i> .....	19
1.3.1 La vitalité ethnolinguistique .....	20
1.3.2 Perceptions et attitudes : la vitalité subjective.....	22
1.3.3 Le rôle des institutions.....	23
1.3.4 Milieu et langue.....	25
1.4 <i>Le schéma d'analyse</i> .....	27
1.5 <i>Les questions de recherche</i> .....	30
<b>CHAPITRE 2</b>	
<b>TERRAIN D'ÉTUDE : LA BASSE-CÔTE-NORD, QUÉBEC</b> .....	31
2.1 <i>La Basse-Côte-Nord: un archipel de petites localités isolées du Québec</i> .....	32
2.2 <i>Le milieu culturel: une autre dimension de l'isolement de la Basse-Côte-Nord</i> .....	34
2.2.1 Histoire du peuplement .....	34
2.2.2 La situation linguistique actuelle à l'échelle régionale.....	37
2.2.3 Les pratiques linguistiques des francophones.....	39
2.2.4 Les institutions francophones.....	40
2.3 <i>Une région vulnérable</i> .....	41
2.3.1 Le vieillissement.....	42
2.3.2 L'accès limité au travail.....	42
2.3.3 La mobilité.....	46
<b>CHAPITRE 3</b>	
<b>MÉTHODOLOGIE</b> .....	49
3.1 <i>Un point de départ: l'enquête par questionnaire</i> .....	50
3.1.1 Le questionnaire.....	52
3.1.2 Les informateurs clé.....	53
3.1.3 La stratégie d'enquête.....	53
3.1.4 Commentaires sur la stratégie d'enquête.....	55
3.2 <i>Un complément ethnographique</i> .....	56
3.3 <i>Le profil des participants</i> .....	60
3.3.1 Une répartition selon la langue assez fidèle à la réalité propre à chacune des localité.. .....	60
3.3.2 Une légère sur-représentation des femmes à Tête-à-la-Baleine.....	61
3.3.3 Une plus forte participation des groupes les plus âgés à Tête-à-la-Baleine.....	62

3.3.4 Une scolarité comparable à celle de l'ensemble de la population.....	62
3.3.5 Quelques différences au plan professionnel.....	63
3.3.6 Les participants nés à l'extérieur de la Basse-Côte-Nord.....	65
3.4 <i>L'analyse des résultats</i> .....	66
3.4.1 Le traitement des questions fermées.....	66
3.4.2 L'analyse de contenu des questions ouvertes et des commentaires.....	67
3.4.3 Présentation des résultats.....	68
3.4.4 L'analyse comparative.....	69
<b>CHAPITRE 4</b>	
<b>L'APPARTENANCE RÉGIONALE EN BASSE-CÔTE-NORD</b> .....	71
4.1 <i>L'appartenance locale et régionale en Basse-Côte-Nord</i> .....	72
4.2 <i>Les espaces de vie et l'appartenance</i> .....	76
4.2.1 La mobilité géographique passée et actuelle.....	77
4.2.2 La fréquence des déplacements.....	80
4.2.3 L'appartenance et la mobilité.....	82
4.2.4 La fréquence des déplacements et l'appartenance.....	84
4.2.5 L'éloignement et l'Internet.....	85
4.3 <i>L'espace perçu</i> .....	88
4.3.1 L'unicité du milieu.....	88
4.3.2 La distance psychologique et la distance affective.....	91
4.3.3 La perception de l'éloignement et l'appartenance.....	94
<b>CHAPITRE 5</b>	
<b>L'IDENTITÉ FRANCOPHONE EN BASSE-CÔTE-NORD</b> .....	99
5.1 <i>Le français en Basse-Côte-Nord: retour sur le milieu</i> .....	100
5.1.1 Les pratiques linguistiques dans divers contextes de vie.....	100
5.2 <i>L'identité linguistique des francophones</i> .....	104
5.2.1 L'appartenance au Québec et au Canada.....	109
5.3 <i>Les perceptions du fait français</i> .....	113
5.3.1 Le dynamisme du fait français régional.....	113
5.3.2 Les liens avec les autres francophones de la région et du Québec.....	117
5.3.3 Identité et distance affective.....	118
5.4 <i>La perception du fait français et l'identité des Blanc-Sablonnais</i> .....	120
<b>CHAPITRE 6</b>	
<b>SYNTHÈSE ET CONCLUSION: ESPACE VÉCU ET VITALITÉ DES COMMUNAUTÉS</b> .....	126
6.1 <i>Deux dimensions-clé de la vitalité communautaire des villages francophones en Basse-Côte-Nord: l'appartenance régionale et linguistique</i> .....	128
6.2 <i>La combinaison des deux formes d'identification</i> .....	130
6.3 <i>Le développement local</i> .....	133
6.4 <i>Isolement et viabilité des communautés francophones</i> .....	136
6.5 <i>La portée de la thèse</i> .....	138
6.5.1 Contribution pour les recherches scientifiques.....	138
6.5.2 Les retombées possibles pour les communautés de la Basse-Côte-Nord.....	139
6.5.3 Réflexion sur le parcours méthodologique.....	140
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	160

## LISTE DES ANNEXES

Annexe 1: Les types d'îles selon l'échelle centre-périphérie de Alexandre.....	142
Annexe 2: Liste des institutions de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine.....	143
Annexe 3: Le questionnaire: Pratiques géographiques et culturelles des francophones de la Basse-Côte-Nord..	145
Annexe 4: Le formulaire de consentement.....	156
Annexe 5: Chanson <i>La Côte-Nord</i> .....	158
Annexe 6: Chanson <i>Can't drive away from here</i> .....	159

## LISTE DES CARTES

Carte 1: Le territoire de la Basse Côte-Nord.....	7
Carte 2: Les réseaux de transport de la Côte-Nord.....	35

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1: Les types d'isolement selon Stone.....	16
Tableau 2: La diversité linguistique selon la langue maternelle sur le territoire de la Basse Côte-Nord.....	38
Tableau 3: Les méthodes orales qualitatives en géographie humaine.....	58
Tableau 4: Le profil des participants selon le sexe.....	62
Tableau 5: La principale occupation des participants.....	64
Tableau 6: Les avantages de vivre en Basse-Côte-Nord.....	90
Tableau 7: Les inconvénients de vivre en Basse-Côte-Nord.....	90
Tableau 8: L'identité selon la distance affective.....	119
Tableau 9: L'identité et la perception du poids des francophones à Lourdes-de-Blanc-Sablon.....	121

## LISTE DES FIGURES

Figure 1: Un modèle environnemental de la vitalité communautaire.....	26
Figure 2: Modèle de l'appartenance territoriale et de l'identité linguistique: l'effet de l'isolement géographique et linguistique.....	29
Figure 3: Les francophones en Basse-Côte-Nord selon la langue parlée le plus souvent à la maison.....	40
Figure 4: Les francophones en Basse-Côte-Nord selon la langue parlée le plus souvent au travail.....	40
Figure 5: Les francophones en Basse-Côte-Nord selon l'âge.....	42
Figure 6: Les francophones de 15 ans et plus selon la scolarité, Basse-Côte-Nord.....	43
Figure 7: La population francophone de 15 ans et plus selon l'industrie.....	45
Figure 8: La population francophone de 15 ans et plus selon le revenu.....	45
Figure 9: La population francophone de 15 ans et plus selon le lieu de travail.....	46
Figure 10: Les participants selon la langue parlée le plus souvent à la maison.....	61
Figure 11: Les participants selon la fréquence de l'utilisation du français au travail.....	61
Figure 12: Le profil des participants selon l'âge.....	62
Figure 13: Les participants selon l'emploi saisonnier.....	64
Figure 14: L'appartenance locale et régionale des francophones en Basse-Côte-Nord.....	73
Figure 15: Les lieux d'études, de travail et de vacances.....	78
Figure 16: La fréquence de déplacements vers différents lieux.....	81
Figure 17: L'appartenance régionale selon les déplacements.....	83
Figure 18: L'appartenance régionale selon la fréquence des déplacements en Basse-Côte-Nord.....	85
Figure 19: L'appartenance régionale selon la fréquence des déplacements.....	85
Figure 20: La fréquence de l'utilisation de l'Internet.....	87
Figure 21: L'appartenance selon la fréquence de l'utilisation de l'Internet.....	87
Figure 22: La perception de la distance psychologique.....	93
Figure 23: La perception de la distance affective.....	93
Figure 24: L'appartenance régionale selon la distance psychologique.....	96

Figure 25: L'appartenance régionale selon la distance affective .....	96
Figure 26: La fréquence de l'utilisation du français avec les proches.....	102
Figure 27: La fréquence de l'utilisation du français dans divers lieux.....	102
Figure 28: La fréquence de l'utilisation de produits culturels en français.....	103
Figure 29: L'identité des francophones en Basse-Côte-Nord.....	105
Figure 30: L'engagement des francophones envers le fait français.....	107
Figure 31 : Le sentiment d'appartenance au Québec et au Canada.....	110
Figure 32: L'identité selon l'appartenance au Québec et au Canada.....	111
Figure 33: La perception de la possibilité de vivre seulement en français en Basse-Côte-Nord.....	114
Figure 34: La perception du poids des francophones à l'échelle locale.....	115
Figure 35: La perception du dynamisme de la francophonie aujourd'hui comparé à ce qu'il était il y a dix ans.....	116
Figure 36: La perception de la proximité des autres francophones en Basse-Côte-Nord et au Québec .....	118
Figure 37: L'identité selon la perception du dynamisme de la francophonie aujourd'hui comparé à ce qu'il était il y a dix ans.....	122
Figure 38: L'identité selon la perception de la possibilité de vivre seulement en français en Basse-Côte-Nord.....	122
Figure 39: L'appartenance régionale et l'identité linguistique.....	131

## RÉSUMÉ

C'est sous l'angle de la géographie sociale que nous avons étudié dans cette thèse, différents aspects de l'espace vécu des francophones de deux villages de la Basse-Côte-Nord québécoise: Lourdes-de-Blanc-Sablon et Tête-à-la-Baleine. Ces villages font partie d'un archipel de communautés isolées, situées à l'extrémité est de la province. Ils sont plus près de Terre-Neuve et Labrador que du Québec méridional, et aucune route ne les relie à ce dernier. Pour les communautés francophones, cet isolement géographique est doublé par le fait que la Basse-Côte-Nord est une région à majorité anglophone. Cette thèse explore à quel point ce double isolement configure l'identité.

Nous avons mis en relation certains comportements et perceptions, à la fois géographiques et linguistiques, avec le sentiment d'appartenance régionale et l'identité linguistique. En accordant une importance particulière à cette dimension de l'espace vécu qu'est l'identification, l'objet principal de cette recherche est de mieux comprendre ce facteur-clé de la vitalité communautaire en milieu minoritaire isolé. En nous servant de données d'enquête que nous avons recueillies auprès des francophones dans chacun des milieux étudiés, nous montrons que l'imbrication de l'appartenance territoriale et l'identité linguistique peut contribuer au maintien et au développement de la région, tant sur le plan économique que culturel.

## ABSTRACT

This research takes a social geography approach to studying different aspects of the *lived space* of francophones residing in two villages located on Québec's Lower North Shore: Lourdes-de-Blanc-Sablon and Tête-à-la-Baleine. These villages are part of an archipelago of isolated communities situated at the eastern end of the province. Though they are located in Québec, they are closer to Newfoundland and Labrador, with no road network linking them to the rest of the province. For the francophone communities, this geographical isolation is two-fold due to the fact that the Lower North Shore region has a predominantly anglophone population. This thesis explores how this dual isolation shapes identity.

We interrelated certain behaviours and perceptions, both geographic and linguistic, as well as feelings of regional belonging and linguistic identity. By focusing on identification as essential to understanding *lived space*, the main objective of this research is to shed light on this key factor of community vitality in minority isolated locations. With data obtained mainly through a community survey administered to francophones living in each of the study areas, we show that the interrelation of a territorial sense of belonging and linguistic identity can contribute to maintaining and developing the region economically and culturally.

## INTRODUCTION

La dispersion et l'isolement caractérisent une bonne partie du territoire canadien (Louis-Edmond Hamelin, 1980). Plusieurs communautés du Canada rural, notamment les plus isolées, sont menacées à la fois par le déclin démographique, le vieillissement de la population et la perte d'activités économiques. De plus, le manque d'emplois à l'échelle locale et souvent, le manque de services incitent les jeunes à partir vers les grands centres. Les communautés s'en trouvent affaiblies, alors que les populations perdent de leur capacité à générer du développement tant économique que social. Pour les communautés francophones minoritaires du Canada, s'ajoutent à ces difficultés celles qui découlent de leur isolement culturel. Ces communautés sont confrontées à la fois aux difficultés du monde rural, mais aussi aux difficultés de vivre dans un environnement dans lequel ils sont en situation minoritaire aux plans linguistique, culturel, voire social, économique et politique. Malgré ces défis, entre autres occasionnés par les contraintes de la dispersion géographique et des conditions économiques précaires, la plupart des communautés minoritaires du Canada rural manifestent une grande volonté de survie. D'où vient donc cet acharnement à vouloir se maintenir en dépit des contraintes?

C'est sans contredit en raison de leur appartenance forte à leur milieu de vie ainsi qu'à leurs rapports particuliers à l'espace (Kaiser, 1989). Cet attachement profond constitue donc un puissant ressort du développement local. Dionne et Thivierge soutiennent que "le sentiment d'appartenance à un milieu donné et l'affirmation d'une identité solidaire constituent des conditions de base de tout développement local durable" (2000, p. 301). Le développement local comporte une dimension territoriale (Jean, 1997, p. 239), c'est-à-dire qu'il est stimulé par un sentiment d'appartenance à l'espace local et à la collectivité qui vit au sein de cet espace. Kaiser soutient, lui aussi, que l'appartenance communautaire et le rapport à la localité représentent les éléments centraux de l'identité des ruraux (1984).

Dans cette thèse, l'aspect de la vitalité des communautés rurales qui nous intéresse en particulier est la contribution de l'appartenance territoriale et l'identité linguistique au développement local. En fait, l'avenir des communautés rurales repose sur le dynamisme local, découlant en grande partie de

l'appartenance et l'identité. Cet attachement au terroir, à sa communauté, bref, à son coin de pays fait en sorte que les communautés rurales restent en vie. Les pratiques, les perceptions et l'appartenance sont au cœur de la vitalité communautaire. Ceci est d'autant plus vrai dans les milieux minoritaires. Plusieurs chercheurs spécialisés dans l'étude des communautés minoritaires ont souligné le rôle central des identités et des appartenances dans le dynamisme des communautés (Bernard, 1988, Gérin-Lajoie, 2003, Harwood, Giles et Bourhis, 1994, Landry et Allard, 1996, O'Keefe, 1998).

L'objet principal de cette recherche est l'espace vécu au sein de petites communautés isolées géographiquement et linguistiquement. Le but du travail est de mettre en lumière les modalités de l'appartenance territoriale et de l'identité linguistique dans les communautés francophones minoritaires de la Basse-Côte-Nord. Nous nous intéresserons à la relation entre les comportements, les représentations, tant géographiques que linguistiques et l'identité. Nous explorerons le lien entre les deux dimensions de l'isolement et la construction de l'identité dans un milieu minoritaire isolé, celui de la Basse-Côte-Nord. Notre objectif est de mieux comprendre comment les ressorts par lesquels les populations francophones qui y vivent sont déterminées à rester dans la région, en dépit de la distance qui les sépare du reste du Québec. La principale question qui guidera notre étude est la suivante: Quelle est la relation entre l'isolement, à la fois géographique et culturel, et l'identification (l'appartenance territoriale et l'identité linguistique) ?

Plus spécifiquement, plusieurs interrogations animent notre travail: *Quelle est la force du sentiment d'appartenance régional? Y a-t-il un rapport entre l'isolement géographique et l'appartenance? Quel est la relation entre la mobilité géographique (déplacements et trajectoires de vie) et l'appartenance? Quelle est la perception de l'éloignement dans un contexte de vie isolé? Quel est l'effet du capital démographique sur les comportements linguistiques? Jusqu'à quel point se définit-on comme francophone? Jusqu'à quel point l'identité linguistique est-elle modelée par l'appartenance politique? Quelle est la relation entre la perception du fait français régional et l'identité linguistique?*

La vitalité communautaire dépend particulièrement de la façon dont les gens s'identifient à leur espace de vie. De plus, le dynamisme des communautés minoritaires découle en grande partie de l'appartenance des membres à leur collectivité. Les résidents de milieux isolés, selon Côté, développent souvent un fort sentiment d'appartenance à leur coin de pays et ils sont conscients de la distance sociale et culturelle qui les sépare des gens de l'extérieur (1996). Cette appartenance se

construit entre autres du vécu des gens dans leur propre communauté (palier local) mais aussi à l'échelle régionale et extra-régionale. Or, le milieu agit indirectement sur les pratiques et sur la façon dont les gens se définissent. Le milieu se réfère ici à la localité et ses habitants mais aussi à sa localisation dans une région plus large. Les caractéristiques culturelles du milieu local et de la région plus large affectent la vitalité communautaire des minorités. Les relations que les résidents entretiennent avec les autres localités de la région sont sans aucun doute liées à leur appartenance ainsi qu'à leur identité.

Afin d'apporter des éléments de réponse à nos interrogations, nous aborderons cette étude sous l'angle de la géographie sociale. Le concept d'espace vécu, développé par Frémont (1972, 1974, 1976), s'avère être un des meilleurs outils pour étudier la relation entre l'espace de vie et l'espace social. Les pratiques et les représentations qui en découlent sont des éléments centraux de l'identité. Les trois dimensions principales de l'espace vécu seront abordées dans cette recherche: l'espace de vie (lieux fréquentés par l'individu), l'espace social (les interactions dans l'espace) ainsi que les représentations des lieux et des espaces (Di Méo, 1998).

Dans le but de recueillir des informations sur l'espace vécu, nous avons eu recours à un questionnaire qui fut administré en face à face dans les communautés de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine. Lors d'un séjour en Basse-Côte-Nord en novembre et décembre 2004, nous avons interrogé 50 francophones dans chacune des communautés. Notre questionnaire visait à recueillir des informations sur le profil de la population, la mobilité à diverses échelles spatiales, les comportements linguistiques, l'appartenance territoriale et l'identité linguistique et, enfin, des renseignements concernant leurs perceptions du milieu dans lequel ils vivent.

La région de la Basse-Côte-Nord (carte 1), dans son vaste territoire, accueille un archipel de petites communautés isolées. Cet isolement est double. Au plan géographique, l'isolement différencie cette région du reste du Québec. D'ailleurs, la Basse-Côte-Nord est plus près de Terre-Neuve et Labrador que du Québec méridional. L'autre facette de l'isolement des villages francophones de la Basse-Côte-Nord est celle de leur caractère minoritaire à l'échelle régionale. En effet, une forte majorité des Bas-Côtiers sont de langue maternelle anglaise.

À l'origine, outre les populations autochtones qui vivaient dans la région, on n'y retrouvait que quelques îlots habités pendant la saison des pêches. Au début du 19<sup>ième</sup> siècle, des pionniers de diverses origines ethniques se sont établis à proximité des postes de pêches, dont des Montagnais,

des anglophones, principalement d'origines jersiaise et terre-neuvienne, et des francophones, venus en grande partie de la région de Québec. Dès les premiers pionniers, l'attachement des Bas-Côtiers au territoire et à leur culture d'origine est très fort (Tremblay, Charest et Breton, 1969), sans doute en raison du mode de vie qui dépend des ressources naturelles, de l'entraide et de la solidarité. Aujourd'hui, bien qu'elles fassent face à plusieurs défis, dont des pertes démographiques considérables et une économie locale difficile, les communautés francophones de la Basse-Côte-Nord font preuve d'une forte vitalité communautaire, en grande partie en raison de leur attachement à leur milieu de vie. Les Bas-Côtiers tentent diverses stratégies pour remédier à l'exode des jeunes et moins jeunes dans le but de maintenir leur communauté vivante et dynamique.

Dans cette étude, nous nous intéresserons à deux communautés francophones de cette région : Lourdes-de-Blanc-Sablon et Tête-à-la-Baleine. La première, située à l'extrémité est de la région, à la frontière du Labrador, accueille une population de près de 800 personnes, dont la moitié sont de langue maternelle française. Cette communauté est reliée par un tronçon de route qui rejoint quelques villages anglophones de la Basse-Côte-Nord et du Labrador. La communauté de Tête-à-la-Baleine accueille 232 personnes, dont la très grande majorité ont le français comme langue maternelle. Ce village, très isolé, ne bénéficie d'aucun lien routier, à l'exception de la Route Blanche (un sentier de motoneige balisé) praticable durant la saison hivernale. Le travail de terrain a été fait dans deux communautés très différentes quant aux liens qu'elles entretiennent à l'échelle régionale. Ceci nous a permis de comparer les phénomènes locaux selon qu'il s'agisse d'une communauté totalement isolée au plan culturel ou d'une communauté qui vit à proximité de la culture majoritaire. De ce fait, l'étude de l'espace vécu de cette région permet de mieux cerner l'effet de chacune des composantes du milieu, soit le local, le régional et l'extra-régional sur les pratiques et les identités.

### **L'organisation de la thèse**

Le premier chapitre, d'orientation théorique, a pour but de fournir un aperçu des divers concepts de la géographie sociale qui sont à la base de notre schéma d'analyse. Nous avons structuré la revue de littérature qui en découle en trois sections distinctes : la première porte sur l'espace vécu et l'identité; la deuxième offre une définition de l'isolement géographique et de l'insularité tout en discutant l'importance des réseaux de transports et des communications à distance; la troisième section traite de la vitalité communautaire des minorités francophones, du rôle des institutions ainsi

que de l'effet de milieu sur l'identité linguistique. En nous basant sur cette littérature, nous avons construit notre propre schéma d'analyse qui enchevêtre les deux dimensions de l'espace vécu des Bas-Côtiers qui nous intéresse: l'isolement géographique et l'isolement linguistique. Nous concluons ce chapitre avec les questions de recherche qui guideront notre analyse.

Le deuxième chapitre offre une description de notre terrain d'étude: le territoire de la Basse-Côte-Nord. Il permet de donner un contexte géographique, historique ainsi qu'un profil récent de la population francophone et de ses activités, plus particulièrement des communautés de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine. Les Bas-Côtiers vivent fortement les effets de l'isolement géographique de leur région. Parfois, cet isolement fait en sorte que leur communauté est très vulnérable au vieillissement de la population et à une économie locale difficile. De par les statistiques de mobilité, on découvre que les membres de ces communautés sont fortement enracinés à leur milieu de vie. L'isolement géographique qui les caractérise est doublé par le fait que cette région du Québec soit majoritairement anglophone. Les villages de la Basse-Côte-Nord accueillent une population diversifiée culturellement (anglophone, francophone, montagnaise). Les francophones sont en situation minoritaire. Nous aborderons aussi cette toute autre dimension de l'isolement de la Basse-Côte-Nord.

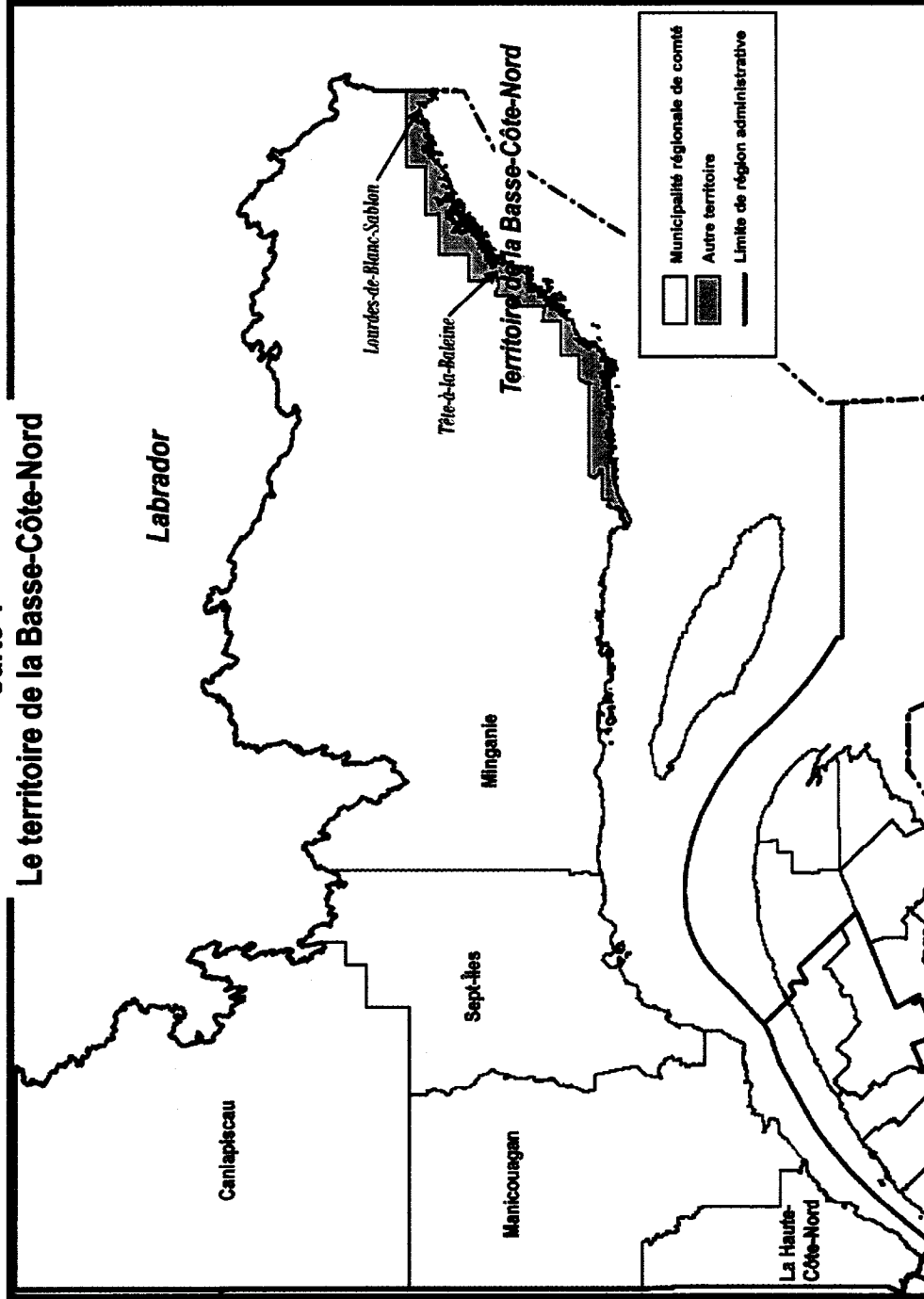
Le troisième chapitre est axé sur la démarche méthodologique qui a guidé ce travail. Notre principale source de données provient d'une enquête communautaire qui a été réalisée dans les deux localités étudiées. De plus, notre approche méthodologique s'inspire de certaines pratiques couramment utilisées dans les études ethnographiques. Ce chapitre contient également des informations sur le questionnaire qui a été administré, la stratégie d'enquête, le profil des participants, ainsi que sur l'analyse des données.

Dans notre quatrième chapitre, nous nous intéressons à l'appartenance régionale des Bas-Côtiers. Cette section de la thèse vise à raconter l'espace vécu, tel qu'il se manifeste dans les pratiques, les représentations et l'appartenance découlant de la vie en milieu isolé. Pour ce faire, nous accorderons une importance particulière à la relation entre la mobilité géographique, les perceptions de l'éloignement et l'appartenance régionale des résidents francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine. Nous verrons que l'espace de vie des Bas-Côtiers n'est pas restreint à leur région mais qu'il s'étend à la région élargie (la Côte-Nord et Terre-Neuve et Labrador) et que les liens qu'ils entretiennent avec ces lieux sont très forts.

Le cinquième chapitre se réfère à nos interrogations reliées à l'isolement culturel qui caractérise les localités francophones de la région. Premièrement, les comportements linguistiques respectifs des francophones des deux milieux à l'étude sont présentés. Ensuite, nous décrivons l'identité linguistique et l'engagement envers le fait français des Bas-Côtiers francophones. Une attention particulière sera apportée à l'appartenance au Québec et au Canada. Il faut se rappeler ici que bien qu'ils soient majoritaires à l'échelle de la province, les francophones de la Basse-Côte-Nord font partie d'une minorité régionale. Ceci joue un rôle important sur leurs comportements, leurs perceptions et leur identité linguistique. De plus, nous nous sommes penchées sur les questions de perceptions à l'égard du fait français. Finalement, nous tenterons de voir la relation entre ces perceptions et l'identité linguistique.

En guise de conclusion, le dernier chapitre propose une analyse plus poussée de l'imbrication des facteurs géographiques et culturels discutés dans les chapitres 4 et 5. Celui-ci tente de faire le pont entre les dynamiques plus géographiques de l'espace vécu et celles de la dimension plus culturelle. L'analyse contribuera à enrichir la compréhension de certaines dimensions-clé du développement des communautés minoritaires en région éloignée: l'appartenance et l'identité.

**Carte 1**  
**Le territoire de la Basse-Côte-Nord**



Source: Affaires municipales, sports et loisirs Québec. [www.mam.gouv.qc.ca].  
 Carte adaptée par Dominic Doiron.

# CHAPITRE 1

## Cadre théorique

C'est sous l'angle de la géographie sociale que nous proposons d'étudier la relation qu'entretiennent les francophones de la Basse-Côte-Nord avec les espaces qui les entourent. Nous examinerons plus particulièrement le rôle des lieux et des espaces dans la construction identitaire des membres des communautés de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine. Pour ce faire, nous utiliserons le concept d'espace vécu, qui est un bon outil pour mettre en lumière les processus de formation de l'appartenance régionale et de l'identité linguistique. Celui-ci intègre les pratiques dans l'espace, les trajectoires de vie ainsi que l'espace représenté, pour rendre compte du sens attribué à l'espace par l'individu et de la place occupée par celui-ci dans son identité personnelle et collective. "Saisir la complexité sociale et spatiale, c'est [...] analyser précisément la relation de l'individu à ses groupes et à ses espaces d'appartenance" (Di Méo et Buléon, 2005, p. 10).

Nous ferons appel au concept d'espace vécu dans un contexte spécifique, celui de l'isolement. L'isolement de la région à l'étude est double. De par l'absence de liens routiers permanents, la Basse-Côte-Nord est une région très isolée géographiquement. Pour les minorités francophones de la région, cet état est doublé d'un isolement culturel. En effet, la population des deux communautés que nous étudierons, soit celles de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine, forme une minorité linguistique à l'échelle régionale. Ce double isolement aura, inévitablement, un effet sur l'appartenance et l'identité.

Cette revue de littérature et le schéma d'analyse qui l'accompagne, préciseront le sens que nous donnons à la notion d'espace vécu, formé à travers un enchevêtrement complexe de pratiques, de représentations et d'identités. Nous examinerons également les notions d'appartenance territoriale et d'identité linguistique et mettrons en lumière le rôle du milieu dans la construction identitaire. De plus, cette revue de littérature évoquera certaines études sur l'isolement géographique en accordant de l'importance au rôle des déplacements, des réseaux de transports ainsi qu'à l'impact des communications à distance sur les milieux isolés. Enfin, les enjeux du fait minoritaire au Canada, notamment le maintien de la langue au gré d'une identité forte à la communauté francophone, seront présentés.

## 1.1 L'espace vécu, entre pratiques et représentations

L'identité se façonne au gré des rapports que l'humain entretient avec les espaces qui l'entourent. Il évolue dans cet environnement naturel et construit, y établit des relations avec les individus et les groupes qui l'occupent et il y développe des représentations mentales qui structurent son identité. Bref, l'identité ne peut être dissociée de ce que la littérature en géographie nomme l'espace vécu. Au sein de la géographie française, la notion d'espace vécu émane des travaux de Frémont (1972, 1974, 1976, 1984, 1990). Tout comme les chercheurs qui s'en sont inspiré (notamment Di Méo, 1998, 2001; Di Méo et Buléon, 2005; Bailly, 1983; Bailly et Bégin, 1998; Claval, 1993; Gilbert, 1986 et Gumuchian, 1998), il soutient que le sens des lieux est forgé au gré des pratiques géographiques et des représentations qui les structurent.

Traditionnellement, les géographes ont étudié les rapports des individus à l'espace en exprimant cette relation en termes de rapports objectifs, qui font référence à un espace physique, un lieu. La contribution de Frémont dans l'étude des rapports des individus à l'espace "renversent les perspectives habituelles des géographes en privilégiant l'étude des lieux fréquentés par un individu ou par un groupe et l'analyse des valeurs (y compris des valeurs psychologiques) affectées à ces lieux" (Frémont, 1984, p. 336). Il soutient son point de vue en exprimant le besoin essentiel de considérer l'espace en termes de "réalité vécue, c'est-à-dire perçue, ressentie, chargée de valeurs et de symboles par les hommes" (1974, p. 231). Cette dimension plus subjective de l'espace vécu vient enrichir la compréhension de l'espace de vie qui, lui, est davantage objectif. De ce fait, la relation qu'entretiennent les humains avec les lieux et les espaces ne peut être dissociée des relations humaines vécues au centre de cet espace. Di Méo soutient que le lien entre l'espace de vie et l'espace vécu "traduit le passage de la pratique concrète et quotidienne de l'espace terrestre à sa représentation et à son imaginaire" (1998, p. 30).

Plusieurs chercheurs ont raffiné la notion d'espace vécu proposée par Frémont dans son ouvrage-clé, *La Région, espace vécu* (1976). Entre autres, dans ses travaux, Di Méo (1998) fournit une interprétation fouillée de l'espace vécu qui intègre plusieurs dimensions. La première composante de l'espace vécu, l'espace de vie, se rapporte aux pratiques spatiales des individus. L'espace de vie, aussi appelé espace d'usage, est composé des lieux objectifs, concrets et matériels "autour desquels se cristallise l'existence individuelle : le logis, le cadre de travail, les espaces de loisir, de promenade, de rencontre" (Di Méo, 1998, p. 30). Il fait notamment référence aux comportements,

aux trajectoires de vie, aux déplacements et aux lieux fréquentés. Or, l'individu est non seulement en interaction avec les lieux qu'il fréquente mais il est aussi constamment en relation avec les autres individus autour de lui. En d'autres mots, la dimension sociale de l'espace vécu fait référence au rapport de l'individu avec *l'autre* dans son environnement. Ainsi, inévitablement, tout comportement humain socialisé implique des représentations, des valeurs et des croyances, c'est alors qu'il devient un espace vécu (Gilbert, 1986). En effet, l'espace social "reconstruit l'espace concret des habitudes et le dépasse au gré des images, des idées, des souvenirs et des rêves de chacun" (Di Méo, 1998, p.30). En somme, Di Méo explique que l'espace vécu regroupe trois dimensions : l'espace de vie (lieux fréquentés par l'individu); l'espace social (les interactions dans l'espace) ainsi que les représentations des lieux et des espaces. Pour l'auteur, le concept d'espace vécu est associé au rapport existentiel, nécessairement subjectif, que l'individu socialisé entretient avec la Terre (idem, p. 37). Les trois dimensions qu'il évoque, interdépendantes les unes avec les autres, sont constamment remodelées et elles agissent sur l'identité des individus. L'identité et l'appartenance font partie des représentations, de la perception de soi dans un espace de vie. Nous discuterons de l'identité au point suivant.

Di Méo et Buléon (2005) se sont attardés sur cette double réalité de l'espace vécu: idéale et matérielle. Selon eux, l'idéal fait référence à l'ensemble de "connaissances, de croyances, d'opinions et de convictions, tantôt personnelles, tantôt collectives" (Idem, p.109). Cette dimension de l'espace vécu englobe les représentations sociales du territoire. Ces représentations ne sont pas permanentes, elles évoluent constamment, modelées par les pratiques et l'environnement qui entoure l'individu. Gumuchian souligne que les représentations jouent un rôle premier dans l'élaboration des comportements (1991, p.22). Ces comportements découlent également de la dimension matérielle de l'espace. Celle-ci se rapporte aux pratiques concrètes des individus dans leurs espaces de vie (Di Méo et Buléon, 2005). Entre autres, la matérialité fait référence aux trajectoires de vie, aux déplacements, aux lieux de travail, de consommation et de divertissement. Di Méo et Buléon insistent pour dire que la matérialité ne peut être considérée sans référence à l'idéal. Les auteurs soutiennent qu'un "examen attentif de la réalité sociale et spatiale nous enseigne très vite que l'un et l'autre tendent en fait à se confondre, à fusionner dans une même "pâte" géographique" (2005, p. 117).

Dans la littérature anglo-saxonne, on ne retrouve guère d'équivalence au concept d'espace vécu. Cependant, la notion de *place* s'en rapproche. La définition de *place*, telle que proposée par Agnew (1987) comprend, à quelques nuances près, les trois mêmes composantes que celle de l'espace vécu élaborée par Di Méo: la localisation, le contexte des interactions sociales (l'espace social) et le sens des lieux (le sentiment d'appartenance que les individus développent envers les lieux) (1998, p. 31). La notion de *location* évoquée par Agnew (1987) désigne le lieu physique, voire des espaces géographiques précisément localisés. Elle comprend les éléments naturels et les caractéristiques physiques de ces lieux. Indirectement, la localisation se rapproche à l'espace de vie (lieux fréquentés, lieux de consommation, de divertissement, de travail). Le concept de *locale*, introduit par Giddens (1979), signifie le contexte pour les interactions sociales (Johnston et al., 2000, p.453). Selon Giddens (1979), ce contexte "carries something of the connotation of space used as a setting for interaction." Pour Johnston, "places matter because they are the contexts with which people are socialised and create their world views" (1985, p. 62). Pour que la localisation et le contexte des interactions sociales aient un sens, ils doivent être vécus par les individus. Le sens des lieux (*sense of place*) rejoint de près la dimension subjective de l'espace vécu: un espace perçu, symbolique et imaginé par les individus, un espace qui a du sens pour eux. Cresswell se réfère au concept de *place* comme étant un lieu auquel les gens sont attachés et auxquels ils confèrent un sens, "a meaningful location" (2004, p. 7). Ainsi, la notion de *place* rappelle les dimensions matérielles et idéelles de l'espace vécu.

Dans notre étude nous explorerons cette double réalité de l'espace vécu, centrée et sur les comportements et sur les représentations. Notre travail repose ainsi sur la notion d'espace vécu. En effet, les travaux sur l'espace vécu démontrent "que les relations complexes des hommes à l'espace de leur vie ne viennent pas seulement à la complexité de l'espace terrestre mais au moins autant à la complexité des hommes eux-mêmes vivant en société" (Frémont, 1990, p. 22). Notre vision s'inspire principalement des travaux de Frémont évoqués dans cette littérature, mais aussi de certains auteurs qui ont développé plus à fond le concept. Tout comme eux, nous croyons que l'espace de vie (les conditions de l'isolement géographique, la mobilité) et l'espace représenté (l'espace perçu) sont fortement intégrés. Ces deux conditions s'inter-influencent dans la construction de l'identité.

Dans le cadre de notre étude, l'isolement auquel nous ferons référence évoque deux dimensions, une plus physique, l'isolement géographique (l'insularité), et une plus culturelle (le fait minoritaire).

De par les contraintes de ce double état d'isolement, l'espace vécu prend des formes particulières en milieu minoritaire isolé. Ces dimensions de l'espace vécu sont caractérisées par les conditions d'accessibilité au monde extérieur d'une part, et aux autres membres du groupe linguistique d'autre part.

### **1.1.1 Espace vécu et identité**

Plusieurs chercheurs rattachent le concept d'espace vécu à la notion d'identité (Bonnemaison, 1981; Claval, 1993, 1996; Cresswell, 2004; Di Méo et Buléon 2005; Simard, 2000). Entre autres, Bonnemaison s'est référé aux lieux et aux espaces comme des itinéraires "qui prennent aux yeux des peuples et des groupes une dimension symbolique et culturelle, où s'enracinent leurs valeurs et se confortent leur identité" (Bonnemaison, 1981).

L'identité peut être individuelle ou collective, culturelle ou politique et fondée sur des caractéristiques communes de langue, de race, de religion ou encore sur l'hérédité, la mémoire, le sang et l'histoire. Le "soi" demeure la notion de base de l'identité individuelle, mais puisque l'expérience personnelle découle des groupes d'appartenance et est alimenté d'une dimension affective, émotionnelle, sociale et cognitive, le soi devient une structure essentiellement sociale et culturelle qui naît des interactions quotidiennes (Lipiansky, 1998). Par ailleurs, Tap définit l'identité comme "des représentations et des sentiments qu'une personne développe à propos d'elle-même" et en affirmant qu'elle "permet de rester le même, de se réaliser soi-même dans une société et une culture données, et en relation avec les autres" (1998, p. 65).

L'identité comme phénomène essentiellement individuel qui relève de la conscience identitaire de chaque individu et qui le distingue des autres est également étudiée par Dorais (2004). En la définissant comme la construction du rapport personnel de l'être humain avec son environnement, Dorais insiste sur le caractère construit, relationnel et dynamique de l'identité. Celle-ci est sans cesse renégociée au gré des circonstances qui modifient le rapport que les individus entretiennent avec les autres et avec leur environnement, non seulement physique, mais également avec les éléments humains qui font partie de la vie et de l'entourage d'une personne. Simard explique pour sa part que la mobilité géographique et l'environnement demeurent des points centraux de l'identité (2000, p. 12). Cette identité ainsi construite se manifeste dans les comportements des individus, leurs interactions avec leur environnement humain et physique et aussi dans la manière dont les gens

réagissent à ces comportements (Dorais, 2004). L'individu construit son identité à travers la relation qu'il établit avec son espace de vie quotidien, qui est à la fois unique à chacun et partagé par les membres d'une collectivité.

L'identité se traduit aussi dans le sentiment d'appartenance. Dans cette thèse, nous tiendrons compte de deux types d'appartenance et d'identité des francophones de la Basse-Côte-Nord. Nous nous attarderons à leur appartenance territoriale et à leur identité linguistique. Claval réfère à ces deux types d'identité:

“Il [l'espace] donne une coloration sentimentale très forte aux identités à fondement territorial – on dit encore géographique- et contribue, à titre subsidiaire, à confronter celles qui naissent de la communauté des origines, de la similarité des genres de vie ou des rôles, ou des convictions partagées” (1993, p. 155).

Ainsi, le vécu dans l'espace est un facteur central de leur identité. Pour Cresswell, l'espace constitue “the raw material for the creative production of identity” (2004, p. 39). En milieu isolé, cet environnement, ainsi que les bénéfices et les contraintes qu'il apporte à la vie des gens, joue un rôle central dans la construction identitaire. Dans le cas qui nous intéresse, nous croyons en effet que l'appartenance territoriale et l'identité linguistique sont forgées au gré de l'insularité, à la fois géographique et culturelle, de la région. Péron a bien démontré, dans son étude sur l'espace culturel des jeunes insulaires, que l'espace insulaire s'avère un espace unique au plan de la représentation des lieux (1992). Pour sa part, dans ses études de cas aux Îles-de-la-Madeleine ainsi qu'en Martinique et en Guadeloupe, Serge Côté évoque que “les insulaires développent souvent un fort sentiment d'appartenance à leur coin de terre et sont conscients de la distance sociale et culturelle qui les sépare des gens de l'extérieur” (1996, p. 261). L'état d'insularité fait en sorte que toutes les perceptions spatiales sont inter-influencées par l'isolement. Di Méo et Buléon réitèrent que l'appartenance territoriale n'est pas statique et qu'elle est en constante évolution (2005). Celle-ci se forge à travers des expériences et des perceptions qui prennent part dans divers contextes de vie couvrant un large territoire, allant du milieu proximal à l'espace lointain. Ainsi, afin de mieux cerner l'identité, nous devons accorder une importance particulière au milieu.

### **1.1.2 L'effet de milieu et l'importance des différentes échelles spatiales**

Nous avons vu que l'espace de vie est une dimension centrale de l'espace vécu. Le milieu dans lequel les individus vivent et les lieux qu'ils fréquentent interagissent avec les représentations et l'identité. Selon Gilbert le milieu "recouvre tout ce qui entoure les individus et les groupes et agit sur eux: le milieu naturel, transformé par eux; le milieu de leurs relations sociales et de leurs interactions, interpersonnelles, communautaires et sociétales; le milieu culturel, lequel détermine leur langue, leurs us et coutumes, leurs croyances et représentations, leurs symboles" (1999, p. 28). Brunet, Ferras et Théry renforcent l'idée que le milieu comporte non seulement les éléments matériels de l'environnement mais qu'il vise aussi les personnes, leurs activités, leurs relations, leurs cultures et leurs institutions (1993, p. 188). Le milieu renferme les espaces objectifs et subjectifs des relations entre les individus (Gilbert et al., 2005).

L'identité est forgée au gré des expériences sociales et spatiales des individus. Ces expériences prennent place dans le milieu immédiat mais aussi ailleurs, surtout dans le contexte de mobilité accrue dans lequel nous vivons aujourd'hui (Di Méo et Buléon, 2005, p. 45). Les "coquilles de l'homme" de Moles et Rohmer (1972), reprises par Frémont (1976), illustrent à quel point les différents contextes de vie des individus ont une relation réciproque avec leurs comportements et leurs perceptions. La socialisation peut être vécue sur une base régulière, dans l'espace proximal (famille, amis, rencontre à l'épicerie du coin), mais elle est aussi présente dans les espaces de vie plus lointains (lieu de vacances, lieu d'études). Le milieu n'est donc pas restreint à l'espace des interactions quotidiennes mais il fait référence à un espace beaucoup plus large. Ainsi, il se doit d'être analysé à plusieurs échelles spatiales: de la maison, en passant par le village, la région, jusqu'à la province et le pays. Le milieu s'inscrit également dans un espace virtuel, qui peut aussi agir directement sur les comportements et les perceptions des individus. En conséquent, le milieu des géographes s'explore à différentes échelles spatiales: échelle locale, échelle régionale, échelle extra-régionale (Gilbert, 1999). Il faut par ailleurs insister sur la forte imbrication de ces différentes échelles : ce qui se vit à une échelle donnée ne peut être séparé des logiques agissant aux autres échelles. Péron évoque à cet effet que "l'espace insulaire n'est pas seulement un espace interne (terrestre), strictement limité et plus ou moins exigu, mais aussi un espace externe illimité qui peut s'étendre à la planète entière, la mer n'étant le plus souvent pas un obstacle, mais un trait d'union" (1988, p. 240). Ce qui nous amène à explorer la littérature sur l'isolement.

## 1.2 L'isolement

L'isolement représente un contexte de vie qui, de toute évidence, influence l'espace vécu. Il aura un impact certain sur les comportements et les représentations, et il sera au cœur de la référence identitaire.

La notion d'isolement est un concept complexe qui peut être perçu et interprété de maintes façons. Brunet et ses collègues définissent l'isolement comme étant le "sentiment lié à la faiblesse des relations avec les autres, avec l'extérieur. [...] Il est mal vécu par des collectivités, villes ou pays, qui se plaignent volontiers de leur isolement, dit aussi enclavement" (1993, p. 284). Ainsi, la notion d'isolement a souvent une connotation négative. Elle fait souvent référence à l'éloignement et à la dispersion spatiale. Par exemple, certaines politiques régionales tentent de réduire l'effet d'isolement de certaines communautés périphériques afin que celles-ci se développent moins marginalement par rapport au centre (i.e. ajout d'une route, meilleure desserte aérienne, primes d'éloignement). Selon Cross et Nutley, les communautés isolées se prêtent à un ensemble de généralisations parmi lesquelles on retrouve: communautés rurales ayant une population peu élevée; dépendantes de l'industrie agricole ou la pêche; manque de ressources locales qui font en sorte qu'elles ne peuvent s'industrialiser ou croître économiquement; souffrent d'isolement; ses habitants sont désavantagés car ils ont peu de contacts avec le monde extérieur (1999, p.317). En ce sens, l'isolement est perçu comme une barrière au développement des communautés concernées.

Dans une autre optique, l'isolement peut contribuer positivement à la communauté, car il peut faire en sorte que l'identité et la langue se développent distinctivement, peu soumises à l'influence extérieure. Dans une étude sur les changements dans l'organisation économique et sociale à Tête-à-la-Baleine, Lepage, Pleau et Tremblay ont démontré que les contacts interculturels au milieu du 20<sup>e</sup> siècle n'ont pas vraiment suscité une acculturation (1968, p.5). Selon les auteurs, cette résistance à l'impact de la culture environnante s'explique, dans une large mesure, par les mécanismes de fermeture et d'auto-suffisance mis en place pour conserver une identité propre (idem.). Cet isolat<sup>1</sup> géographique a fait en sorte que la communauté s'est développée en îlot culturel distinct.

L'isolement géographique va de pair avec l'isolement culturel. En 1972, Stone publia un court article dédié au concept de l'isolement en géographie. Selon l'auteur, les éléments culturels et les éléments physiques renferment les principales formes d'isolement (tableau 1). Il précise que ces types

---

<sup>1</sup> La notion d'isolat se réfère à un espace géographique isolé, une forme d'isolement (Brunet, Ferras et Théry, 1993).

d'isolement varie à différents degrés, souvent de manières quantitatives, qualitatives ou selon les saisons.

Tableau 1  
Les types d'isolement selon Stone

<b>Éléments culturels</b>	<b>Exemple d'isolats</b>
Espace entre les résidences	grande distance entre les maisons*
Communications	absence de téléphone, réseau internet*
Politique	membres d'un parti non populaire
Langue	groupe minoritaire*
Origine ethnique	groupe minoritaire
Finances	peu d'argent à investir dans la communauté
Circulation	isolé des réseaux routiers reliant des communautés avoisinantes*
Attitudes	perceptions individuelles face à l'isolement*
Religion	membre d'un groupe religieux minoritaire ou d'une secte
Nationalité	citoyen d'un pays non influent au niveau international*
Non-voyant(e), surdité	ou autre type d'handicap physique*
<b>Éléments physiques</b>	
Géographie	barrières géographiques; montagne, ravin
Climat	isolé par des inondations, routes enneigées
Végétation naturelle	lieu isolé dans la forêt
Irrigation	lieu situé près d'un marécage, lac ou rivière
Ressources naturelles	manque de sources d'énergie (gaz naturel)*
Animaux sauvages	absence de ressources animales pour les communautés autosuffisantes*
Topographie	milieu trop élevé en altitude pour la présence permanente d'humains
Océan	milieu insulaire

Référence: Stone, K. H. (1972).

\* Ces exemples d'isolats ont été modifiés par l'auteur.

En se basant sur les travaux de Stone (1972), Nutley soutient que l'isolement a suscité un intérêt pour la recherche en géographie grâce à son lien avec le concept d'accessibilité (1980, p.112). En effet, l'isolement géographique est souvent associé à l'absence de lien routier ou encore à un accès difficile à d'autres localités ou régions. L'auteur explique que les concepts d'isolement et d'accessibilité forment les deux extrémités d'une échelle continue où l'isolement représente un degré inférieur d'accessibilité. L'isolement peut alors exprimer une distance. Selon l'auteur,

“to declare a place «isolated» is a recognition of difficulty of access by simple distance, network or transport factors, and also of topographic situation. The latter operates basically as an obstruction to communications but, in addition, there are the psychological linkages which tend to be made between a village enclosed or «hemmed in» by the topography and a state of isolation” (1980, p. 114).

### 1.2.1 L'isolement et le phénomène insulaire

Contre toute attente, l'isolement a été peu étudié en géographie. L'insularité l'a été davantage. L'insularité se caractérisant par l'isolement, elle renvoie inévitablement à un objet géographique (Bonnemaison, 1991, p.120). En ce sens, l'insularité doit faire référence au milieu physique, mais aussi à la culture propre aux milieux insulaires. Staszak explique que dans certains cas, l'insularité géographique physique n'a guère d'importance comparativement à l'insularité comme phénomène culturel, économique, politique et historique (1997, p.354). Non seulement le concept d'isolement, comme l'ont décrit Stone (1972) et Nutley (1980), fait référence à l'éloignement géographique, au manque d'infrastructures locales et au manque de réseaux avec l'extérieur, mais il réfère aussi à une notion psychologique relative aux valeurs et aux attentes des gens de la communauté. À cet égard, il devient crucial de prendre en considération les attitudes et les perceptions des gens qui vivent dans des milieux insulaires face à leur isolement. De plus, l'insularité et l'appartenance sont interreliées. Dans une recherche sur l'insularité et les formes d'attache aux lieux en Bretagne, Péron explique que :

“les nouvelles générations d'insulaires sont d'autant plus à la recherche d'une identité forte qu'ils savent qu'ils seront tôt ou tard, directement ou indirectement, projetés vers le monde extérieur. Ils réactivent donc à l'image de leur territoire insulaire pour se définir par rapport à lui. On assiste ainsi à une forme de renaissance des lieux, non pour ce qu'ils produisent mais pour ce qu'ils signifient.” (1992, p. 32)

Dans son article sur les communautés insulaires du Nord de l'Atlantique, Haché fournit, pour sa part, une définition qui implique aussi plusieurs dimensions de l'espace vécu :

“L'insularité, comme phénomène social, est l'usage, par le peuple vivant sur une île ou appartenant à une île, de sa caractéristique géographique élevée intrinsèque en vue de revendiquer une identité distincte, en vue d'expliquer sa situation socio-économique et politico-culturelle, et en vue, enfin, de justifier des demandes spécifiques dans ces divers domaines. En tant que telle, l'insularité tend à être le résultat d'un processus de périphérisation économique, sociale, culturelle et politique qui a affecté ces populations, processus qui a été plus ou moins aiguë et plus ou moins rendu manifeste par leur condition insulaire” (1986).

Vivre dans une île signifie également la présence d'un rivage qui encourage les contacts avec le monde extérieur ainsi que les échanges (Bonnemaison, 1997, p.129) et la circulation de biens de consommation, d'idées et de personnes. Ces liens peuvent se vivre à différentes échelles. Ils sont souvent inégaux. Les relations des milieux insulaires avec l'extérieur s'inscrivent inévitablement dans un rapport centre-périphérie. En 1980, Alexander élabora à cet égard une échelle qui situe à différentes positions les types de milieux insulaires (annexe 1). Ainsi, il est crucial d'accorder une importance particulière aux communications à distance et aux réseaux de transports qui, à leur façon, raccordent les communautés insulaires au monde extérieur.

### **1.2.2 Le rôle des réseaux de transports et de la mobilité**

Les réseaux de transports prennent une importance particulière dans les milieux insulaires. Ils facilitent l'approvisionnement local mais aussi les déplacements à l'extérieur de la communauté, tout en ayant pour effet de connecter les gens à une plus grande échelle. Le modèle de compression et convergence spatio-temporelle défini par Harvey illustre bien comment les lieux se rapprochent les uns les autres dans l'espace-temps à la faveur des transports(1989). Ceux-ci offrent une possibilité plus grande de contacts avec d'autres localités. Lévy et Lussault ont défini la mobilité ainsi: "l'ensemble des manifestations liés au mouvement des réalités sociales (hommes, objets matériels et immatériels) dans l'espace" (2003, p. 623).

Par ailleurs, l'accessibilité aux ressources extérieures est un facteur crucial du développement des milieux isolés. Dans leur étude sur l'insularité et l'accessibilité des petites communautés insulaires de l'Irlande de l'Ouest, Cross et Nutley ont démontré que ces îles dépendent d'une multitude de ressources trouvées sur la terre ferme ainsi que de leur réseau externe de communication (1999, p. 329). Le transport devient alors une ressource inestimable pour répondre à ces besoins.

La mobilité peut offrir une ouverture sur le monde aux individus. Les déplacements régionaux mais aussi lointains ont un effet sur les perceptions des individus. Marshall et Foster ont démontré que l'étude des trajectoires de migrations nous éclaire sur les sentiments d'appartenance à la communauté et au lieu, ainsi que le rôle qu'ils jouent dans la construction de l'identité (2002). La mobilité, souvent expliquée par les diverses possibilités de réseaux de transports et les distances qui séparent les communautés, peut renforcer l'appartenance locale et régionale. Le fait d'élargir les expériences de vie à l'extérieur de la communauté peut avoir comme effet d'apprécier davantage son milieu.

### **1.2.3 Le rôle des communications à distance**

Les changements liés à la venue des nouvelles technologies de l'information et des communications (NTIC) ont bouleversé la perception de la notion d'espace-temps et la diffusion de l'information, autant dans les espaces urbains que dans les milieux ruraux. Nous passons du déplacement physique au déplacement immatériel basé sur la communication à distance (Lefebvre, 1996). Un des plus grands impacts des communications à distance est de réduire l'isolement géographique.

Ainsi, pour les gens vivant dans des communautés isolées, l'éloignement ne serait plus un facteur aussi marqué de leur isolement. Côté souligne que par les moyens de communication de masse, les insulaires sont confrontés à adopter de nouveaux comportements de consommation créant ainsi de nouvelles valeurs et de nouvelles connaissances "qui les font participer plus intensément à l'univers culturel extérieur des îles" (1996, p. 262). Dans une étude sur l'insularité des Antilles françaises, Nicolas reconnaît l'importance des NTIC dans les milieux insulaires car ces techniques font en sorte que "la notion d'insularité se trouve davantage encore relativisée et l'attraction des îles vers le continent renforcée" (2000, p. 49). Celles-ci viennent réduire leur distance avec le monde extérieur, tout en leur permettant de rester dans leur îlot. Selon Jean les inforoutes accélèrent, pour les résidents des milieux ruraux, les contacts avec le reste du monde (1997, p. 278).

### **1.3 Le fait minoritaire**

La situation des communautés minoritaires francophones rappelle celle des îles évoquées dans cette littérature. La métaphore de l'archipel de Dean Louder et ses collègues géographes exprime bien comment les francophones en Amérique habitent des îles différentes, partageant une même langue (Louder et Waddell, 1983; Louder et al., 1994). Leur modèle comprend trois principaux foyers de population qui ont participé à la diaspora continentale depuis quatre siècles: le Québec, l'Acadie et la Nouvelle-Angleterre. Les francophones vivent dans des îles différentes, éparpillées à l'échelle du continent, où ils ont développé une identité locale forte (Cardinal, 1994, p. 72).

Les francophones de ces îles sont confrontés à des réalités qui font en sorte qu'ils ne bénéficient pas partout des mêmes conditions d'existence et que les communautés auxquelles ils appartiennent ne se développent pas partout au même rythme. Une panoplie de facteurs entre en ligne de compte

dans la vitalité des communautés minoritaires francophones. Les caractéristiques démographiques, socio-économiques, les assises institutionnelles ainsi que les relations intergroupes influencent la vitalité de la minorité. Les caractères individuels et la perception des individus de leur langue et de la communauté à laquelle ils appartiennent sont aussi des éléments essentiels qui affectent la vitalité communautaire. Quelle est la relation entre ces facteurs et l'identité en milieu francophone minoritaire? Des propositions élaborées par différents auteurs tentent de bien représenter les processus participant à la construction identitaire chez les francophones du Canada. On les retrouve dans les textes pionniers de Giles, Bourhis, et Taylor (1977) ainsi que dans diverses recherches qui s'en sont inspirées, entre autres, Landry et Allard (1994, 1990, 1996). En offrant un survol de ces études portant sur le fait minoritaire, cette section vise à alimenter notre réflexion quant à la relation réciproque entre les facteurs de vitalité linguistique et l'identité francophone.

### **1.3.1 La vitalité ethnoлингistique**

Les travaux de Giles, Bourhis et Taylor présentent le concept de vitalité ethnoлингistique comme étant le résultat de facteurs structuraux influençant la probabilité que le groupe se comporte comme une entité collective et distincte dans des situations de contacts intergroupes ("that which makes a group likely to behave as a distinctive and active entity in intergroup situations"(1977, p. 308)). L'analyse structurelle proposée par ces auteurs s'appuie sur le postulat que la vitalité ethnoлингistique contribue à la survivance et au maintien ou, inversement, à l'assimilation linguistique ou à l'acculturation d'un groupe. En d'autres termes, plus la vitalité ethnoлингistique est forte plus il y a de chance qu'un groupe en contexte minoritaire réussisse à se développer en maintenant son caractère distinctif.

Giles et al. incluent trois composantes qui influencent la vitalité, soit: les statuts social, économique, linguistique et sociohistorique du groupe et de sa langue; la distribution démographique et le nombre de ses membres; l'appui institutionnel à la disposition des individus (1977, p. 309). Ces facteurs sont considérés comme des concepts-clé dans un contexte de relations intergroupes. La force démographique, le statut et l'accès aux institutions sont des variables structurelles qui agissent directement sur le degré de vitalité ethnoлингistique d'un groupe.

L'interprétation que font Landry et Allard (1996) du modèle de vitalité proposé par Giles et ses collègues éclaire sur sa portée. Ils voient le rôle central des variables structurelles de la vitalité

élaborées par Giles et al., soit le statut, la démographie et le support institutionnel. Par ailleurs, dans leur modèle, ils les ont reprises et ils les ont définies en termes de quatre capitaux (Landry, 1994; Landry et Allard, 1996). Le premier fait référence au capital démographique, ou la représentation proportionnelle et le nombre d'individus faisant partie de la communauté linguistique par rapport à l'ensemble de la population. Le deuxième, le capital politique, implique le degré de représentation des membres de la communauté au sein des gouvernements dans la hiérarchie des pouvoirs décisionnels (Landry, 1994, p.16). Troisièmement, le capital économique est associé à la quantité de ressources économiques et le degré d'usage de la langue dans le système économique (milieu de travail, commerces, industries, établissements financiers). Enfin, le capital culturel se réfère aux ressources et à l'information qui agissent comme agents de transmission de la culture (le degré de support au niveau de l'éducation, la diversité des institutions, le nombre et la variété des médias de masse, l'accès à différentes ressources culturelles et diverses activités dans la communauté) (idem). D'une part, les groupes ayant une vitalité ethnolinguistique élevée sont plus susceptibles d'utiliser la langue identifiant leur communauté et de demeurer une entité collective distincte et active au sein de la société. D'autre part, les groupes ayant une faible vitalité seront influencés par une ou plusieurs cultures majoritaires et ils auront donc tendance à s'intégrer culturellement, voire même à devenir indissociables du groupe dominant (Landry et Allard, 1996, p. 64).

Plusieurs chercheurs ont critiqué le modèle discuté ci-dessus. Les composantes du modèle de Giles et al. forment certes la base de la vitalité linguistique d'une communauté minoritaire. Elles sont les variables structurelles, observables et mesurables que l'on retrouve au plan sociologique des communautés. Mais elles n'offrent qu'une vision partielle de la vitalité en ne relevant que sa dimension objective. Elles ne laissent pas vraiment de place à l'individu et ses interactions avec les autres ainsi qu'à sa vision de sa communauté. De plus, elles n'accordent pas d'attention à l'identité culturelle et linguistique des membres de la communauté, un facteur crucial de la vitalité ethnolinguistique. Tajfel a noté l'importance d'utiliser une perspective plus large que celle qui ne porte que sur les dynamiques structurelles(1972). Selon lui (idem.), l'étude des relations de groupe devient inévitable afin de mieux comprendre les processus d'assimilation, d'attitude envers une langue, de communication interethnique, et de conflits ethniques.

### 1.3.2 Perceptions et attitudes : la vitalité subjective

La vitalité subjective pousse à dépasser les simples caractères de la communauté pour inclure des variables individuelles et de comportements. Les attitudes, les aspirations, les perceptions et les dispositions concernant la langue et sa communauté affectent la vitalité communautaire. La recherche sur les représentations subjectives de la vitalité ethnolinguistique a connu un essor important à la suite de la publication du *Subjective Vitality Questionnaire (SVQ)* par Bourhis, Giles et Rosenthal (1981). Ce questionnaire vise à mesurer les dynamiques des relations intergroupes et il élabore davantage le lien important entre la vitalité objective et les perceptions des membres du groupe linguistique. La perception d'un groupe par rapport aux membres d'une autre communauté, la nature des comportements intergroupes ainsi que l'identité des membres de ce groupe linguistique interagissent.

Landry et Allard ont raffiné l'idée de base des travaux de Bourhis et ses collègues (1977, p. 308). Alors que le questionnaire de Bourhis et al. mesure plutôt les croyances concernant des caractéristiques des groupes qui sont externes à l'individu (croyances exo-centriques), celui de Allard et Landry (1986) se concentre sur les désirs et les aspirations de l'individu par rapport à l'intégration de son groupe linguistique, soit les croyances endo-centriques (Landry et Allard, 1996, p. 68). Les recherches de Allard et Landry portent une attention particulière aux perspectives suivantes : la vitalité actuelle, la vitalité future, la légitimité du groupe linguistique, les perceptions des comportements langagiers des modèles sociaux, le sentiment d'appartenance, la valorisation de la langue, les croyances de l'efficacité d'une langue dans un milieu donné et les intentions des membres du groupe linguistique par rapport à l'utilisation de la langue (1994, p. 127). Ces facteurs sont particulièrement importants dans un contexte de relations intergroupes où se côtoient des communautés minoritaire et majoritaire. Selon ces deux chercheurs, la vitalité subjective peut être un indicateur principal de l'utilisation d'une langue, particulièrement lorsque celle-ci est conceptualisée comme un système de croyances (1994, p. 187). Les chercheurs se servent de ces questionnaires comme outils afin de mesurer une composante plus subjective et moins observable de la vitalité ethnolinguistique.

Landry et Allard ont vu le besoin d'approfondir la définition de la vitalité ethnolinguistique telle que définie par Giles et ses collègues. Le modèle macroscopique proposé par les deux chercheurs vise à mieux distinguer le rôle des dimensions sociales et psychologiques du contact des langues. Leur

modèle sert à “analyser, chez les mêmes individus, les contributions relatives de l’environnement social et des dispositions psychologiques de l’individu à l’acquisition et à l’utilisation des langues” (Landry et Allard, 1996, p. 70). S’inspirant de Prujine et al. (1984) ainsi que de Bourdieu (1980, 1982), ils ont proposé une interprétation des différentes étapes du processus menant à l’adoption du français dans différents contextes de la vie d’échange. Afin de développer leur modèle conceptuel, ces auteurs ont ajouté deux composantes au modèle de Giles et al.: le niveau socio-psychologique, qui tient compte des réseaux sociaux de communication, et le niveau psychologique, qui prend en considération les facteurs relatifs aux motivations et aux compétences des individus.

Les communautés francophones du Canada sont confrontées à une langue majoritaire. C’est ainsi que le bilinguisme s’avère nécessaire au bon fonctionnement en société des membres des communautés minoritaires. Dans leurs travaux récents sur le bilinguisme, Landry et Allard expliquent que ce n’est pas le bilinguisme même qui risque de mener vers l’assimilation des communautés francophones minoritaires, mais plutôt le type de bilinguisme développé (1990, 1997, 2000). Le bilinguisme prend une forme soustractive lorsque l’apprentissage de la langue seconde “entraîne des pertes de connaissances et de compétences dans la langue première, un dépérissement du sentiment d’appartenance, ou de la conscience communautaire et une relégation de la langue maternelle vers des fonctions restreintes et confinées dans des domaines absents de prestige” (Bernard, 1997, p.510). Dans un cas extrême, le bilinguisme soustractif pourrait mener à une éventuelle assimilation des membres du groupe minoritaire. Le bilinguisme additif “englobe les aspects linguistiques, cognitifs, affectifs, et comportementaux” des individus (Landry et Allard, 1996, p. 74). Celui-ci apporterait un ajout au capital personnel au sein des membres de la communauté, sans nécessairement avoir d’effets néfastes sur le développement de la langue maternelle. Selon ce principe, la langue maternelle et la langue seconde sont interdépendantes l’une de l’autre. Ainsi, ce modèle suggère que la vitalité est un processus dynamique qui ne peut être dissocié de l’action et de la subjectivité individuelle, et qui influence directement le comportement langagier.

### **1.3.3 Le rôle des institutions**

Les institutions sont au cœur du discours sur le fait minoritaire au Canada. Nous devons leur accorder une importance très particulière car le degré de développement institutionnel des minorités francophones canadiennes à l’échelle locale, provinciale et fédérale est une variable souvent déterminante des comportements et des représentations. Dans le contexte canadien, ce facteur est

d'autant plus intéressant puisque les minorités francophones sont des minorités nationales. Parmi les effets de l'isolement discutés dans cette thèse, le sous-développement des institutions apparaît central. Les recherches réalisées sur le développement institutionnel portent notamment sur le nombre et la variété des organisations à différentes échelles spatiales. De plus, elles considèrent le taux de fréquentation ainsi que les comportements linguistiques et les attitudes du français à l'égard des individus qui les fréquentent. Les institutions sont des lieux dans lesquels se développent des échanges et des sentiments d'appartenance souvent forts, créant alors une identité communautaire qui donne leur sens aux pratiques communautaires. Selon Foote, les institutions encouragent des pratiques communautaires et le développement de relations interpersonnelles tout en créant un sentiment d'appartenance (1994). Ces éléments dirigent les sphères socio-culturelles, économiques, politiques et idéologiques des gens qui les fréquentent. De plus, "institutions serve as mechanisms to store, transmit, and translate cultural information into behavioural and material form" (1994, p. 413). Bernard explique le rôle crucial des institutions, qui est d'assurer la pérennité d'une communauté en marquant les relations permanentes et durables dans une société (1992). Selon lui, les institutions donnent à une communauté les moyens de durer, de se maintenir, de s'adapter et de s'épanouir selon ses propres choix. En ce sens, les institutions forment un point de repère, surtout pour les minorités linguistiques. Raymond Breton (1964, 1985) et Wilfrid B. Denis (1993) l'ont confirmé dans leurs travaux sur le rôle des institutions dans des milieux minoritaires.

Les recherches de Breton, réalisés auprès de minorités ethniques, révèlent que l'organisation sociale et les institutions sont un outil de rétention des membres du groupe. Le chercheur définit la complétude institutionnelle (*institutional completeness*) comme l'existence d'une panoplie d'institutions qui répondent aux besoins des membres d'un groupe ethnique dans divers domaines tels que l'éducation, le travail, la nourriture, les centres communautaires, la santé, l'aide sociale, etc. (1964, p. 194). Plus la complétude institutionnelle d'une communauté ethnique est grande, plus celle-ci aura la capacité d'attirer et absorber des membres et d'assurer ainsi sa survie.

Pour sa part, Denis, en se basant sur les travaux de Breton (1964, 1985) et Savas (1990a, 1990b) et dans ses recherches sur les communautés fransaskoises, s'est arrêté sur l'effet de différents facteurs dans la conceptualisation et l'analyse de la complétude institutionnelle. Pour lui, plusieurs facteurs contribuent à la complétude institutionnelle et participent au double processus d'intégration ou d'assimilation des minorités linguistiques (1993, p. 255). Souvent, les données utilisées dans les

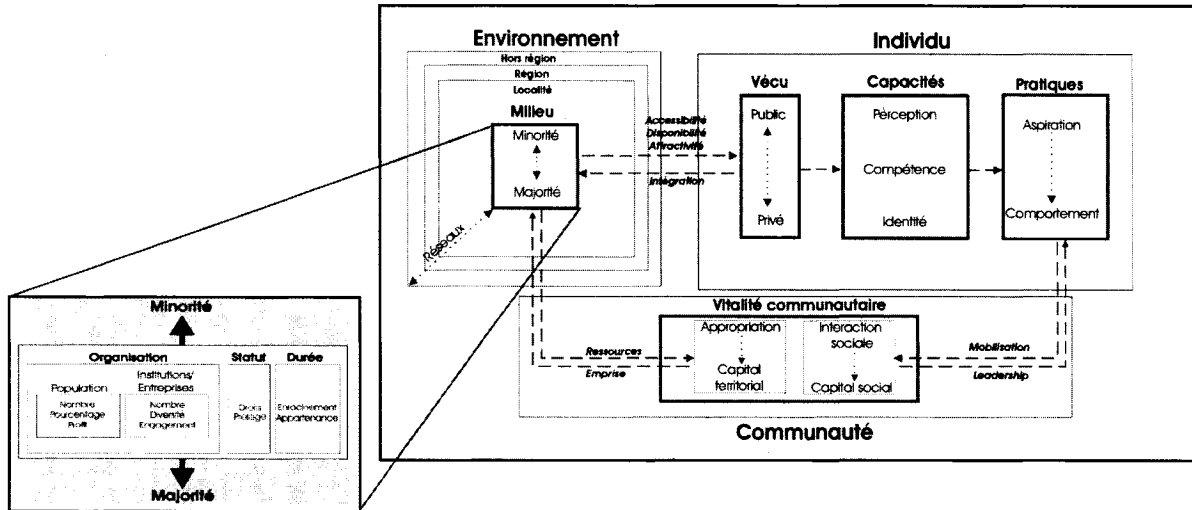
recherches proviennent de statistiques obtenues lors de recensements au niveau national, provincial ou municipal et ces dimensions ne peuvent pas traduire les caractéristiques individuelles des membres d'une communauté (1993, p. 259-260). En somme, ce qui ressort des recherches de ces deux auteurs est que plus la complétude institutionnelle est forte dans un milieu, plus le maintien et la transmission de la culture seront faciles.

#### **1.3.4 Milieu et langue**

Plusieurs facteurs, variant selon le milieu, ont un effet sur l'épanouissement des minorités linguistiques: les caractéristiques démographiques, socio-économiques, les ressources institutionnelles, les relations intergroupes ainsi que la vitalité subjective. À la base, le facteur déterminant de toutes ces conditions est le milieu de vie des minorités. Le milieu, tel qu'il est vécu et perçu, représente une des dimensions-clé de l'identité. La littérature en témoigne (Section 1.1.2). Pour les membres d'une communauté minoritaire, conserver son identité est un défi de taille (Brunet et al. 1993, p.331).

Dans le modèle élaboré par Anne Gilbert et ses collègues (2005), une importance particulière est accordée au rôle du milieu, incluant la population et le capital institutionnel, et son à influence sur les perceptions, l'identité, l'engagement et les pratiques des francophones (figure 1). Selon les auteurs de ce modèle, "le milieu, vu par la géographie, recouvre les différentes composantes de l'environnement dans lequel s'établissent les relations entre les individus et entre les groupes au sein duquel ils communiquent les uns avec les autres" (2005, p. 55). Il inclut les notions de nombres, de pourcentages et de distribution dans l'espace. Il se réfère également à la proximité de la majorité ainsi qu'au type de milieu (rural, urbain). Ainsi, le milieu exerce une grande influence sur les perceptions qu'ont les francophones du fait français et sur les comportements linguistiques qu'elles induisent. La composante environnementale constitue un des facteurs déterminants de l'identité.

Figure 1  
Un modèle environnemental de la vitalité communautaire



La composante milieu.

Source: Gilbert, A., Langlois, A., Landry, R. et Auger, E. (2005), p. 62.

En contexte isolé, le milieu a une portée très importante. L'isolement peut faire en sorte que les communautés se maintiennent et se développent à l'écart de toute influence. Il sera un facteur d'épanouissement des minorités. Au contraire, leur isolement et la proximité avec la majorité peuvent conduire à un effritement de la langue. Les réseaux sociaux et économiques ne dépendent pas de la langue mais bien du contexte de vie. Conséquemment, ce double isolement peut aider ou nuire à la situation linguistique. Il est donc central d'accorder une importance particulière au contexte de vie des minorités francophones.

Deux éléments du milieu ont retenu jusqu'à ici l'attention des chercheurs sur la francophonie minoritaire : l'emplacement géographique et la distribution des francophones dans l'espace. Afin d'étudier en profondeur le fait minoritaire, on doit, selon Denis, prendre en considération l'emplacement géographique de la communauté (1993). Ce qui attire son attention sont les caractéristiques propres aux communautés et les différences entre celles-ci. Par exemple, le développement institutionnel d'une communauté francophone en milieu urbain devrait être mesuré différemment de celui d'une communauté vivant en région isolée. Les spécificités des relations de ces communautés entre elles, tels que le type de réseau auquel elles participent, doivent être aussi prises en considération. Par ailleurs, dans un contexte bilingue, le choix d'une langue dépend du milieu ambiant et principalement de la concentration de la communauté francophone dans une région

ou une province (Bernard, 1991). Plus les francophones sont minoritaires, plus la vie française devient difficile à s'organiser et à se maintenir. Ainsi, le fait minoritaire incite au bilinguisme et puis, à l'éventuelle possibilité de l'anglicisation des francophones. Par conséquent, l'espace réservé au français se rétrécit et sera habituellement restreint aux échanges avec les francophones (peu nombreux) et l'espace monopolisé par l'anglais s'élargit (idem). L'auteur indique que les comportements linguistiques sont affectés principalement par le fait de se retrouver dans une communauté plus ou moins minoritaire ou majoritaire.

#### **1.4 Le schéma d'analyse**

En nous inspirant des différents travaux évoqués dans cette revue de littérature, nous avons développé notre propre schéma d'analyse (figure 2). Il insiste sur la relation réciproque entre l'isolement géographique (insularité) et l'isolement linguistique (fait minoritaire). La section du haut décrit le milieu, caractérisé par ce double isolement et l'action combinée de plusieurs échelles de l'interaction sociale. La section du bas réfère aux composantes de l'espace vécu tel qu'il se manifeste dans les comportements et les représentations, et dans l'identité qui est partie intégrante de la relation vécue aux lieux et aux espaces.

##### **a) Le milieu : isolement géographique et linguistique**

Les deux dimensions du milieu que nous étudions sont l'isolement géographique et l'isolement linguistique. Ce double isolement agit dans l'espace local (la communauté), l'espace régional<sup>2</sup>, l'espace régional élargi<sup>3</sup>, l'espace lointain<sup>4</sup> et l'espace virtuel. Le rôle des déplacements et des réseaux de transport, des communications à distance ainsi que les relations en face-à-face tels qu'ils font partie de ces trois échelles nous intéressent. Dans cette recherche, nous voulons vérifier à quel point ils atténuent ou renforcent l'appartenance territoriale et l'identité linguistique.

---

<sup>2</sup> Dans notre analyse, l'espace régional fait référence aux villages francophones et anglophones du territoire de la Basse-Côte-Nord.

<sup>3</sup> L'espace régional élargi inclut Terre-Neuve et Labrador et la Côte-Nord (principalement Sept-Îles).

<sup>4</sup> L'espace lointain s'applique aux lieux lointains, tel le reste du Québec (autre que la Côte-Nord) et le Canada (à l'exception de Terre-Neuve et Labrador).

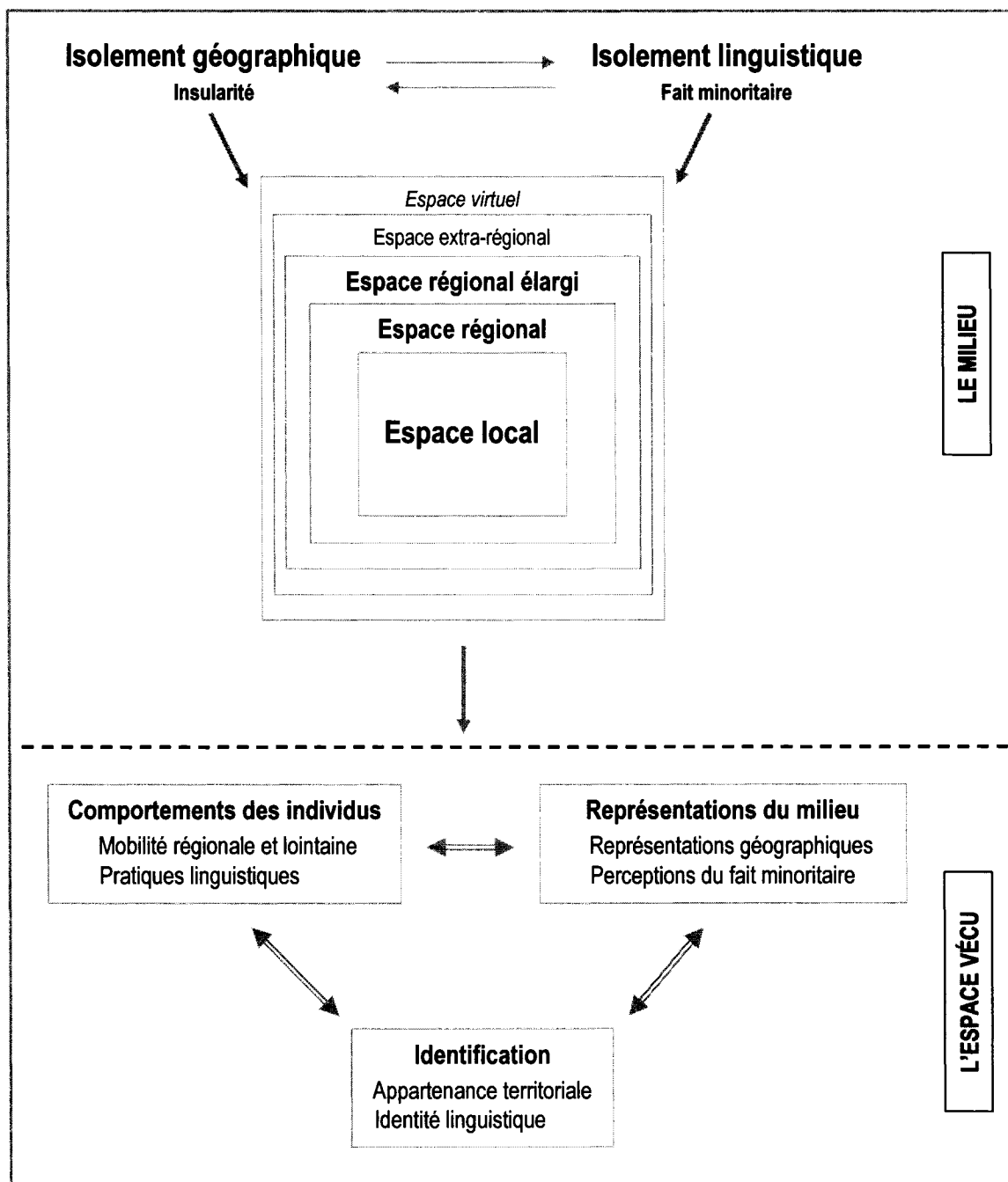
## **b) L'espace vécu et l'identité**

Cette section du modèle est consacrée à l'espace vécu, tel qu'il se manifeste dans les comportements, les représentations et l'identification. Cette portion s'inspire du Modèle environnemental de la vitalité communautaire, élaboré par Gilbert et ses collègues (2005)<sup>5</sup> tout en le simplifiant et l'adaptant. L'étude que nous proposons vise à explorer la relation réciproque entre les pratiques, les représentations ainsi que l'appartenance territoriale et l'identité linguistique.

---

<sup>5</sup> Ce modèle s'inspire largement des travaux de Giles, Bourhis et Taylor (1977) et de Landry et Allard (1994, 1996, 1997) évoqués dans cette revue de littérature.

Figure 2  
 Modèle de l'appartenance territoriale et de l'identité linguistique:  
 l'effet de l'isolement géographique et linguistique



## 1.5 Les questions de recherche

La principale question de recherche qui guidera notre étude est la suivante:

*Quelle est la relation entre l'isolement, à la fois géographique et culturel, et l'identification (l'appartenance territoriale et l'identité linguistique) ?*

Plus spécifiquement, nous nous intéresserons à la relation entre les pratiques, les représentations, l'appartenance et l'identité. Nos principales questions de recherche sont:

### **Les pratiques et l'appartenance territoriales**

- Quelle est la force du sentiment d'appartenance régional?*
- Y a-t-il un rapport entre l'isolement et l'appartenance?*
- Quel est la relation entre la mobilité géographique (déplacements et trajectoires de vie) et l'appartenance?*
- Y a-t-il un lien entre l'Internet et l'appartenance?*

### **Les représentations et l'appartenance territoriales**

- Quelle est la perception de l'éloignement dans un contexte de vie isolé?*
- La perception de l'éloignement est-elle liée à l'appartenance territoriale?*

### **Les comportements et l'identité linguistiques**

- Quel sont les comportements linguistiques?*
- Quel est l'effet du capital démographique sur les comportements?*
- Jusqu'à quel point se définit-on comme francophone?*
- Y a-t-il une relation entre l'identité linguistique et l'appartenance politique?*

### **Les perceptions du fait français et l'identité linguistique**

- Quelles sont les perceptions du fait minoritaire?*
- Quelle est la relation entre la perception du fait français régional et l'identité linguistique?*

L'ensemble de ces questions vise à étudier les manifestations de l'isolement géographique et du fait minoritaire régional dans l'identité. L'analyse des comportements ainsi que celle des perceptions nous renseignera sur la relation réciproque entre ceux-ci et l'identité. Nous voulons montrer que l'appartenance territoriale et l'identité linguistique sont façonnées par le contexte géographique et le contexte culturel régional.

### **e) L'interface de l'appartenance territoriale et de l'identité linguistique**

- Est-ce que l'appartenance territoriale et l'identité linguistique se combinent?*

La dernière étape de notre réflexion visera l'étude de l'effet conjoint de l'isolement géographique et l'isolement culturel. L'interface entre l'appartenance territoriale et l'identité linguistique nous permettra de mieux saisir à quel point ce double isolement rend les communautés de la Basse-Côte-Nord uniques et s'il peut contribuer au maintien et au développement de la région, tant sur le plan économique que culturel.

## CHAPITRE 2

### Terrain d'étude : La Basse-Côte-Nord, Québec

La géographie agit grandement sur l'appartenance et l'identité. Dans cette recherche, nous voulons mieux comprendre les comportements dans l'espace et les perceptions des lieux à travers lesquelles se construisent les appartenances. La Basse-Côte-Nord, située à l'extrémité est du Québec, est un endroit unique au plan géographique. L'isolement caractérise cette région qui n'a aucun lien routier la reliant au reste de la province. D'ailleurs, la Basse-Côte-Nord est plus près de Terre-Neuve et Labrador que du Québec méridional. Le fait que la Basse-Côte-Nord soit une région majoritairement de langue anglaise localisée dans la province de Québec la distingue également. Effectivement, au plan linguistique, on retrouve seulement trois communautés francophones et deux villages montagnais, les autres localités étant anglophones. À l'échelle de la région, les francophones sont minoritaires. Ainsi, ce double isolement, à la fois géographique et culturel, fait partie intégrante de la vie des Bas-Côtiers.

Dans ce chapitre, nous présenterons la région à l'étude: la Basse-Côte-Nord. Dans un premier temps, les particularités géographiques de l'isolement de la région seront décrites. Puis, en faisant référence au fait minoritaire, une autre dimension de l'isolement des francophones de la Basse-Côte-Nord sera abordée: le milieu culturel. Dans cette section, un portrait historique et linguistique du milieu sera tracé en accordant une importance particulière aux deux localités qui seront au cœur de notre analyse : les communautés francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine. Enfin, nous présenterons quelques caractéristiques socio-économiques qui démontrent très bien deux réalités locales : la fragilité de ces deux communautés d'une part, et l'enracinement de la population d'autre part.

## 2.1 La Basse-Côte-Nord: un archipel de petites localités isolées du Québec

La Basse-Côte-Nord est un vaste territoire isolé qui longe le littoral du golfe du Saint-Laurent (carte 1). Ce territoire fait partie de la région administrative 09, la Côte-Nord, située à l'extrémité est du Québec, à la frontière du Labrador. La population de la Côte-Nord est répartie dans cinq municipalités régionales de comté (MRC), un territoire partiellement municipalisé (la Basse-Côte-Nord) et neuf réserves autochtones.

La Basse-Côte-Nord comprend quinze unités de peuplement, dont deux réserves amérindiennes, dispersées sur une distance de 450 kilomètres entre Natashquan et Blanc-Sablon. De ces localités, trois sont francophones et deux sont des réserves montagnaises, le reste du territoire étant occupé par des communautés anglophones. Compte tenu de leur petite taille, les communautés ont été regroupées en cinq municipalités : Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent, Gros-Mécatina, Saint-Augustin, Bonne-Espérance et Blanc-Sablon. Au dernier recensement de 2001, la population de la Basse-Côte-Nord était de 5 575 habitants. Pour emprunter les mots de Tremblay et Lepage:

“L'isolement est la caractéristique principale de ces villages situés à la jonction des voies fluviales de pénétration vers l'intérieur des terres et des emplacements de pêche littorale utilisés par leurs résidents, car les sinuosités d'un littoral rocheux, parsemé d'innombrables îles et îlots, limitent sensiblement les possibilités d'établissement d'un réseau routier; en l'absence de route, il ne s'est pas établi de liaison constante d'un village à l'autre” (1970, p.9).

En effet, l'accès plutôt restreint caractérise la Basse-Côte-Nord du reste du Québec (carte 2). La route 138 se termine à Natashquan et il n'existe pas de lien routier permettant d'atteindre les localités plus à l'est. Pour leur approvisionnement, les quelques 5000 habitants qui y demeurent dépendent donc de la desserte par air et par mer. **La voie aérienne** est le seul moyen de transport qui opère toute l'année sur la Basse-Côte-Nord. La plupart des municipalités sont munies d'un aéroport ou d'une aire de décollage et d'atterrissage pour hélicoptères. **La voie maritime** comprend un bateau-cargo (actuellement le Nordik Express) qui dessert les communautés de mai à décembre. Ce bateau sillonne l'est du Québec, de Rimouski jusqu'à Blanc-Sablon. De plus, durant la saison praticable, un traversier (l'Apollo) fait la navette entre Blanc-Sablon et St.Barbe (île de Terre-Neuve). **La voie terrestre**, entretenue par le ministère des Transports du Québec, regroupe quelques tronçons de route, notamment entre les communautés de Mutton Bay et La Tabatière et entre Vieux-Fort et Blanc-Sablon. Finalement, la Route Blanche est un sentier de motoneige balisé, principalement

destiné aux résidants de la Basse-Côte-Nord pour faciliter leurs déplacements durant la saison hivernale. C'est aussi le seul lien terrestre continu entre Natashquan et Vieux-Fort. Ce sentier relie donc toutes les communautés de la Basse-Côte-Nord.

Les deux communautés étudiées entretiennent des relations terrestres très différentes avec les résidants de leur région immédiate; c'est principalement pour cette raison que nous les avons choisies. Lourdes-de-Blanc-Sablon est parmi les localités les plus éloignées du Québec méridional. Un tronçon de route relie Lourdes-de-Blanc-Sablon à quelques villages de la région, de part et d'autre de la frontière de Terre-Neuve et Labrador. Le traversier, localisé à Blanc-Sablon, à moins de deux kilomètres de Lourdes-de-Blanc-Sablon, permet aux résidants, autant québécois que labradoriens, de faire la navette entre l'île de Terre-Neuve et la Basse-Côte-Nord. Ainsi, les Blanc-Sablonnais visitent régulièrement les villages anglophones de la Basse-Côte-Nord qui sont reliés par la route (Bradour, Middle-Bay, Saint-Paul's River, Old-Fort et Blanc-Sablon) et les villages du Labrador<sup>1</sup> et de l'île de Terre-Neuve. Ils ont des liens économiques étroits avec cette province car plusieurs Bas-Côtiers se rendent dans la ville de Corner Brook (île de Terre-Neuve) régulièrement pour réaliser des achats, pour se divertir ou pour visiter de la famille. En somme, cette ville sert de centre régional de services pour les Blanc-Sablonnais. Elle est la ville la plus facile d'accès<sup>2</sup> pour les Bas-Côtiers de cette portion du territoire de la Basse-Côte-Nord.

Pour sa part, le village de Tête-à-la-Baleine est complètement isolé géographiquement. Aucun lien routier terrestre ne relie cette communauté aux autres villages de la région, mise à part la Route Blanche, praticable les mois de l'hiver. Les résidants de cet îlot sont davantage tournés vers la Côte-Nord et le Québec lorsqu'ils doivent se déplacer à l'extérieur de leur région. Leur centre régional de services est Sept-Îles. C'est là que plusieurs Bas-Côtiers font leurs achats, reçoivent des soins médicaux plus spécialisés<sup>3</sup> et visitent leurs proches. Certains jeunes poursuivent des études collégiales à Sept-Îles. Aussi, faute d'emplois locaux, plusieurs Bas-Côtiers se sont dirigés vers Sept-

---

<sup>1</sup> La route 138 au Québec se prolonge en la route 510 au Labrador.

<sup>2</sup> De Lourdes-de-Blanc-Sablon, la ville de Corner Brook est accessible via le traversier l'Apollo, qui franchit le détroit de Belle-Iles, un voyage d'environ une heure, pour se rendre à St.Barbe (île de Terre-Neuve). En couvrant une distance d'environ 370 kilomètres sur l'île de Terre-Neuve, les gens ont ensuite la possibilité de conduire jusqu'à Corner Brook. En raison des frais aériens exorbitants, il est donc plus économique de se rendre à Corner Brook que de se rendre à Sept-Îles.

<sup>3</sup> Il est important de mentionner que le Centre de Santé de la Basse-Côte-Nord dessert les gens de Tête-à-la-Baleine. Lorsqu'ils doivent recevoir des interventions médicales mineures, ils se rendent à Lourdes-de-Blanc-Sablon via la voie aérienne. Par contre, lorsqu'ils requièrent des soins médicaux plus spécialisés, ils se déplacent vers Sept-Îles ou vers la ville de Québec.

Îles pour travailler. L'état de dispersion qui caractérise les communautés de la Basse-Côte-Nord entraîne une grande mobilité géographique. Dans le chapitre 5, nous aborderons davantage les liens régionaux et extra-régionaux des francophones de la Basse-Côte-Nord.

Sur l'échelle centre-périphérie, élaborée par Alexander (1980), la Basse-Côte-Nord peut être, à quelques nuances près, considérée comme une périphérie isolée en ce sens que cette région est localisée dans un archipel perdu à la périphérie d'un continent. Les villages de la Basse-Côte-Nord sont des milieux insulaires compte tenu de leur isolement des réseaux existants sur le continent. D'un côté, l'océan borde ces communautés et de l'autre, la vaste taïga les entoure. Les phénomènes reliés à l'isolement insulaire sont les mêmes que ceux qui caractérisent les villages de la Basse-Côte-Nord. De plus, l'isolement de la Basse-Côte-Nord est amplifié par le contexte géographique régional d'une région qui se trouve déjà en périphérie, la Côte-Nord. À la lumière de ces informations, et en nous inspirant de Sanguin (1997, p.15), nous suggérons que dans cette périphérie isolée, les syndromes d'isolement et d'encerclement maritime sont à leur maximum.

## **2.2 Le milieu culturel: une autre dimension de l'isolement de la Basse-Côte-Nord**

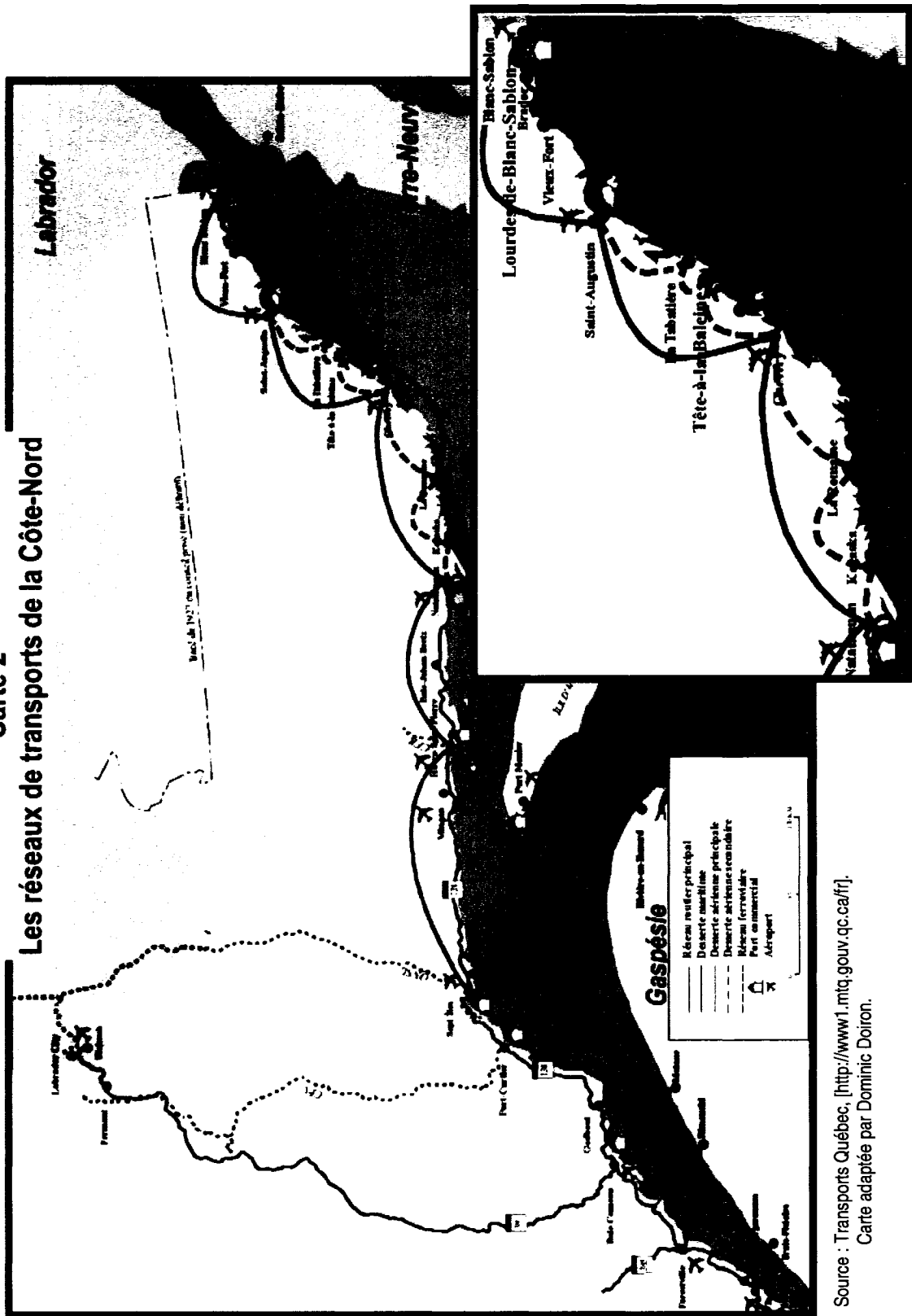
Dans cette section, nous présenterons une autre facette de l'isolement des villages francophones de la Basse-Côte-Nord, celle de leur caractère minoritaire à l'échelle régionale. Premièrement, nous dresserons un bref portrait historique de la région, ayant pour but de démontrer comment le peuplement a pris racine. Celle-ci accueille une population de diverses origines ethniques, entre autres les Montagnais, les anglophones, principalement d'origines jersiaise et terre-neuvienne, et les francophones, venus en grande partie de la région de Québec et de la Gaspésie. Deuxièmement, nous nous attarderons à la situation linguistique actuelle, plus particulièrement dans les communautés de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine.

### **2.2.1 Histoire du peuplement**

#### **a) La présence autochtone**

Selon les connaissances archéologiques actuelles, la présence autochtone sur la Basse-Côte-Nord remonterait à près de 9000 ans (McGhee et Tuck, 1975; Chevrier, 1996). Les Amérindiens ont été les premiers à occuper le territoire, suivis des Inuits qui venaient sporadiquement chasser le loup-marin. La présence inuit, divisée en deux vagues (3000 ans et entre les années 1300 et 1500), ne

**Carte 2**  
**Les réseaux de transports de la Côte-Nord**



Source : Transports Québec, [<http://www1.mtq.gouv.qc.ca/fr/>].  
Carte adaptée par Dominic Doiron.

dura que quelques siècles (Auger, 1991, Clermont, 1990, Martijn, 1980; Niellon, 1996; Trudel, 1978a, 1978b, 1980). Aujourd'hui, seule la présence amérindienne se perpétue. En Basse-Côte-Nord, les Montagnais (Innus) sont maintenant sédentarisés sur les sites des anciens postes de traite de La Romaine et de Saint-Augustin (Pakuashipi). Ensemble, en 2004, les Montagnais de La Romaine et de Pakuashipi comptaient pour plus de 1200 personnes, soit respectivement 988 à La Romaine et 278 personnes à Pakuashipi (Affaires indiennes et du Nord Canada).

#### **b) La pêche et l'occupation non permanente du territoire**

Les vestiges témoignent que la présence des premiers Européens dans le détroit de Belle-Isle date du 15<sup>e</sup> siècle. Des baleiniers basques et des morutiers français y ont poursuivi leurs activités jusqu'à la conquête anglaise (Charest, P. 2001, p. 25). Les morutiers français furent remplacés par des firmes jersiaises dès 1784 (Ibid p.28). Cette activité a suscité un établissement permanent, alors que des gens de l'île Jersey décidèrent de faire la Basse-Côte-Nord leur nouvelle demeure.

#### **c) Les premiers peuplements permanents**

Les premiers résidents non autochtones furent des gens d'origines diverses. Ces nouveaux arrivants s'installèrent aux principaux emplacements de pêche au loup-marin et au saumon (Chevrier, 1996, p. 237). Les pionniers anglophones venaient principalement des îles britanniques (île de Jersey, Écosse, Angleterre) et de Terre-Neuve et Labrador. Entre 1830 et 1855, des familles canadiennes-françaises venant de la Gaspésie et de différentes paroisses des comtés de Montmagny, l'Islet, Bellechasse et de la ville de Québec se déplacèrent vers la Basse-Côte-Nord afin d'y tenter leur chance. En effet, leurs paroisses étaient surpeuplées et les gens qui travaillaient dans les établissements de pêche du Labrador et de la Gaspésie venaient y recruter des employés saisonniers (Ibid. p.238). Il y a eu aussi une migration de quelques familles d'origine acadienne dont les ancêtres étaient natifs des Îles-de-la-Madeleine (Remiggi, 1980, p. 159). Entre 1870 et 1880, des dizaines de familles terre-neuviennes vinrent s'implanter en Basse-Côte-Nord, plus particulièrement dans les villages qui sont maintenant Harrington Harbour, Mutton Bay, Kégaska et Rivière-Saint-Paul. La répartition ethnique et linguistique de la Basse-Côte-Nord s'est considérablement modifiée à la fin du 19<sup>ième</sup> siècle (Charest, 1970, p. 84). Selon Charest, l'arrivée massive des Terre-Neuviens "modifia l'équilibre linguistique au profit de l'anglais, alors que le français avait été la langue

prédominante entre 1830 et 1870” (2001, p. 31). Junek souligne à quel point la proximité de Terre-Neuve et Labrador influence la répartition linguistique de la population de la Basse-Côte-Nord :

“The proximity of Newfoundland is no doubt responsible for [the] mixture of the two languages. Again...several of the Blanc Sablonite men have married women from Newfoundland who brought into Blanc-Sablon with them their own culture, determining, to a certain extent, the language usages of their husbands.” (1937, p.105)

Le peuplement de la Basse-Côte-Nord au XIXe siècle est caractérisé par la dualité linguistique: alors que des francophones ont descendu le fleuve Saint-Laurent pour s’installer en Basse-Côte-Nord, les anglophones arrivaient du côté de l’Atlantique. Comme l’a évoqué Remiggi (1980, p. 159), la présence des deux groupes linguistiques se fait fortement ressentir à l’échelle de la région. L’auteur explique comment les patterns d’émigration des Bas-Côtiers, les contacts sociaux et les structures institutionnelles des deux groupes ont influencé l’identité territoriale. Comme nous le constaterons dans cette thèse, ces différences culturelles à l’échelle régionale s’observent encore aujourd’hui.

### **2.2.2 La situation linguistique actuelle à l’échelle régionale**

Aujourd’hui, les communautés francophones forment une minorité à l’échelle du territoire de la Basse-Côte-Nord. Cependant, même si cette région se trouve géographiquement très près de Terre-Neuve et Labrador, elle est politiquement rattachée au Québec.

La population de la Basse-Côte-Nord est majoritairement anglophone, à l’exception des localités de La Romaine, Tête-à-la-Baleine et Lourdes-de-Blanc-Sablon et de deux réserves autochtones (La Romaine et Pakuashipi) (tableau 2)<sup>4</sup>. À l’échelle régionale, selon le recensement de 2001, les personnes ayant le français et/ou l’anglais comme langues maternelles sont réparties ainsi: 60,9% d’anglophones, 17,0% de francophones, 1,5% de personnes ayant le français et l’anglais comme langues maternelles. Ainsi, la population francophone de la Basse-Côte-Nord s’appuie sur 945 personnes de langue maternelle française, auxquelles s’ajoutent 85 personnes ayant les deux langues officielles comme langues maternelles. Une proportion de 20,6% de la population a appris le montagnais comme première langue à la naissance. Pour les raisons historiques que nous avons

---

<sup>4</sup> Le recensement de 2001 nous renseigne sur la population selon les subdivisions de recensement (municipalités). Comme la plupart de ces municipalités regroupent plusieurs localités, le portrait regroupe des communautés francophones et anglophones. Afin de retracer les données pour chacune des unités de peuplement qui nous intéressent, nous avons eu recours au logiciel *Canadian Census Analyser* (un programme développé par Data Library Service, University of Toronto), qui permettent d’accéder aux données par aire de diffusion.

évoquées ci-haut, le territoire de la Basse-Côte-Nord accueille une population à forte majorité anglophone.

Tableau 2  
La diversité linguistique selon la langue maternelle sur le territoire de la Basse-Côte-Nord

	Anglais		Français		Anglais et Français		Autre		Population totale	
	Nb	%	Nb	%	Nb	%	Nb	%	Nb	%
Blanc-Sablon	740	62,4%	395	33,3%	50	4,2%	0	0,0%	1185	100%
<b>-Lourdes-de-Blanc-Sablon</b>	<b>360</b>	<b>45,0%</b>	<b>395</b>	<b>49,4%</b>	<b>45</b>	<b>5,6%</b>	<b>0</b>	<b>0,0%</b>	<b>800</b>	<b>100%</b>
Bonne-Espérance	810	94,7%	15	1,8%	0	0,0%	30	3,5%	855	100%
Saint-Augustin	555	88,8%	70	11,2%	0	0,0%	0	0,0%	625	100%
Réserve Montagnaise Pakuashipi	0	0,0%	10	4,3%	0	0,0%	220	95,7%	230	100%
Gros-Mécatina	520	90,4%	35	6,1%	20	3,5%	0	0,0%	575	100%
Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent	770	66,1%	380	32,6%	15	1,3%	0	0,0%	1165	100%
<b>-Tête-à-la-Baleine</b>	<b>40</b>	<b>17,0%</b>	<b>175</b>	<b>74,5%</b>	<b>20</b>	<b>8,5%</b>	<b>0</b>	<b>0,0%</b>	<b>235</b>	<b>100%</b>
Réserve Montagnaise La Romaine	0	0,0%	40	4,3%	0	0,0%	900	95,7%	940	100%
<b>TOTAL</b>	<b>3395</b>	<b>60,9%</b>	<b>945</b>	<b>17,0%</b>	<b>85</b>	<b>1,5%</b>	<b>1150</b>	<b>20,6%</b>	<b>5575</b>	<b>100%</b>

Source: Portrait des communautés de langue officielle du Canada, Statistique Canada (recensement de 2001), 94F0040XCB et Canadian Census Analyser (Data Library Services, University of Toronto) pour les aires de diffusion de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine.

Les francophones et les personnes de langues maternelles anglaise et française de la Basse-Côte-Nord vivent principalement dans les municipalités de Blanc-Sablon<sup>5</sup> et de la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent<sup>6</sup>, soit dans les localités de Lourdes-de-Blanc-Sablon, de Tête-à-la-Baleine et de La Romaine<sup>7</sup>. Au plan linguistique, les villages qui ont été retenus pour l'étude sont très différents. La communauté de Lourdes-de-Blanc-Sablon est véritablement mixte. En effet, les personnes de langue maternelle française représentent 49,4% de la population totale alors que 45,0% des résidents sont de langue maternelle anglaise. Les personnes de langues maternelles française et anglaise forment 5,6% des Blanc-Sablonnais. Pour sa part, le village de Tête-à-la-Baleine est beaucoup plus

<sup>5</sup> La municipalité de Blanc-Sablon fut créée en 1990 par la fusion des communautés de Blanc-Sablon, Lourdes-de-Blanc-Sablon et Brador.

<sup>6</sup> Le village de Tête-à-la-Baleine fait partie de la municipalité de Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent depuis 1963.

<sup>7</sup> Les communautés que nous avons sélectionnées pour notre analyse sont les communautés francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon et Tête-à-la-Baleine. Nous ne tiendrons pas compte du village francophone de La Romaine, car sa situation est relativement particulière. Cette petite communauté d'environ 70 personnes de langue maternelle française est située de l'autre côté de la rue d'une réserve montagnaise qui compte plus de 900 habitants. Même si ce cas spécifique est très intéressant, il ne se prête pas bien à la présente étude.

homogène au plan linguistique alors que 74,4% des recensés ont le français comme langue maternelle, auxquels s'ajoutent 8,5% qui ont les deux langues officielles. Les personnes de langue maternelle anglaise représentent 17,0% de la population locale. Ces différences linguistiques justifient notre choix de ces deux localités.

### **2.2.3 Les pratiques linguistiques des francophones**

Dans cette section, nous présenterons les pratiques linguistiques des francophones des deux municipalités à l'étude. Les données sont tirées du recensement de 2001<sup>8</sup>. Les données sur l'utilisation du français que nous discuterons sont: la langue parlée le plus souvent à la maison et la langue parlée le plus souvent au travail. Ces deux lieux font partie de l'espace de vie quotidien des francophones et ils peignent une image générale et assez représentative de l'utilisation de la langue française.

La figure 3 montre qu'une forte majorité (70,0%) des francophones de Blanc-Sablon parle le français le plus souvent à la maison. Cette proportion atteint les 88,9% dans la municipalité de la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent. À Blanc-Sablon, 18,9% d'entre eux ont l'anglais comme principale langue d'usage au foyer, parmi lesquels 10,0% parlent aussi le français. Dans la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent, l'utilisation du français à la maison domine nettement, car seulement 3,7% des francophones utilisent l'anglais et 4,9% les deux langues officielles.

Le français serait moins utilisé au travail, et ce, dans les deux communautés. En effet, la proportion de francophones de Blanc-Sablon qui utilise le français le plus souvent au travail est de 46,2%, auxquels s'ajoutent 19,2% qui utilisent les deux langues officielles. Près d'un tiers des francophones (32,7%) utilisent l'anglais le plus souvent au travail, alors que dans la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent, cette proportion est relativement faible (14,9%)<sup>9</sup>. Dans cette dernière municipalité, le pourcentage de francophones qui utilisent le français le plus souvent au travail s'élève à 70,2% alors que 17,0% d'entre eux parlent les deux langues officielles.

---

<sup>8</sup> *Portrait des communautés de langue officielle du Canada*, Statistique Canada (recensement de 2001), 94F0040XCB.

<sup>9</sup> Bien que la communauté locale soit très francophone, plusieurs résidents de Tête-à-la-Baleine partent pour travailler à l'extérieur et certains d'entre eux travaillent dans des environnements anglophones (ailleurs sur la Basse-Côte-Nord ou ailleurs au Canada).

Figure 3

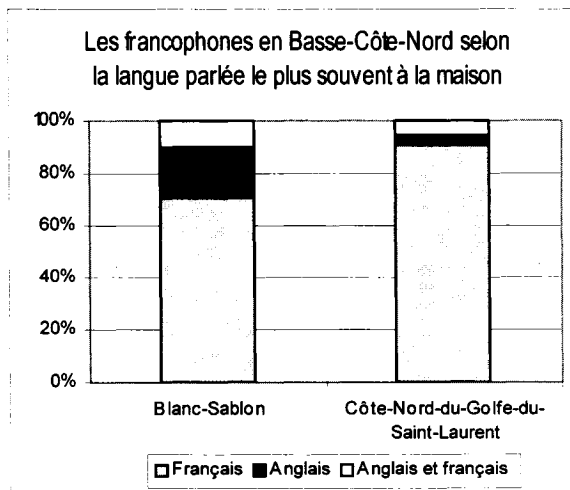
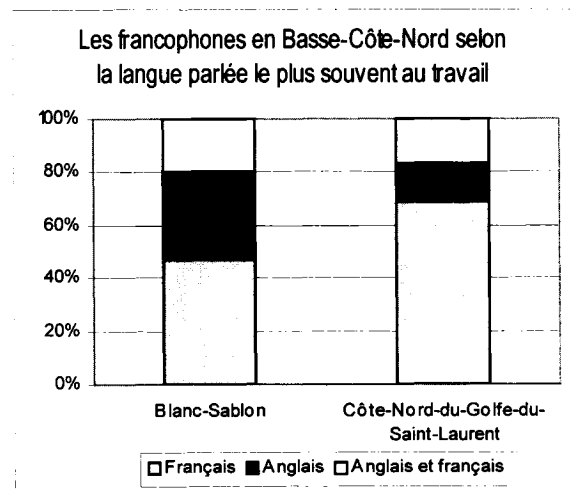


Figure 4



Bien que le français soit utilisé fréquemment dans les deux communautés, les francophones de la municipalité de Blanc-Sablon parlent plus souvent l'anglais au quotidien que ceux de Tête-à-la-Baleine. Que ce soit à la maison, au travail ou dans la vie publique, l'anglais est davantage utilisé ici. Le français est beaucoup plus présent à Tête-à-la-Baleine. Il faut se rappeler que les francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon forment près de la moitié de la population. Par conséquent, ils sont constamment en contact avec les anglophones de leur communauté et de leur région. Les comportements linguistiques dans chaque communauté ne sont pas surprenants en ce sens qu'ils témoignent d'une part, de la réalité linguistique de la localité et, d'autre part, de l'effet de proximité avec la majorité régionale.

#### 2.2.4 Les institutions francophones

Comme nous l'avons mentionné plus haut, les municipalités de la Basse-Côte-Nord bénéficient de la présence d'institutions et d'infrastructures gérées par le gouvernement du Québec dont, par exemple, les centres de santé, les écoles et les routes entretenues par le ministère des Transports du Québec. Dans les communautés de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine, ces institutions sont administrées en français et la langue de travail est le français (pour une liste non exhaustive, voir annexe 2). Par contre, à Lourdes-de-Blanc-Sablon, la plupart des institutions offrent des services bilingues. Le village de Lourdes-de-Blanc-Sablon agit comme centre régional de service de la Basse-Côte-Nord, notamment en raison de la présence du Centre de santé. La population de ce village est plus élevée que dans les autres communautés, ainsi, on y retrouve davantage de

services (épiceries, aréna, magasin de linge, dépanneurs, club vidéo, centre de santé, école secondaire). Vraisemblablement, la concentration des institutions et des commerces à Lourdes-de-Blanc-Sablon en fait un endroit où circulent plusieurs anglophones de la région et du Labrador. Les employés de ces institutions et de ces commerces sont bilingues. En comparaison, la communauté de Tête-à-la-Baleine accueille un minimum d'institutions qui ne génèrent que quelques emplois. Lorsqu'ils ont besoin de services plus spécialisés, les résidents de cette communauté doivent aller, soit à Lourdes-de Blanc-Sablon (i.e. pour des soins de santé ou pour compléter les études secondaires), soit à Sept-Îles.

Les institutions francophones de la région sont cruciales au maintien et au développement de la langue française, surtout à Lourdes-de-Blanc-Sablon où les francophones forment près de la moitié de la population locale. Les employés travaillant au sein de ces institutions doivent comprendre et parler le français. Par exemple, l'école Mgr Scheffer a contribué et contribue toujours à la sauvegarde du français. Avant même sa construction, les Blanc-Sablonnais savaient à quel point l'école française était importante dans une région principalement anglophone<sup>10</sup>. Remiggi raconte:

“when plans were proposed to build a bilingual (French/English) high school that would serve both Lourdes and Blanc-Sablon, the project was rejected because several francophone parents feared that such a school would lead to a greater degree of anglicization amongst their children, who are already totally surrounded by English-speaking neighbours and greatly influenced by English-language radio and television” (1975, p. 126).

### **2.3 Une région vulnérable**

La plupart des communautés rurales font face à des défis démographiques et socio-économiques sérieux. Les communautés francophones de la Basse-Côte-Nord n'y échappent pas. Le vieillissement de la population, accompagné d'un accès limité au travail, sont des réalités qui touchent plusieurs villages de la région. La population de cette région se caractérise par une grande vulnérabilité, qui n'est pas sans pouvoir affecter l'appartenance. Même si tout les pousse à fuir, les Bas-Côtiers souhaitent rester dans leur région. Cette section vise à montrer la fragilité de la Basse-

---

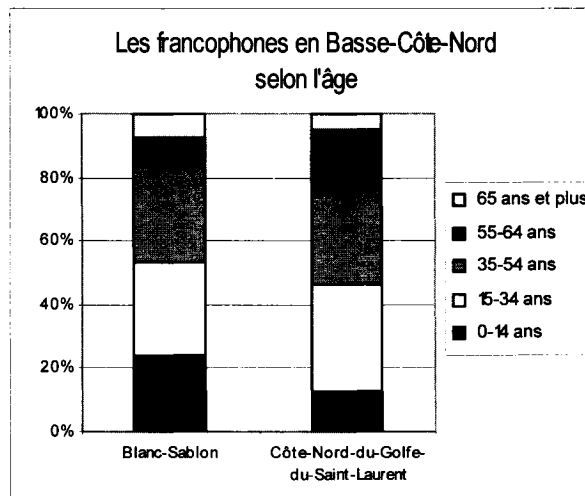
<sup>10</sup> Pour un retour historique sur l'essor institutionnel de Lourdes-de-Blanc-Sablon, voir Remiggi, F. W. (1975) *Persistence of ethnicity. A study of spatial boundaries on the eastern Lower North Shore : 1820-1970*. Mémoire de maîtrise. St.John's: Department of geography, Memorial University of Newfoundland, p. 122-128.

Côte-Nord mais aussi, le fort enracinement de gens, qui se reflète dans leurs comportements de mobilité. Le profil proposé concerne les francophones des deux municipalités à l'étude, soit Blanc-Sablon et la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent.

### 2.3.1 Le vieillissement

La population francophone de la Basse-Côte-Nord accuse une forte tendance au vieillissement. La municipalité de la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent est particulièrement affectée. En effet, elle ne compte que 50 jeunes de 0 à 14 ans (12,3%), alors que le pourcentage des plus de 55 ans atteint 23,5% (figure 5). Le nombre d'élèves inscrits à l'école Gabriel-Dionne, à Tête-à-la-Baleine, nous démontre bien le vieillissement et la tendance au non-renouvellement des membres de la communauté. En 1977, à l'ouverture de l'école, on comptait 134 élèves au primaire et au secondaire. En 2004, ce nombre avait drastiquement diminué à 23 élèves, de la maternelle à la troisième année du secondaire (Archives de l'école Gabriel-Dionne). Cet écart inter-générationnel est moins marqué à Blanc-Sablon, où 24,7% de la population a entre 0 et 14 ans et où les 55 ans et plus ne comptent que pour 16,9% de la population. La tranche d'âge des 35 à 54 ans représente sensiblement la même proportion dans les deux municipalités.

Figure 5

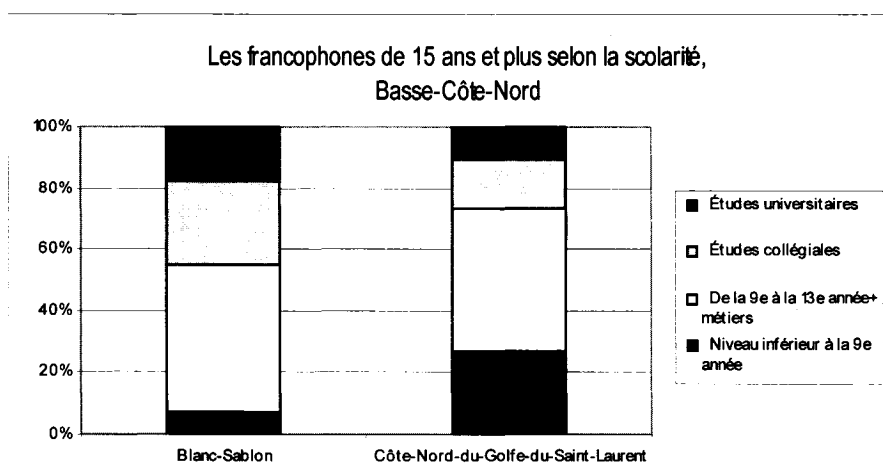


### 2.3.2 L'accès limité au travail

En plus d'accuser une forte tendance au vieillissement, la population francophone de la Basse-Côte-Nord est sous-scolarisée. Dans la municipalité de la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent, une forte

proportion, soit 71,4% des francophones, ont un niveau de scolarité de niveau primaire, secondaire ou professionnel, alors que seulement 15,7% ont réalisé des études collégiales et 10,0% des études universitaires. À Blanc-Sablon, la situation est nettement meilleure: 7,5% des francophones n'ont pas dépassé la 9<sup>e</sup> année, et moins de 50,0% ont atteint le secondaire et/ou l'école de métiers (160 personnes ou 47,8% de la population). Mais plus de 40,0% des gens ont réalisé des études postsecondaires, soit 26,9% des études collégiales ou 17,9% des études universitaires.

Figure 6



Dans la municipalité de Blanc-Sablon, une proportion de 72,7% de francophones de 15 ans et plus font partie de la population active alors que le taux de chômage est de 13,0%. Le taux d'activité est moins élevé dans la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent alors que 65,7% des francophones font partie de la population active. Les francophones ne seraient donc pas très nombreux à participer au marché du travail, reflet du vieillissement de la communauté et du manque de ressources scolarisées. De plus, le taux de chômage est nettement supérieur dans cette municipalité (43,5%). Les différences entre les deux municipalités peuvent être sans doute attribuées à la présence de plusieurs institutions qui emploient à l'année une forte proportion de la population active de Blanc-Sablon. Par contre, la population de la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent est plus touchée par le manque d'emplois locaux. Plusieurs emplois sont saisonniers et une forte proportion des résidents doivent partir à l'extérieur de la région pour travailler, souvent dans le domaine de la construction ou dans le secteur du tourisme (guide de chasse et pêche).

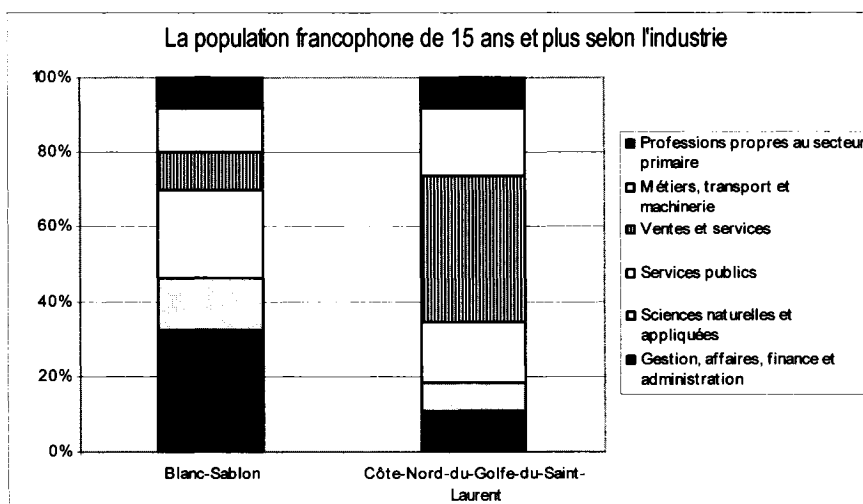
Les francophones de la Basse-Côte-Nord oeuvrent dans divers secteurs de l'économie (figure 7). La structure d'emploi diffère dans chacune des municipalités étudiées. À Blanc-Sablon, une forte proportion des emplois se concentre dans le domaine de la gestion, des affaires, de la finance et de l'administration (33,3%) et dans le secteur public (25,0%). Dans la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent, ces proportions sont moindres. Cette différence est expliquée par la présence d'emplois au sein de plusieurs bureaux municipaux, provinciaux et fédéraux, tels que le Centre local de développement, la Corporation de développement touristique, la Sûreté du Québec, le Carrefour Jeunesse-Emploi de Duplessis et le bureau des Ressources naturelles et faune. Notons d'ailleurs la présence du Centre de santé de la Basse-Côte-Nord (Blanc-Sablon) qui embauche un grand nombre de personnes dans le secteur de la santé et dans l'administration publique. De plus, l'école Mgr Scheffer, ayant 179 élèves inscrits, emploie plusieurs enseignants et membres de personnel de soutien. Ces institutions ont un rôle très important, premièrement pour les services qu'elles offrent et deuxièmement pour la sécurité d'emplois qu'elles procurent. Par exemple, à Lourdes-de-Blanc-Sablon, le Centre de santé est effectivement le principal employeur de la localité<sup>11</sup>. Ce village, qui agit comme centre régional de services, bénéficie de la présence de plusieurs institutions desservant les membres de la communauté locale et des localités environnantes.

Les autres secteurs de l'économie regroupent en parts quasi égales la population active qui n'est pas employée dans les secteurs mentionnés ci-dessus. La structure d'activité est cependant différente dans la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent où près du tiers des emplois se retrouvent dans le secteur des ventes et services, de même que 15,2% dans le transport et 13,0% dans le secteur public. Dans les deux milieux à l'étude, seule une faible proportion des francophones bénéficient encore d'emplois dans le secteur primaire (souvent reliés à la pêche), soit respectivement 8,3% et 6,5% des gens.

---

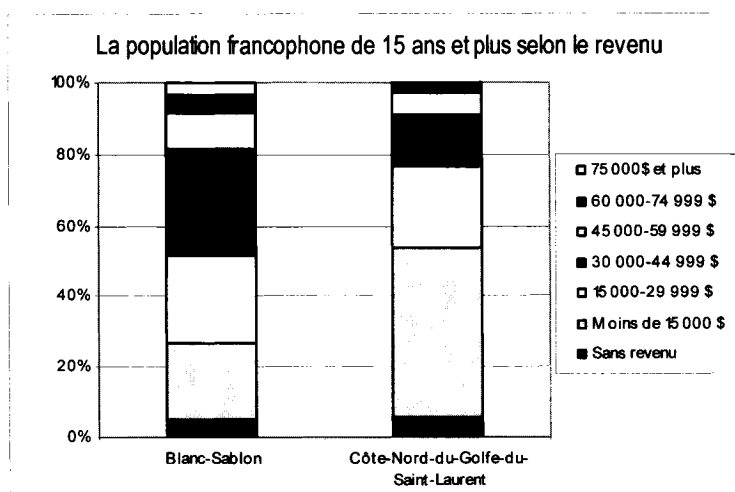
<sup>11</sup> En 2004, les statistiques de l'établissement dénombrent 269 employés à temps complet et à temps partiel au Centre de santé. Ce nombre est très élevé, surtout lorsqu'on prend en considération que la population totale de Lourdes-de-Blanc-Sablon compte 800 personnes.

Figure 7



La structure du revenu des francophones de la Basse-Côte-Nord témoigne d'une économie difficile, plus particulièrement dans la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent. Dans cette dernière, plus de 50,0% des francophones n'ont pas accès à des revenus supérieurs à 15 000\$ annuellement, auxquels s'ajoutent 23,5% qui ont des revenus qui se situent entre 15 000\$ et 29 000\$. À l'opposé, seulement 2,9% ont des revenus supérieurs à 60 000\$ (figure 8). Les revenus sont sensiblement plus élevés dans la municipalité de Blanc-Sablon, du fait de la plus forte participation au marché du travail et d'une structure d'activité où le secteur public emploie le quart de la population active. Dans cette municipalité, 25,9% des francophones gagnent un revenu entre 15 000\$ et 29 000\$ et 31,0% entre 30 000\$ et 44 999\$. Un peu plus du quart (27,6%) d'entre eux ont des revenus inférieurs à 15 000\$ alors que 8,6% ont des revenus supérieurs à 60 000\$.

Figure 8

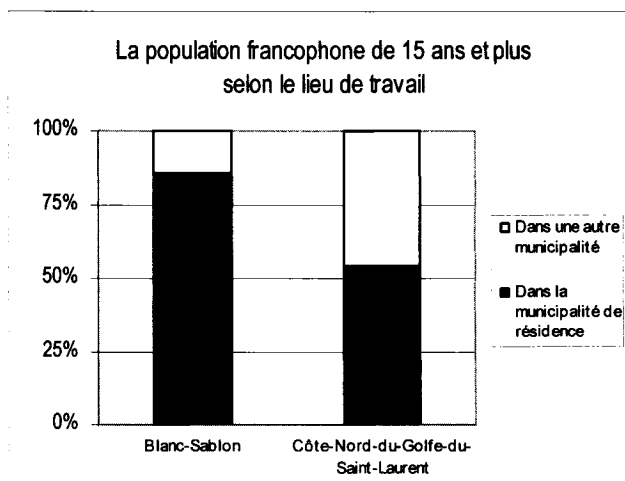


### 2.3.3 La mobilité

La mobilité affecte peu la communauté francophone de la Basse-Côte-Nord, qui est très enracinée. Une forte proportion des francophones n'ont pas déménagé depuis 5 ans, 87,8% à Blanc-Sablon et 79,7% sur la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent. Les personnes qui ont migré entre 1996 et 2001 l'ont fait à l'intérieur du Québec, soit respectivement 8,5% et 10,1%. À Blanc-Sablon, 10 personnes ont changé de province alors que 10 francophones de la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent ont migré de l'extérieur du Canada.

Par contre, la mobilité saisonnière caractérise le mode de vie de plusieurs personnes en Basse-Côte-Nord (figure 9). Cette migration saisonnière pour le travail dépend grandement de l'accès local à l'emploi dans chacune des municipalités. C'est pour cette raison que nous pouvons observer une différence marquée entre les deux communautés au niveau du lieu de travail. À Blanc-Sablon, 150 francophones (71,1%) travaillent dans leur municipalité de résidence alors que dans la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent, cette proportion diminue à 50,0% (65 personnes).

Figure 9



Dans la municipalité de la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent, la mobilité reliée au travail affecte beaucoup plus les gens qui, pour près de la moitié (42,3%), travaillent dans une autre municipalité. Faute d'emplois locaux, une forte proportion des francophones de cette municipalité doivent partir de leur communauté pour travailler. Plusieurs personnes, jeunes et moins jeunes, travaillent à l'extérieur de la localité, souvent dans le domaine de la construction ou dans des pourvoiries de chasse et de pêche. Cette mobilité saisonnière témoigne du fort attachement des Bas-Côtiers à leur région. Une

forte majorité d'entre eux sont prêts à quitter leur famille, leur village, leur coin de pays une bonne partie de l'année afin de pouvoir y demeurer le reste du temps. Cette stratégie fait en sorte qu'ils peuvent continuer de vivre sur la Basse-Côte-Nord les autres mois. Ils se déplacent non pas par choix mais par obligation.

Une très importante majorité des francophones de la Basse-Côte-Nord sont nés au Québec, soit 88,8% à Blanc-Sablon et 96,2% à Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent. Les autres francophones sont nés dans une autre province canadienne, respectivement 11,2% et 5,2%. Ici, la différence entre les deux communautés peut être attribuée à la présence de francophones de l'extérieur qui viennent travailler dans les institutions de Lourdes-de-Blanc-Sablon pour combler des postes qui requièrent une main-d'œuvre plus spécialisée (i.e. médecins, infirmiers, éducateurs spécialisés, enseignants, agents de police, etc.). Comme les membres de la communauté de Tête-à-la-Baleine n'ont accès qu'à un nombre minimum d'institutions, celles-ci ne génèrent qu'un minimum d'emplois.



Dans son ouvrage sur les régions périphériques du Québec, Dugas (1983) rappelle les handicaps de la distance, de la situation économique fragile ainsi que du dépeuplement qui affectent les régions rurales. En effet, le vieillissement de la population, la sous-scolarisation, l'accès limité au travail, la mobilité pour le travail, le manque de services et les faibles revenus sont des problèmes typiques des régions périphériques.

Les francophones de la municipalité de la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent sont aussi touchés par ces difficultés. La population, qui accuse une forte tendance au vieillissement, est moins scolarisée, a des revenus peu élevés et le taux de chômage est frappant, comparativement aux gens de Blanc-Sablon. Les institutions locales de la communauté de Lourdes-de-Blanc-Sablon, qui agit en quelque sorte comme le centre régional de service en Basse-Côte-Nord, fournissent plusieurs emplois locaux à l'année qui font en sorte que les membres de la communauté n'ont pas à s'exiler

pour travailler. À Tête-à-la-Baleine, la réalité est tout autre alors que la mobilité saisonnière affecte une forte proportion des francophones. Cette mobilité non permanente témoigne de l'attachement des Bas-Côtiers à leur région. Même s'ils doivent partir pour travailler ailleurs, les francophones de la Basse-Côte-Nord continuent de vivre dans leur communauté. Comme nous le verrons dans le chapitre 5, l'appartenance des Bas-Côtiers à leur communauté et à leur région est très profonde.

Pour les communautés francophones de la Basse-Côte-Nord, les difficultés qui affectent les localités rurales sont doublées par le fait minoritaire régional. Cette réalité touche de plus près les francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon qui cohabitent directement avec les anglophones de la région. L'utilisation fréquente de l'anglais au foyer et au travail laisse présager le début d'un certain phénomène d'anglicisation des pratiques linguistiques des francophones. Les institutions francophones y sont cruciales au développement et au maintien du français. Par ailleurs, les francophones de Tête-à-la-Baleine seraient moins affectés localement par le fait minoritaire tout en étant moins facilement en contact avec les anglophones de la région. Seule la Route Blanche, praticable que quelques mois par année, désenclave les gens de Tête-à-la-Baleine. Ainsi, la géographie agit fortement sur le développement et le maintien du français dans la région. L'isolement de Tête-à-la-Baleine contribue sans doute à la sauvegarde de la langue française. De plus, les contacts dans la région élargie prennent un visage différent pour les membres des deux localités étudiées. Les Blanc-Sablonnais fréquentent régulièrement les villages anglophones de la Basse-Côte-Nord, de Terre-Neuve et Labrador, plus particulièrement la ville de Corner Brook. Pour les gens de Tête-à-la-Baleine, la ville de Sept-Îles agit davantage comme centre régional de services. Ces réalités risquent d'influencer les modalités de l'appartenance.

Les deux isolements discutés dans ce chapitre nous amènent à nous interroger sur l'appartenance qui fait l'objet de cette thèse. Peut-on présager que ces deux réalités agissent les modalités de l'appartenance?

## CHAPITRE 3

### Méthodologie

L'espace vécu, formé à la fois des comportements, des représentations et de l'identité, ne se laisse pas aisément appréhender. Il recoupe des dimensions à la fois objectives (les comportements) et subjectives (les représentations, les perceptions) des espaces de vie. Les entretiens individuels, par le biais d'un questionnaire administré en face à face, constituent un outil des plus appropriés pour étudier les expériences des lieux et des espaces, les pratiques sociales et l'identité des Bas-Côtiers. Celui-ci nous a aidé à établir un point de contact avec nos informateurs clé, une action essentielle nous donnant la chance d'accéder à des informations très riches. Afin de bonifier ces informations, nous avons emprunté quelques principes de la recherche ethnographique, dont l'observation participante qui nous a permis de mettre en contexte les commentaires évoqués par les participants. Cette approche s'est avérée fort utile elle car elle nous a permis d'enrichir notre compréhension de la réalité de vivre en Basse-Côte-Nord.

Dans ce chapitre, nous discuterons en premier lieu de l'enquête par questionnaire comme approche méthodologique. Nous soulignerons les avantages de cette méthode et ses limites dans le contexte du travail mené. Le format du questionnaire, l'échantillon visé et la stratégie d'enquête que nous avons utilisée sur le terrain seront expliqués. Quelques précisions sur la stratégie d'enquête seront ajoutées, notamment, le temps de l'année et l'heure de la journée, la longueur de la rencontre et le taux de refus. En deuxième lieu, nous traiterons de l'approche ethnographique comme méthode complémentaire à notre enquête. Une importance particulière sera accordée au rôle de l'observation participante et aux conséquences que celle-ci peut avoir sur l'interprétation des données. Puis, le profil des informateurs clé qui ont accepté de participer à l'enquête sera présenté. Enfin, nous traiterons des différentes étapes de l'analyse de l'information recueillie et du mode de présentation des résultats.

### **3.1 Un point de départ: l'enquête par questionnaire**

L'étude de l'espace vécu nécessite qu'on étudie non seulement les pratiques et les croyances, mais qu'on mette aussi en lumière le sens donné par les individus et les groupes à leur expérience quotidienne des lieux et des espaces. Pour ce faire, nous avons opté pour l'enquête par questionnaire comme principale méthode de recherche, mais nous avons aussi eu recours à certaines méthodes utilisées dans les recherches ethnographiques, dont l'observation participante.

L'enquête par questionnaire est un outil de recherche fréquemment utilisé par les géographes. Le sondage est un "instrument de collecte et de mise en forme de l'information, fondé sur l'observation de réponses à un ensemble de questions posées à un échantillon d'une population (Blais et Durand, 2003, p. 388). Comme le souligne Winchester, "oral surveys of personal information, attitudes and behaviour usually (but not inevitably) utilise questionnaires" (2000, p.7). Celui-ci sert à faire le pont entre l'enquêteur et le participant dans le but d'entamer une discussion (Juan, 1999, p. 149). En effectuant une enquête par questionnaire, nous poursuivions quatre objectifs: 1) obtenir de l'information factuelle sur les comportements géographiques (trajectoires, mobilité) et linguistiques des participants; 2) obtenir des renseignements sur leurs perceptions quant à l'éloignement et au fait français; 3) recueillir des informations sur leur appartenance à diverses échelles ainsi que sur leur auto-définition comme francophone ou anglophone et; 4) entamer une discussion sur le double isolement vécu par les francophones de la Basse-Côte-Nord, un isolement à la fois géographique et culturel. À cet effet, une série de données quantitatives ont été recueillies et une quantité considérable de commentaires ont été notés.

Le principal avantage du questionnaire est sa flexibilité qui entraîne une grande polyvalence (Blais et Durand, 2003, p. 389). Le questionnaire a comme atout d'optimiser le processus question-réponse en permettant des réponses concises qui, par la suite, se prêtent facilement à l'analyse. Le questionnaire permet ainsi une analyse plus objective et quantifiable. De plus, cet outil a l'avantage de faciliter l'enquête auprès d'un nombre plus élevé de personnes et d'arriver ainsi à des résultats probablement plus représentatifs du groupe visé par l'étude. Par conséquent, il peut permettre de procéder à des généralisations de façon moins risquée. Selon Blais et Durand, depuis l'apparition du téléphone et plus récemment la progression rapide de l'accès à l'information pour administrer les questionnaires et traiter les données, le questionnaire est devenu l'instrument privilégié de mise en forme de l'information (Idem, p. 390). L'enquête par questionnaire comporte cependant des

inconvenients. Blais et Durand soulignent les principales limites de cette méthode: les informateurs clé doivent être disponibles et coopératifs pour participer à l'enquête; ils doivent être capables de répondre au questionnaire (compréhension et pertinence); ils doivent communiquer l'information avec le moins de distorsion possible; et, enfin, le chercheur doit enregistrer correctement l'information partagée par les participants (2003).

Parmi les différentes stratégies de collecte de l'information, c'est le face-à-face qui a été privilégié, essentiellement en raison du contact direct avec une population susceptible de se montrer réticente à participer à l'enquête. En effet, de telles études sont rares en Basse-Côte-Nord. La vulnérabilité démographique et socio-économique des milieux pouvait faire en sorte que la population se montre inquiète des retombées de la transmission de l'information qui la concerne. Le contact humain nous permettait de bien expliquer aux participants potentiels les objectifs de notre étude et les modalités envisagées de traitement de l'information. Cette démarche s'est révélée fort efficace dans le contexte de notre étude surtout que, comme l'ont évoqué Blais et Durand, le questionnaire est plus facile à contrôler et il permet une meilleure couverture de la population (2003, p. 407). De plus, comme l'indique Winchester, les questionnaires en face-à-face "are more closely structured and ordered than interviews, and every respondent answers the same question in a standard format" (2000, p. 7), ceci permettant de collecter des informations comparables concernant leurs attitudes et leur comportements. Selon Tremblay, "ce média de sondage est la *Rolls-Royce* des méthodes de sondages" (1991, p. 113).

La méthode n'est cependant pas infaillible. Nous sommes consciente que notre présence a pu créer des distorsions dans les réponses (Tremblay, 1991, p. 114). Peut-être avons-nous en effet influencé les interlocuteurs dans leurs commentaires, par notre façon de réagir aux réponses qui nous étaient données. Nous espérons toutefois que le fait que nous avons une bonne connaissance préalable du milieu a permis de ne pas trop affecter le processus de collecte de données, notamment en ce qui concerne les aspects plus délicats que sont les croyances et les valeurs, les désirs et les aspirations.

### 3.1.1 Le questionnaire

Notre questionnaire *Pratiques culturelles et appartenance des francophones en Basse-Côte-Nord*<sup>1</sup>, (voir annexe 1), nous a permis d'établir un point de contact avec les participants. Débutant par des questions d'ordre plus générales et objectives et se poursuivant par des questions plus subjectives, notre questionnaire était construit de façon à amener les gens à parler de plus en plus des dimensions personnelles de leur réalité. Les questions objectives incluaient principalement des questions de profil et de comportements (âge, sexe, scolarité, trajectoires, mobilité, lieu de travail, etc.). Les questions subjectives faisaient référence à des questions de perception (sentiment d'appartenance, perception du fait français, sentiment d'éloignement, etc.). Cette stratégie nous laissait donc la possibilité d'atteindre un certain niveau d'intimité avec les participants. Par ailleurs, le type de questions posées ne risquait pas d'intimider ces derniers.

Notre questionnaire, étalé sur onze pages, compte cinq grandes rubriques (voir annexe 3). Celui-ci est rédigé en français. Les quatre premières rubriques contiennent principalement des questions fermées, offrant au participant des choix de réponses classés selon certaines catégories, tandis que la dernière comprend quatre questions ouvertes, visant à recueillir des commentaires additionnels des interlocuteurs sur la perception et l'évaluation de leur milieu. La dernière page du questionnaire est réservée à la prise de notes supplémentaires.

La **première rubrique** contient des questions d'identification (âge, scolarité, mobilité, résidence, travail, langue). En obtenant divers renseignements d'ordre démographique, cette section cherche à tracer un profil général du participant. La **deuxième** porte sur les pratiques géographiques de l'interlocuteur. Celle-ci inclut des questions par rapport aux lieux fréquentés, aux trajectoires de vie ainsi qu'à l'utilisation de l'Internet. La **troisième rubrique** se rapporte aux pratiques linguistiques et à l'engagement envers le français. Ici, on retrouve des questions sur l'utilisation du français dans divers contextes de vie ainsi que quelques questions concernant la perception du fait français à l'échelle de la communauté et de la région. La **quatrième section** comprend des questions sur l'appartenance et l'identité des participants et sur leur perception de la distance géographique et linguistique qui les sépare des autres francophones. Ces questions ont pour but de mieux comprendre l'appartenance

---

<sup>1</sup> Le questionnaire est en partie inspiré de celui d'un projet plus large sur la vitalité communautaire des minorités francophones au Canada. Quelques grands thèmes ont été retenus, plus particulièrement les questions portant sur les pratiques linguistiques et les perceptions du fait français. Par contre, des modifications ont été apportées et ces questions furent adaptées au type de milieu étudié dans cette thèse. Pour de plus amples informations sur ce projet, voir le site Internet **Vitalité communautaire des minorités francophones**: <http://anglois.geog.uottawa.ca>

territoriale et la façon dont les gens se définissent linguistiquement. De plus, nous avons inclus des questions concernant les sentiments d'appartenance à différents milieux. La **dernière rubrique** est destinée à explorer les perceptions et l'évaluation du milieu des interlocuteurs à l'égard de leur communauté et de leur région. Seule cette section contient des questions ouvertes (4). Ces questions suscitaient une discussion plus large sur la réalité de vivre en Basse-Côte-Nord. Elles nous ont donné un accès direct à l'expérience des individus, à des données riches en détails et à des descriptions élaborées quant à leur perception sur la communauté et leur vécu dans celle-ci.

Les participants avaient le choix de répondre en français ou en anglais, selon la langue avec laquelle ils étaient plus confortables pour répondre. Comme c'était l'interviewer qui notait les réponses, elle traduisait oralement les questions au besoin<sup>2</sup>.

### **3.1.2 Les informateurs clé**

La taille de l'échantillon visé pour l'enquête a été fixée à 100 femmes et hommes francophones (selon nos critères d'inclusion) âgés de 18 ans et plus<sup>3</sup>. Les 100 entretiens ont été répartis également entre les deux milieux. L'objectif était de rejoindre 50 personnes<sup>4</sup> de Lourdes-de-Blanc-Sablon ainsi que 50 de Tête-à-la-Baleine qui se définissent comme francophones et/ou qui sont de langue maternelle française et/ou qui ont le français comme première langue officielle parlée<sup>5</sup>. Ce nombre représente respectivement 11,4% et 25,7% de la population francophone totale des deux communautés (français et français et anglais langues maternelles). Ces pourcentages sont suffisamment élevés pour bien refléter la diversité des réalités vécues par les résidents des deux communautés.

### **3.1.3 La stratégie d'enquête**

Nous avons réalisé notre enquête lors d'un séjour d'un mois et demi dans les deux communautés visées. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, l'enquête a été menée du 11 au 28 novembre 2004 et le travail

---

<sup>2</sup> Seulement 6 entrevues sur 100 ont été réalisées en anglais et ce, à Lourdes-de-Blanc-Sablon.

<sup>3</sup> Nous avons privilégié les personnes de 18 ans et plus car ayant atteint l'âge adulte, ils ont déjà acquis plusieurs expériences de vie dans la communauté locale et à l'extérieur de la région. De plus, la plupart du temps, leur décision de rester dans la région découle d'un choix personnel.

<sup>4</sup> Ce nombre était visé afin d'avoir des nombres assez élevés pour effectuer certains croisements entre les réponses.

<sup>5</sup> Ces trois critères ont été utilisés afin de limiter l'échantillon à une population francophone, sans exclure les personnes de langue maternelle française qui ne parlent plus le français aujourd'hui. Par ailleurs, nous ne voulions pas exclure les anglophones qui se définissent comme francophones, de par leur milieu de vie familial et communautaire.

de terrain à Tête-à-la-Baleine a eu lieu du 29 novembre au 12 décembre 2004. À notre arrivée dans chacune des communautés, des entrevues à la radio communautaire nous ont permis de nous présenter aux gens, expliquer qui nous étions et quel était l'objet de notre recherche, facilitant ainsi le contact avec la population. L'enquête a été réalisée par deux interviewers, qui rencontraient les gens individuellement, entre 10h30 et 20h00 tous les jours de la semaine. Le questionnaire a été administré auprès d'un échantillon de 50 personnes dans chacune des deux communautés de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine.

L'échantillon est constitué de personnes choisies systématiquement selon une sélection de résidences. Compte tenu du nombre d'habitants et de résidences dans les communautés visées, une résidence sur deux a été sélectionnée pour le recrutement des participants dans laquelle une personne par foyer était visée, jusqu'à ce que nous ayons atteint un nombre suffisant de répondants. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, une attention particulière a été apportée afin que la distribution des résidences choisies reflète le plus possible celle de l'habitat au sein du village (densité, type de logement, année de construction, emplacement, taille et entretien, etc.), de façon à assurer la plus grande représentativité possible de l'échantillon. Ceci ne s'applique pas à Tête-à-la-Baleine, compte tenu du nombre relativement faible de résidences (moins de 100 résidences).

Lorsque la porte nous était ouverte, l'intervieweur se présentait<sup>6</sup>, expliquait les objectifs de l'enquête, donnait les informations nécessaires sur son contenu et son format, sur le temps de participation requis et répondait à toute autre question. La personne qui ouvrait la porte était premièrement sollicitée. Si cette personne refusait de participer, l'intervieweur demandait si un autre résidant de la maison correspondait aux critères d'inclusion et s'il pouvait être intéressé à participer à la recherche. Les personnes contactées étaient retenues si elles satisfaisaient à l'un ou l'autre des trois critères linguistiques d'inclusion (auto-définition comme francophone, français langue maternelle, français première langue officielle parlée). Pour chaque participant, un formulaire de consentement a été soumis avant l'administration du questionnaire (annexe 4). Avant de commencer l'entrevue, l'intervieweur expliquait le contenu et répondait à toutes les questions du participant concernant le questionnaire et l'usage des résultats. La durée de la rencontre a varié entre 20 minutes et 4 heures. Cependant, la plupart des entretiens ont duré au moins 90 minutes, un temps excédant amplement la

---

<sup>6</sup> Le fait que j'ai déjà vécu en Basse-Côte-Nord a énormément facilité le premier contact avec les gens mais aussi les discussions qui s'en suivaient. Le fait que j'ai travaillé et visité plusieurs villages de leur région leur démontrait ma bonne connaissance de leur milieu de vie. Ceci donnait confiance aux participants, leur permettant ainsi de s'ouvrir plus facilement.

durée nécessaire pour compléter le questionnaire. Cela nous a permis d'aller loin dans les discussions entamées initialement. Des commentaires détaillés ont été ainsi recueillis. À plusieurs reprises, les gens nous ont invité à prendre une collation ou à revenir plus tard afin de nous présenter aux autres membres de la famille. On a aussi sollicité notre participation à diverses activités publiques, nous permettant ainsi de faire des observations qui nous ont aidé à mettre en contexte leurs commentaires<sup>7</sup>.

Les données quantitatives et qualitatives étaient compilées sur un fichier Excel le soir même ou la journée suivante; ceci nous a permis d'ajouter des commentaires que nous n'avions pas eu le temps de noter pendant l'entrevue. Nous prenions également en note les observations que nous avons faites au cours de la journée<sup>8</sup>.

### **3.1.4 Commentaires sur la stratégie d'enquête**

#### ***a) Le temps de l'année et l'heure de la journée***

L'enquête a débuté lors de la deuxième semaine de novembre pour se terminer la deuxième semaine de décembre 2004. Il est probable que ces dates aient influencé nos résultats en ce qui a trait à la collecte de l'information. En effet, tout au long de la période, la température a semblé avoir eu un impact. Lorsqu'il y avait une belle journée ensoleillée, il était plus difficile de rejoindre les gens, plus spécialement les hommes qui travaillaient à l'extérieur de la maison. Nous avons dû organiser des rendez-vous en soirée avec les hommes, car il nous était impossible de les rencontrer autrement. Ceci réduisait ainsi le temps de visite alloué aux femmes qui n'étaient pas disponibles pendant la journée. Par contre, afin de minimiser cet effet, nous avons réalisé des entrevues la fin de semaine. Ce problème a été ressenti davantage à Tête-à-la-Baleine, où l'emploi du temps des gens leur permet davantage de profiter des belles journées pour aller vers leur chalet, travailler dans le bois, aller à la pêche, etc. De plus, l'enquête a été effectuée lors de la construction de trois nouvelles maisons au village. Ceci explique l'absence des hommes du foyer, la plupart d'entre eux participant à

---

<sup>7</sup> Lors du travail de terrain, nous avons activement pris part aux événements ayant lieu dans les communautés à l'étude. Nous avons entre autre participé: aux tournois de hockey; au bingo local à la radio; aux événements scolaires organisés par les enseignants; à une partie de chasse dont un répondant nous a invité ou à des randonnées en motoneige. Nous avons également visité les institutions locales: centre de santé; écoles; églises et radio communautaire. Puis, nous nous sommes rendue au Labrador et sur l'île de Terre-Neuve jusqu'à la ville de Corner Brook, afin de mieux comprendre la trajectoire effectuée par les Blanc-Sablonnais que nous avons interrogés.

<sup>8</sup> Par exemple, chaque soir, nous prenions un moment pour consigner des observations faites au cours de la journée et nous ajoutons des commentaires que nous n'avions pas eu le temps de prendre en note lors des entrevues. Ces notes étaient, la plupart du temps, sauvegardées directement dans un fichier ou sinon, dans un carnet de terrain.

la construction des maisons qui devaient être terminées avant la venue des grands froids. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, les gens ont des horaires de travail plus stables, compte tenu de la présence de plusieurs emplois au centre de santé, à l'école, dans divers organismes et dans les bureaux gouvernementaux.

### ***b) La petite taille de la communauté et la circulation rapide de l'information***

Comme nous n'étions pas restreinte dans le temps du séjour dans les deux communautés, les rencontres avec les gens duraient souvent très longtemps, ce qui nous permettait d'atteindre un certain niveau d'intimité avec certaines personnes plus que d'autres. Compte tenu des dynamiques propres aux petites communautés, l'annonce de notre présence a rapidement circulé et les gens ont entendu parler de nous rapidement. Ceci pourrait influencer les résultats car probablement qu'ils se parlaient entre eux de notre visite, discutant peut-être des questions qui leur avaient été posées et des commentaires qu'ils avaient partagés.

### ***c) Le taux de refus***

Il est important de mentionner le très faible taux de refus dans chacune des communautés. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, leur nombre s'élève à 5 seulement, sur les 55 personnes sollicitées. À Tête-à-la-Baleine, nous n'avons rencontré que 3 refus, sur les 53 personnes interpellées<sup>9</sup>.

## **3.2 Un complément ethnographique**

Dans le contexte de la présente étude, l'enquête par questionnaire, administré en face-à-face, fut la principale méthode de recherche utilisée. Par contre, dans le but de bonifier nos données recueillies par l'entremise des questionnaires, nous avons eu recours à certaines méthodes de la recherche ethnographique, dont l'observation participante.

La recherche ethnographique a pour but d'explorer, comprendre et décrire comment les individus donnent sens à leur réalité (Hesse-Biber et Leavy, 2006). Comment les gens se comportent-ils? Comment perçoivent-ils leur cadre de vie? Quelles significations donnent-ils aux liens qu'ils

---

<sup>9</sup> Il est à noter que deux ou trois personnes à Lourdes-de-Blanc-Sablon peuvent très bien avoir affirmé qu'elles ne répondaient pas aux critères de sélection pour ne pas avoir à refuser explicitement de participer à l'enquête. Cette constatation ne s'applique pas à Tête-à-la-Baleine, car chaque interlocuteur répondait à au moins un des trois critères de sélection.

entretiennent avec leurs proches et avec les autres groupes avec lesquels ils partagent leur quotidien? Plus spécifiquement, l'observation participante nous a permis de mieux comprendre comment l'environnement physique et social dans lesquels évoluent les Bas-Côtiers est vécu et comment les différentes dimensions de ce vécu entretiennent une relation avec leur appartenance et leur identité.


Le travail de terrain est au cœur de la recherche ethnographique. Celui-ci a pour but de recueillir des informations sur le mode de vie ainsi que sur les pratiques sociales et culturelles des personnes au sein du milieu étudié. L'approche ethnographique s'attarde alors à décrire et analyser les réalités locales d'un milieu donné. Pour se faire, le chercheur doit s'immerger dans le milieu, observer et participer aux activités locales, tout en gardant un œil critique sur les événements. Il doit faire preuve de détachement, un défi de taille compte tenu de l'implication inévitable de celui-ci. Dans sa recherche sur la culture de l'écrit d'organismes communautaires québécois oeuvrant en insertion de jeunes adultes peu scolarisés, Bélisle évoque à quel point la recherche ethnographique exige une vigilance et une confiance mutuelle accrues car "les tentations de glisser [...] entre la position d'intervenante ou de chercheur évaluative" (2001, p. 62) se manifestent régulièrement.

De plus, une bonne recherche ethnographique nécessite un travail de terrain prolongé d'au moins quelques séjours (Copans, 2005). L'expérience personnelle du chercheur dans le milieu étudié est définitivement un atout. Le travail préliminaire permet d'établir des rapports et saisir le contexte général de vie des gens de la communauté étudiée facilitant ainsi l'approche avec les gens lors du/des séjours subséquents. Selon Bélisle, les séjours prolongés permettent de découvrir d'autres éléments de familiarité avec les participants, tout en ayant conscience d'autres facettes (croyances, usages, valeurs, connaissances, pratiques, etc.) qui, d'après lui, contribuent à maintenir une certaine distance avec les gens (2001, p. 61).

La plupart du temps, les techniques de collecte de données pour les études ethnographiques sont d'ordre plus qualitatif. C'est ainsi qu'on fait largement appel à l'observation, à l'entrevue, à l'histoire de vie, ou autre (Gérin-Lajoie, 2002). Par contre, cela ne signifie pas que certains chercheurs ne font pas usage de méthodes plus quantitatives pour parvenir à mieux comprendre leur objet d'étude (Hesse-Biber et Leavy, 2006, p. 230-231). Le schéma des méthodes orales qualitatives en géographie humaine élaboré par Winchester (2000, p. 8), inclut le questionnaire structuré (tableau 3). On peut comprendre du tableau que cette méthode est vue comme faisant le pont entre les

méthodes qualitatives et quantitatives. Les enquêtes par questionnaires permettent de toucher à des aspects non révélés par la simple observation ou autrement, tout en offrant une méthode plus standardisée de cueillette de l'information. Par contre, elles touchent moins au sens des informations recueillies que les méthodes purement qualitatives.

Tableau 3  
Les méthodes orales qualitatives en géographie humaine

Méthode générale	Méthode spécifique	Questions de recherche
Biographie	Autobiographie Biographie Histoire orale	Individuelle  Générale/structurelle
Entrevue	Non dirigée Semi-dirigée Dirigée	
Sondages	Groupe de discussion Sondage structuré Questionnaire structuré	

Source : Winchester, H. P.M. (2000).  
Note: Tableau traduit par l'auteur.

Afin de compléter les informations recueillies à l'aide du questionnaire, nous avons participé à différents événements au sein des communautés étudiées. Nous y avons fait ainsi tout un ensemble d'observations sur les façons de faire et de penser, dans différents contextes de la vie d'échange. Ce type de collecte de données, à laquelle on réfère comme l'observation participante, constitue une des principales méthodes de l'approche ethnographique. Cette méthode implique la participation du chercheur dans les activités des membres du groupe étudié. Elle nécessite l'immersion la plus totale possible du chercheur dans la situation sociale à l'étude (Laperrière, 2003, p. 270). Cook définit bien la notion d'observation participante:

“as its name suggests, it involves researchers moving between *participating in* a community - by deliberately immersing themselves in its everyday rhythms and routines, developing relationships with people who can show and tell them what is 'going on' there, and writing accounts of how these relationships developed and what was learned from them – and *observing* a community – by sitting back and watching activities which unfold in front of their eyes, recording their impressions of these activities which unfold in front of their eyes, recording these impressions of these activities in field notes, tallies, drawings, photographs and other forms of material evidence” (1997, p. 127).

L'observation participante, dont les "objectifs dépassent la seule description des composantes d'une situation sociale et insistent sur l'importance d'en repérer le sens, l'orientation et la dynamique" (Laperrière, 2003, p. 274), nous a permis de mettre en contexte les commentaires des participants en examinant de près leurs expériences de vie.

Dans le contexte de cette étude, l'observation participante résulte de deux expériences de terrain. La première remonte à l'hiver et au printemps 2003, alors que j'avais séjourné en Basse-Côte-Nord à titre d'enseignante. Lors de ce séjour, j'ai pu faire des observations préliminaires tout en participant activement à la vie communautaire. J'ai eu ainsi accès à une foule d'informations qui n'auraient pas pu être recueillies autrement, par exemple: les désirs et aspirations des jeunes; les relations parents-enfants; les relations vécues entre Autochtones et Blancs, entre francophones et anglophones, entre les personnes nées dans la région et les autres.... Ce premier contact avec la région m'a permis de vivre les conséquences de la difficulté d'approvisionnement dans les commerces locaux, les effets de l'isolement sur les services publics, et sur un autre plan de mieux saisir la réalité d'être une *étrange*<sup>10</sup>. Les liens développés lors de ce premier séjour ont grandement facilité la réalisation de l'enquête qui a été effectuée lors de mon deuxième séjour. Ils ont contribué à mon intégration rapide à la communauté, et ma participation plus étroite aux divers événements qui s'y sont déroulés pendant que j'étais sur place.

Cette participation comporte à la fois des avantages et des inconvénients pour la recherche. Le principal avantage de l'observation participante est qu'elle permet de recueillir des informations plus riches ainsi qu'une compréhension plus grande du vécu des participants (Laperrière, 2003, p. 277). Selon Lofland, l'approche soulève toutefois divers problèmes : des problèmes d'éthique, dans le cas où les participants ne sont pas suffisamment informés des buts de la recherche et des usages qui seront faits des résultats; des problèmes techniques; des problèmes d'enregistrement des données sur place; et des problèmes affectifs liés à une implication inévitable dans la communauté à l'étude (1971). Ce dernier point fait référence à la neutralité du chercheur, à son objectivité, d'autant plus difficile à maintenir que celui-ci mène une recherche engagée.

---

<sup>10</sup> En Basse-Côte-Nord, les personnes provenant de l'extérieur de la région sont communément appelées *des étrangères*, ou, en anglais, *des outsiders*.

### **3.3 Le profil des participants**

Cette section vise à faire un portrait des 100 personnes qui ont participé à l'enquête aux plans de la langue, du sexe, de l'âge, de la scolarité et de l'emploi. L'objectif de cette section est de comparer les données de notre échantillon avec les données de recensement de 2001 sur ces questions de profil. Les commentaires qui suivent démontrent que notre échantillon est bien représentatif de la population en général. Afin de mieux rendre compte des particularités des échantillons propres à chacun des milieux, nous les avons distingués dans l'analyse qui suit.

#### **3.3.1 Une répartition selon la langue assez fidèle à la réalité propre à chacune des localités**

Les données relatives à la langue maternelle, la langue de travail et la langue parlée le plus souvent à la maison correspondent assez bien à la réalité des francophones dans les deux communautés respectives<sup>11</sup>. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, 60,0% des participants déclarent avoir le français comme langue maternelle, alors que 28,0% disent avoir l'anglais comme première langue apprise (figure 10). Les autres déclarent avoir et le français et l'anglais comme langues maternelles. Il est important de mentionner ici que la plupart des répondants qui sont de langue maternelle anglaise se considèrent néanmoins francophone et/ou bilingue, ayant réalisé leurs études en français et utilisant le français couramment pour la plupart d'entre eux. À Tête-à-la-Baleine, une très grande majorité des personnes qui ont participé à l'enquête (92,0%) disent avoir le français comme langue maternelle. Seulement 4,0% des interlocuteurs sont de langue maternelle anglaise alors que les autres déclarent avoir et le français et l'anglais comme langues maternelles. Ces proportions sont reflétées dans les pratiques linguistiques des membres de la communauté, autant à la maison qu'au travail.

En effet, on note que les francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon sont beaucoup plus anglicisés que leurs concitoyens de Tête-à-la-Baleine car respectivement 44,0% et 94,0% disent parler le français le plus souvent à la maison. L'anglais est beaucoup plus utilisé à Lourdes-de-Blanc-Sablon. En ce qui concerne la langue de travail, le français est employé régulièrement dans les deux communautés, surtout à Tête-à-la-Baleine (figure 11). Par ailleurs, notre échantillon surreprésenterait l'utilisation du français au travail comparativement aux données du recensement qui stipulent que

---

<sup>11</sup> Il est important de réitérer que les critères de sélection pour participer à l'enquête étaient de se définir comme francophone et/ou d'avoir le français comme langue maternelle et/ou d'avoir le français comme première langue officielle parlée.

32,7% des francophones de la municipalité de Blanc-Sablon utilisent l'anglais au travail et 14,9% l'utilisent dans la municipalité de la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent<sup>12</sup>.

Figure 10

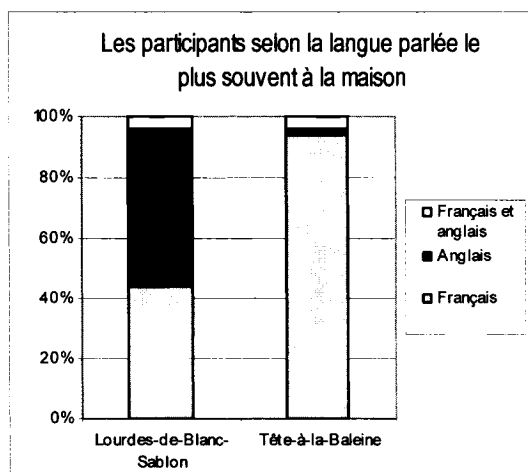
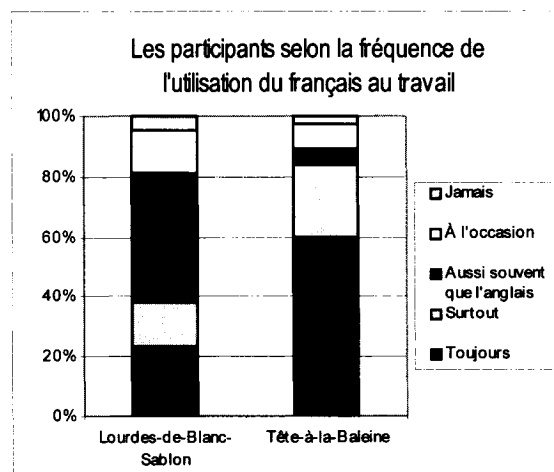


Figure 11



### 3.3.2 Une légère sur-représentation des femmes à Tête-à-la-Baleine

À Tête-à-la-Baleine, une majorité de femmes ont participé à l'enquête, alors qu'à Lourdes-de-Blanc-Sablon, le ratio homme-femme est plus égalitaire (tableau 4). Plusieurs facteurs expliquent cette différence. D'une part, les femmes étaient plus souvent présentes à la maison pendant la journée dans le premier cas que dans le deuxième. Même si des entrevues ont été réalisées le soir, nous avons effectué plus d'entrevues pendant la journée. Les hommes étaient absents du foyer, car la plupart d'entre eux travaillaient à la construction de trois nouvelles maisons, spécialement lors des belles journées ensoleillées. D'autre part, comme cela se produit dans plusieurs recherches, les femmes sont plus ouvertes à répondre aux sondages et aux diverses requêtes d'informations, parce qu'elles sont considérées comme les détentrices du savoir sur la famille et sur le quotidien. Ceci est encore plus marquant dans les petites communautés. Nous avons toutefois rejoint une proportion non négligeable d'hommes (40,0%), ce qui minimise les chances que le point de vue plus féminin ait un effet significatif sur les données.

<sup>12</sup> Cette comparaison doit être utilisée avec réserve compte tenu que la question posée lors du recensement diffère de la question de la présente enquête.

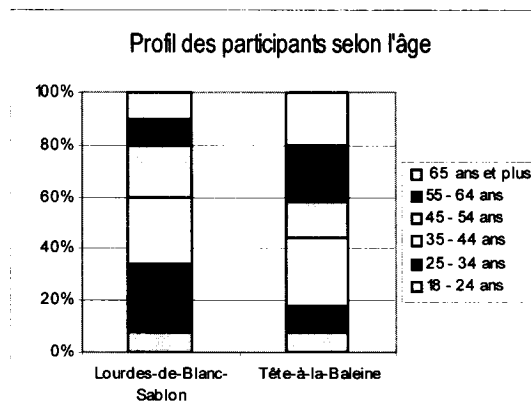
Tableau 4  
Le profil des participants selon le sexe

	Lourdes-de-Blanc-Sablon		Tête-à-la-Baleine	
	Nb	%	Nb	%
Hommes	26	52,0	20	40,0
Femmes	24	48,0	30	60,0
<b>Total</b>	<b>50</b>	<b>100,0</b>	<b>50</b>	<b>100,0</b>

### 3.3.3 Une plus forte participation des groupes les plus âgés à Tête-à-la-Baleine

Notre échantillon surreprésente les personnes de plus de 55 ans à Tête-à-la-Baleine, une proportion qui atteint 42,0% des répondants (figure 12). Les données du recensement stipulent toutefois que seulement 23,5% des francophones de Tête-à-la-Baleine font partie de cette tranche d'âge. Les membres de ce groupe d'âge étaient sans doute plus présents à la maison lors de notre enquête et nous avons eu plus de facilité à les rejoindre. Ceci est reflété dans les proportions des autres groupes d'âge, plus particulièrement les personnes de moins de 35 ans<sup>13</sup>. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, chacun des groupes d'âge est représenté proportionnellement à l'ensemble de la population francophone.

Figure 12



### 3.3.4 Une scolarité comparable à celle de l'ensemble de la population

Pour ce qui est du plus haut niveau de scolarité atteint, notre échantillon reflète relativement bien les données du recensement pour les deux communautés. Cependant, deux différences apparaissent entre la scolarité des participants et celle de la population francophone totale. Premièrement, à

<sup>13</sup> Il faut se rappeler que seules les personnes de 18 ans et plus ont participé à l'enquête.

Lourdes-de-Blanc-Sablon, notre échantillon sous-représenterait les interlocuteurs ayant réalisé des études collégiales. Par ailleurs, il surreprésenterait, de par un écart de pourcentage de 10 points, les personnes ayant fait des études secondaires et/ou un cours professionnel. Nous pouvons supposer que les gens les plus éduqués étaient moins facilement rejoints, étant absents du foyer pour des raisons professionnelles. Deuxièmement, à Tête-à-la-Baleine, notre échantillon sous-représenterait les personnes ayant un niveau d'étude inférieur à la 9<sup>ième</sup> année. Celui-ci comptabilise 14,3% des participants de ce niveau de scolarité comparativement à 25,7% selon les données du recensement. Cette deuxième constatation est un peu plus difficile d'interprétation. Par contre, il faut tenir compte que les données du recensement quant à scolarité incluent les niveaux inférieurs à la 9<sup>ième</sup> année. La question qui a été posée dans notre questionnaire faisait référence à leur scolarité primaire, donc, de la 1<sup>ière</sup> année à la 6<sup>ième</sup> année. Ceci peut définitivement avoir une influence sur la comptabilisation des données car les gens ayant un 1<sup>er</sup>, 2<sup>ième</sup>, ou 3<sup>ième</sup> secondaire comme plus haut taux de scolarité atteint sont comptabilisés dans la catégorie incluant les personnes ayant le primaire comme scolarité. En général, les données quant aux autres niveaux de scolarité correspondent assez bien à celles du recensement.

### **3.3.5 Quelques différences au plan professionnel**

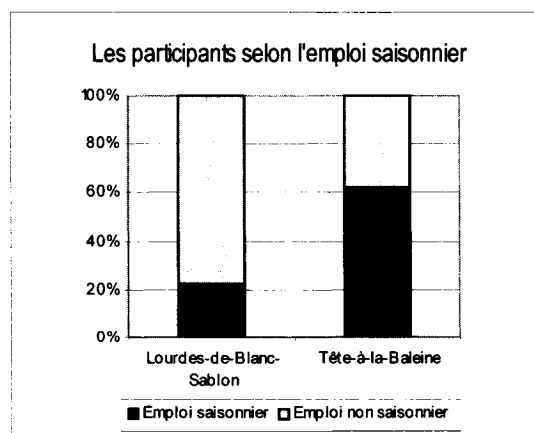
Les données relatives à l'emploi de notre échantillon révèlent quelques différences comparativement à celle du recensement. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, 80,0% des participants ont un emploi, alors qu'à Tête-à-la-Baleine, ce nombre s'élève à 74,0% (tableau 5). Ces nombres diffèrent quelque peu des données d'employabilité de la population de 15 ans et plus de Statistique Canada selon lesquelles respectivement 66,5% et 68,3% des gens sont occupés ou au chômage. Notre échantillon surreprésenterait les travailleurs. Il est donc formé de personnes plus occupées, donc vraisemblablement mieux intégrés socio-économiquement. Cette différence pourrait être notamment attribuée au fait que notre échantillon ne tient compte que des 18 ans et plus alors que cette variable incluait les répondants de 15 ans et plus lors du recensement de 2001.

Tableau 5  
La principale occupation des participants

	Lourdes-de-Blanc-Sablon		Tête-à-la-Baleine	
	Nb	%	Nb	%
<b>Personnes actives (travailleurs ou chômeurs)</b>	40	80,0	37	74,0
<b>Personnes non-actives</b>				
Étudiant	0	0	1	2,0
Retraité	8	16,0	11	22,0
Autre (bénévolat, maladie, grossesse, personne au foyer)	2	4,0	1	2,0
<i>Sous-total</i>	10	20,0	13	26,0
<b>Total</b>	50	100,0	50	100,0

Il est important de présenter les différences entre les deux communautés sur le plan des emplois saisonniers. À Tête-à-la-Baleine, 62,2% des participants ont un emploi saisonnier comparativement à 22,5% à Lourdes-de-Blanc-Sablon (figure 13). En effet, le travail saisonnier et la mobilité reliée au lieu de travail sont des réalités qui affectent beaucoup les gens de la Basse-Côte-Nord. Dans notre échantillon de Tête-à-la-Baleine, les emplois propres au secteur primaire (la pêche par exemple) et les emplois dans la catégorie *Arts, culture, sports et loisirs* (qui incluent les guides de pêche) prédominent. Les emplois dans ces domaines d'activité sont pour la plupart du temps saisonniers, du moins en ce qui concerne la pêche et le travail dans les pourvoiries. Les employés des institutions de Lourdes-de-Blanc-Sablon sont, au contraire, davantage occupés toute l'année. Ces emplois justifient la proportion plus importante (77,5%) des Blanc-Sablonnais qui travaillent toute l'année.

Figure 13



Lorsque nous observons de plus près les données du Recensement de 2001, nous pouvons conclure que notre échantillon est relativement représentatif de la population de Lourdes-de-Blanc-

Sablon et de Tête-à-la-Baleine. Les participants de chacune des communautés partagent sensiblement le même profil que l'ensemble de la population en termes de sexe, d'âge et de scolarité. Cependant, nous avons noté quelques écarts plus importants entre les données de notre échantillon et celles du Recensement de 2001, plus particulièrement en ce qui a trait à l'emploi. Il faudra de toute évidence en tenir compte dans l'interprétation des données de l'enquête.

### **3.3.6 Les participants nés à l'extérieur de la Basse-Côte-Nord**

Notre échantillon contient 22 personnes nées à l'extérieur de la Basse-Côte-Nord dont 15 à Lourdes-de-Blanc-Sablon et 7 à Tête-à-la-Baleine, ce qui représente respectivement des proportions de 30,0% et 14,0% des personnes interrogées au sein de ces communautés. La plupart d'entre eux vivent en Basse-Côte-Nord depuis plus de 10 ans, respectivement 9 et 7 personnes, ils ont donc une riche expérience de vie dans la région. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, 6 participants vivent dans la localité depuis moins de 5 ans. À Tête-à-la-Baleine, ce nombre s'élève à 3. Ainsi, les personnes nées à l'extérieur de la région représentent une portion non négligeable de notre échantillon total (22,0%).

Par ailleurs, il est important de noter les particularités qui les distinguent des autres interlocuteurs nés en Basse-Côte-Nord. En effet, les participants nés à l'extérieur de la Basse-Côte-Nord sont relativement scolarisés<sup>14</sup>. La moitié d'entre eux (11 personnes) ont réalisé des études universitaires et 4 personnes ont entrepris des études collégiales ou un cours professionnel. Le principal emploi de 10 personnes nées à l'extérieur de la Basse-Côte-Nord fait partie du domaine de la santé, de l'enseignement, de l'administration publique et de la religion (classification nationale des professions pour statistiques de 2001 [CNP-S 2001]). Ainsi, 45,5% des interlocuteurs nés ailleurs que sur la Basse-Côte-Nord occupent des emplois reliés à la fonction publique. Les autres ont des emplois répartis dans divers domaines, notamment dans le secteur de la vente et services ainsi que dans les métiers reliés aux transports et à la machinerie. De plus, il est intéressant de constater que leur principal lieu de travail se situe sur le territoire de la Basse-Côte-Nord, à l'exception de deux personnes.

Nous avons jugé important de les inclure dans notre analyse. Bien qu'ils aient vécu une partie de leur vie ailleurs, ces résidents participent à la vitalité communautaire des villages dans lesquels ils

---

<sup>14</sup> Afin de garder l'anonymat des interlocuteurs et compte tenu de la population peu élevée dans les milieux étudiés, nous avons regroupé les participants nés à l'extérieur de la Basse-Côte-Nord des deux communautés pour cette section car leur identité pourrait être retracée.

résident actuellement. Malgré le fait qu'ils soient perçus comme des *étranges* par les gens natifs de la Basse-Côte-Nord, et ce, même s'ils vivent en Basse-Côte-Nord depuis plusieurs années, ces personnes sont partie intégrante de la communauté: ils occupent des emplois dans la communauté; ils participent à l'économie locale; ils s'impliquent dans les organisations et les activités locales; ils s'engagent politiquement; bref, ils contribuent à la vitalité communautaire locale. Tout comme les Bas-Côtiers natifs de la Basse-Côte-Nord, ils ont un attachement à cette région. De par leur vécu, leurs comportements, leurs perceptions et leurs appartenances sont sans doute différents de ceux des interlocuteurs nés pour leur part en Basse-Côte-Nord. Ces différences permettront d'enrichir l'analyse.

### **3.4 L'analyse des résultats**

L'approche que nous proposons pour faire l'analyse des données fait le pont entre l'analyse plus quantitative et l'interprétation plus subjective des données. Dans cette section, nous aborderons la modalité de présentation de l'information que nous avons privilégiée. Le traitement des questions fermées sera discuté. Puis, nous expliquerons l'approche que nous avons utilisée pour analyser les questions ouvertes. Les opérations statistiques auxquelles nous avons eu recours lors de notre analyse seront également présentées. Enfin, comme nous avons choisi d'étudier deux milieux, l'analyse comparative sera discutée.

#### **3.4.1 Le traitement des questions fermées**

Les données ont été compilées dans des fichiers Excel. Par la suite, nous avons eu recours au logiciel SPSS afin d'effectuer des compilations de données sous forme de tableaux et de graphiques ainsi que des croisements entre certaines variables.

Premièrement, nous avons compilé les données brutes en présentant les valeurs en nombres et en pourcentages. Dans presque tous les cas, nous avons séparé les résultats des deux communautés afin de bien voir les différences entre les deux milieux. Une grande majorité des questions fermées visaient la comparaison entre les pratiques et les représentations à diverses échelles spatiales. Nous avons donc présenté les résultats en tenant compte de l'échelle. Les données quant au milieu proximal (villages anglophones et francophones de la Basse-Côte-Nord) sont d'abord décrites,

suivies des réponses recueillies quant à l'espace régional élargi (Côte-Nord et Terre-Neuve et Labrador, puis quant à l'espace plus lointain (Québec, Canada).

Deuxièmement, nous avons créé des tableaux croisés. La plupart portent sur des questions d'appartenance et d'identité mises en relation avec les facteurs susceptibles d'influencer celles-ci. Dans le chapitre 5, portant sur l'isolement géographique et ses effets, nous avons regroupé les données des deux communautés, celles-ci ne présentant pas de véritables différences sur ce plan. De fait, nous avons pu constater que les résultats étaient assez comparables entre les deux communautés, ne permettant guère d'observer un fort effet de milieu. Par contre, dans le chapitre 6, qui traite du fait français en Basse-Côte-Nord, nous avons séparé les données des deux communautés lors des croisements, car celles-ci diffèrent grandement en raison de leur situation linguistique particulière.

Quelques opérations statistiques ont été effectuées dans le but d'enrichir notre analyse. Afin de mieux voir si les croisements effectués étaient significatifs, nous avons eu recours à des tests statistiques. Ces croisements étant effectués à partir de données nominales, nous avons utilisé le test non-paramétrique du Chi-Carré car il permet tester si "deux variables qualitative catégorielles étudiées sur un échantillon sont indépendantes" (Dodge, 1993, p. 370). À plusieurs reprises, les différences soulignées ne s'avéraient pas significatives, notamment en raison de la petite taille de notre échantillon. Même si certains de nos résultats ne sont pas valides statistiquement, nous les avons retenus dans l'analyse qui suit, du fait qu'ils représentent à nos yeux des informations précieuses sur le vécu dans les communautés de la Basse-Côte-Nord.

#### **3.4.2 L'analyse de contenu des questions ouvertes et des commentaires**

Une fois les commentaires aux questions ouvertes et les commentaires généraux des participants compilés dans différents fichiers EXCEL, nous avons ensuite procédé à leur analyse. Nous nous sommes inspirée des méthodes éprouvées de l'analyse de contenu, qui "procède par la décomposition d'unités élémentaires reproductibles; [...] vise la simplification des contenus; [...] a pour fonction de produire un effet d'intelligibilité et comporte une part d'interprétation" (Blanchet et Gotman, 1992, p. 92).

Pour ce faire, nous avons adopté un angle thématique. Les regroupements thématiques forment "une technique de recherche objective, systématique et quantitative de description du contenu

manifeste de la communication” (Sabourin, 2003, p. 365). Cette technique permet de défaire la singularité du discours et découpe les discours récurrents des interlocuteurs (Blanchet et Gotman, 1992, p. 98). Nous avons procédé à cette analyse en deux temps. Premièrement, nous avons entrepris la lecture de chaque commentaire, question par question, afin de pouvoir bien identifier les grands thèmes qui ressortaient du discours des participants. Par la suite, pour chacune des questions, nous avons créé des catégories générales, tout en prenant soin d’inclure les commentaires particuliers qui se prêtaient moins à ces critères dans une catégorie *Autre*. Dans un deuxième temps, nous avons classifié les commentaires généraux en deux grandes sections : la première incluant les caractéristiques propres au milieu et à l’isolement géographique, l’appartenance territoriale, les perceptions de l’éloignement, la deuxième touchant les commentaires reliés au fait minoritaire, à l’identité linguistique et à la francophonie. L’organisation des données dans deux fichiers distincts ont facilité l’analyse, plus particulièrement lorsque nous avons recours aux commentaires des interlocuteurs afin de compléter les analyses statistiques. En effet, afin de faire parler les données quantitatives, nous nous sommes référée aux commentaires des gens. Dans le corpus du texte, nous avons pris soin d’ajouter de nombreuses citations pour appuyer les interprétations que nous faisons des données. Ceux-ci complètent et fournissent des informations beaucoup plus riches que les données quantitatives.

### **3.4.3 La présentation des résultats**

Comme nous l’avons souligné, les informations recueillies nécessitent une compréhension plus large d’un phénomène. Descombes souligne que “les données de l’observation ne livrent pas d’elles-mêmes leur signification : l’enquêteur doit les faire parler” (1998, p. 36). Inévitablement, cette description requiert un portrait objectif et subjectif du contexte étudié, tout en impliquant une interprétation du discours social. La méthode ethnographique vise à expliquer le contexte des pratiques et du discours au sein d’une société, afin que ceux-ci aient un sens pour *l’autre* (Geertz, 1973, p. 6-10).

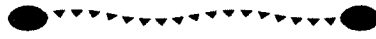
Afin de faire une présentation de nos résultats la plus étoffée possible, nous nous sommes inspirée du concept de *thick description*, élaboré par Geertz (1973). Celui-ci implique une description riche en détails de ce qui est observé. Ce type de description se réfère à une compréhension profonde d’une expérience ou d’un événement, son contexte, les motivations, les intentions et les raisons au centre de celle-ci (Berg et Mansvelt, 2000, p. 177). La plupart du temps, les *thick descriptions* dépendent de l’interprétation et du bon jugement du chercheur. Afin de mettre en lumière la relation entre les

pratiques, les représentations et l'identité, on ne peut s'en tenir qu'aux informations objectives. On se doit d'explorer le contexte autour duquel évoluent les pratiques, les représentations et l'identité des gens. L'information qui nous est transmise doit être mise en contexte afin de bien comprendre la réalité de la vie des participants.

#### **3.4.4 L'analyse comparative**

Les petites communautés sont un lieu privilégié pour l'étude de l'espace vécu. En effet, selon Champagne, plusieurs travaux portent sur des sociétés insulaires de petites dimensions et à faible population dans lesquelles les individus se trouvent en situation d'interaction directe et constituent "des groupes réels pratiquement enfermés à l'intérieur d'isolats géographiques, les relations avec des groupes extérieurs à ces sociétés étant restreints et épisodiques" (1982, p. 8). Dufour, Fortin et Hamel soulignent que "le caractère homogène [des petites communautés] met en relief leurs traits particuliers de façon condensée et dans des conditions de simplicité. Le village s'avère à cet égard un lieu d'observation privilégié de la culture puisqu'en raison de sa faible taille et de son caractère homogène, les traits caractéristiques de la culture se révèlent sous la forme d'une totalité" (1991, p. 21). Dans cette recherche, nous avons étudié deux communautés qui font partie de la même région, la Basse-Côte-Nord.

Premièrement, ces communautés ont été sélectionnées du fait qu'elles se situent dans une région anglophone isolée. Ces deux conditions, celle de l'isolement géographique et de l'isolement linguistique, sont au cœur de notre analyse. Elles représentent deux réalités particulières de l'espace vécu des francophones de cette région. Deuxièmement, comme nous l'avons spécifié dans le chapitre 2, ces deux communautés se distinguent de par leur degré d'isolement. En effet, bien qu'ils fassent tous deux partie d'une région en périphérie, le village de Tête-à-la-Baleine est beaucoup plus isolé que celui de Lourdes-de-Blanc-Sablon. De plus, les liens qu'ils entretiennent à l'échelle régionale et extra-régionale diffèrent grandement alors que le village de Lourdes-de-Blanc-Sablon est plus près de Terre-Neuve et Labrador et la localité de Tête-à-la-Baleine est plus près du Québec méridional. Troisièmement, ces deux communautés se distinguent aussi par leur situation linguistique. La communauté de Tête-à-la-Baleine est beaucoup plus homogène linguistiquement que celle de Lourdes-de-Blanc-Sablon qui elle, accueille une population anglophone et francophone à parts quasi égales. Ces différences peuvent affecter l'identité. C'est pour cette raison que nous avons jugé pertinent de considérer et de comparer les deux milieux dans notre recherche.



Dans ce chapitre, nous avons exploré les méthodes utilisées lors de cette recherche. Notre principal outil de recherche, l'enquête par questionnaire, nous a permis de recueillir des informations factuelles sur les comportements, les perceptions et les appartenances des Bas-Côtiers. De plus, lors de nos entretiens avec les gens, le questionnaire a servi de point de départ pour entamer une discussion sur le double isolement de la Basse-Côte-Nord, un isolement à la fois géographique et culturel. Cet outil nous a aidé à établir un point de contact avec nos informateurs clé, qui, la plupart du temps, discutaient longuement de leur réalité. Le temps des entrevues en témoigne. De plus, l'observation participante s'est avérée une méthode très appropriée pour recueillir des informations sur l'espace vécu des francophones en Basse-Côte-Nord. Celle-ci nous a permis de mieux comprendre comment les individus vivent leurs réalités quotidiennes. Notre échantillon apparaît relativement représentatif de la population en termes de langue, de sexe, d'âge et de scolarité. Quelques variances ont été notées en ce qui a trait à l'emploi. Puis, nous avons expliqué l'approche que nous avons utilisée pour le traitement des données quantitatives ainsi que pour l'analyse de contenu des questions ouvertes et des commentaires recueillis. Finalement, nous avons discuté de l'analyse comparative qui a guidé ce travail.

## CHAPITRE 4

### L'appartenance territoriale en Basse-Côte-Nord

L'appartenance territoriale, telle qu'elle se manifeste dans les pratiques et les représentations découlant de la réalité de vivre en milieu isolé, est une dimension-clé de l'espace vécu des Bas-Côtiens. Dans notre étude, nous illustrerons la relation entre les comportements géographiques, les perceptions de l'éloignement et l'appartenance régionale des francophones de nos deux communautés à l'étude. Nous croyons que le sentiment d'appartenance territoriale évolue en relation avec les trajectoires géographiques. Selon Moquay, il est modelé par les rapports à l'espace (1997, p. 229). En conséquence, l'appartenance découle du vécu local mais aussi du vécu à l'extérieur de la communauté et de la région.

Moquay souligne que "s'intéresser au sentiment d'appartenance territoriale, c'est explorer cette relation entre l'individu et ses lieux de vie, et plus encore s'interroger sur l'apport et le sens de cette relation pour l'individu" (1997, p. 227). Afin de mieux comprendre ces dynamiques, nous étudierons premièrement le sentiment d'appartenance régionale des participants. Entre autres, nous l'examinerons tel qu'il s'exprime dans leur intention de partir ou non de leur communauté. Deuxièmement, nous analyserons divers comportements géographiques de mobilité: les trajectoires de vie passées et actuelles ainsi que les fréquences de visites dans les autres communautés de la région et à l'extérieur de l'espace régional. Nous explorerons les liens entre cette mobilité et l'appartenance territoriale. Enfin, nous voulons cerner les représentations de l'isolement à travers lesquelles se construit l'appartenance territoriale. Nous mettrons donc en lumière les perceptions de l'isolement géographique en étudiant le sentiment de distance à certains lieux ainsi qu'en accordant une importance particulière à la perception des forces et des faiblesses de vivre en Basse-Côte-Nord. En établissant des relations entre ces composantes de l'isolement géographique que sont les trajectoires, les représentations ainsi que l'appartenance, nous serons en mesure de mieux comprendre comment elles interagissent.

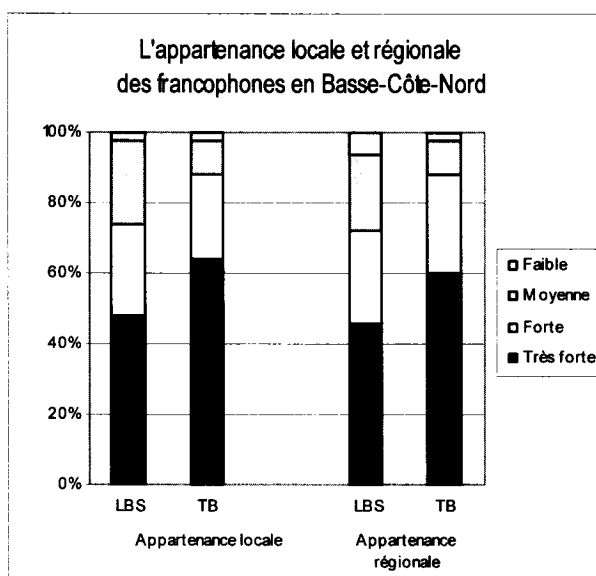
#### 4.1 L'appartenance locale et régionale en Basse-Côte-Nord

L'appartenance locale et régionale des résidants en Basse-Côte-Nord est manifestement très profonde. Nos résultats en témoignent. Pour mieux cerner l'appartenance territoriale des résidants vivant en Basse-Côte-Nord, nous avons en effet demandé à nos participants quel était, sur une échelle de 01 (très faible) à 05 (très fort), leur sentiment d'appartenance (attachement) à leur communauté (Lourdes-de-Blanc-Sablon ou Tête-à-la-Baleine, le cas échéant) et à leur région (Basse-Côte-Nord). Il est frappant de noter qu'une forte proportion des répondants dans chacune des communautés ont une appartenance locale *très forte*, soit 48,0% à Lourdes-de-Blanc-Sablon et 64,0% à Tête-à-la-Baleine (figure 14). Ces pourcentages sont sensiblement les mêmes pour l'appartenance régionale. Près du quart des participants des deux communautés ont affirmé avoir une appartenance locale et régionale *forte*. Ainsi, la grande majorité des interlocuteurs s'identifient à leur localité et à leur région. Ceci témoigne de leur attachement profond à leurs espaces de vie quotidiens mais à la région élargie. Assurément, les francophones se sentent bien en Basse-Côte-Nord et ils sont fiers de leur région. La chanson *La Côte-Nord*, composée par Guillaume Alestock (voir annexe 5), exprime cette fierté régionale:

“Sur le quai de chaque village quand y a plus d'route ni de pont  
On va tous voir ceux qui voyagent quand y a le bateau, ou l'avion  
[...] C'est l'histoire d'un coin de terre dans le nord-est québécois.  
Un pays comme on en voit guère dans le reste du Canada. À la  
Romaine ou à la Tabatière, Baie-Trinité, ou l'Île-à-Michon, aux  
Escoumins ou bien Havre-Saint-Pierre bienvenue chez nous vous  
dira-t-on. Aux Bergeronnes ou à Rivière-aux-graines, Rivière Saint-  
Jean ou Saut-aux-Moutons, à Harrington ou Tête-à-la-Baleine,  
bienvenue chez nous vous dira-t-on.”

Par ailleurs, à Lourdes-de-Blanc-Sablon, 24,0% des répondants ont une appartenance *moyenne* à leur communauté. Cette proportion représente 10,0% à Tête-à-la-Baleine. Cette différence peut être attribuable à la migration de plusieurs personnes provenant de l'extérieur pour travailler soit à l'école Mgr Scheffer, au Centre de santé ou dans les autres organisations locales qui requièrent de la main-d'œuvre spécialisée. Il est surprenant de noter que dans les deux communautés, très peu de gens ont dit avoir une appartenance faible à leur localité ou à la région et aucun répondant n'a affirmé avoir une appartenance très faible à ces deux milieux. Nous pouvons donc conclure que les francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine ont une forte identité locale et régionale dans ce milieu isolé.

Figure 14



Les francophones qui ont participé à notre enquête témoignent de cet enracinement local et régional en affirmant le désir de rester en Basse-Côte-Nord. Comme le souligne Dugas dans son étude sur la dispersion des communautés dans l'Est du Québec, la meilleure façon de connaître le degré d'enracinement des gens est de savoir s'ils accepteraient de déménager (1982, p.173). Nous avons donc jugé important de leur demander s'ils pensaient quitter leur communauté un jour. Les réponses varient, quoiqu'elles traduisent toutes une forte volonté de rester. En effet, près du tiers des répondants des deux communautés étaient catégoriques dans leur choix de ne pas partir. Un fort sentiment d'appartenance local émane de leurs commentaires: "*Jamais je vais partir d'ici...à moins d'être forcé*" (LBS-23) ou "*The only way I will ever leave Lourdes is when I die*" (LBS-36). Par ailleurs, un pourcentage considérable des répondants pensent qu'ils devront partir un jour. Alors qu'à Lourdes-de-Blanc-Sablon, 36,0% des répondants envisagent partir, cette proportion atteint 24,0% à Tête-à-la-Baleine. Les raisons de départ qu'ils évoquent témoignent de la fragilité de leur milieu: une économie difficile, un exode de jeunes et moins jeunes et le manque de services publics.

La première raison pour laquelle ils quitteraient leur village est en lien avec les conditions économiques difficiles de leur communauté. En effet, à Lourdes-de-Blanc-Sablon, 22,0% des participants ont évoqué cette raison et à Tête-à-la-Baleine, cette raison a été identifiée par 20,0% des répondants. Pour plusieurs, il est très difficile d'avoir un emploi qui leur permet de rester dans leur communauté. Or, même si les gens veulent continuer de vivre en Basse-Côte-Nord, ils sont

conscients de la fragilité de l'économie de leur milieu, principalement depuis la diminution drastique des pêches. La faiblesse du secteur tertiaire en témoigne, surtout à Tête-à-la-Baleine où il n'y a aucun restaurant, aucun magasin de vêtements, ni de quincaillerie. Aujourd'hui, on y retrouve seulement deux petites épiceries, contrairement aux quatre magasins généraux qui étaient en place il y a à peine dix ans (TB-33). Nous avons demandé aux gens qui ont participé à l'enquête l'état de leur économie locale aujourd'hui comparé à ce qu'il était il y a dix ans. Près des trois-quarts des répondants (75,5%) de cette localité croient que la situation économique de leur communauté est restée stable ou qu'elle s'est détériorée. Cette constatation est moins unanime à Lourdes-de-Blanc-Sablon alors que 48,9% des interlocuteurs partagent cette impression. Pour contrer le manque d'emplois locaux, les Bas-Côtiers utilisent différentes stratégies. Comme nous l'avons identifié dans le chapitre 2, plusieurs partent pour travailler une partie de l'année et reviennent dans leur village pour l'hiver. Ceci témoigne de leur fort attachement à la Basse-Côte-Nord.

La deuxième raison pour laquelle ils quitteraient leur village provient de l'absence de proches qui vivent désormais à l'extérieur de la Basse-Côte-Nord. Cette opinion est exprimée par 18,0% des participants à Lourdes-de-Blanc-Sablon et 20,0% à Tête-à-la-Baleine. En effet, ces derniers souhaitent se rapprocher des leurs qui ont dû quitter la Basse-Côte-Nord. Par exemple, bon nombre de répondants ont partagé le désir d'aller rejoindre leurs enfants et/ou leurs petits-enfants qui vivent désormais à l'extérieur de la région. Certains parents de Tête-à-la-Baleine nous ont exprimé leur crainte de voir partir leurs enfants afin qu'ils puissent terminer leur études secondaires<sup>1</sup>.

La troisième raison évoquée reflète le manque de services locaux, notamment les soins médicaux spécialisés, ou l'absence d'un centre pour les aînés ou même l'absence anticipée de classes au niveau secondaire à l'école Gabriel-Dionne de Tête-à-la-Baleine. Cette raison touche particulièrement les gens de cette dernière. En effet, 28,0% des participants de cette communauté ont identifié le manque de services comme raison principale de départ, contre seulement 4,0% à Lourdes-de-Blanc-Sablon. On envisage de partir afin d'avoir accès à des ressources en santé: *“on n'aura pas le choix, on devra se rapprocher des hôpitaux un jour”* (TB-01); *“je ne quitterai pas Tête-à-la-Baleine tant et aussi longtemps que la santé me permettra de rester. On n'a pas de foyer ni de maison d'accueil pour garder nos vieux chez-nous”* (TB-03).

---

<sup>1</sup> Il faut se rappeler qu'à l'école Gabriel-Dionne, les élèves doivent, dès le troisième secondaire, quitter le nid familial pour terminer leurs études secondaires.

En soit, l'isolement géographique ne constitue pas un facteur de départ. Seulement un répondant de Tête-à-la-Baleine partirait en raison de l'absence de la route ainsi qu'aux conditions difficiles d'accessibilité. Bien que les conditions de départ qu'ils aient identifiées (économie, liens forts ailleurs et le manque de services locaux) découlent de l'isolement géographique, celui-ci n'est pas perçu, par les participants, comme un problème en soi. Ceci est reflété dans le nombre de personnes qui sont ambivalents face à la question du départ, soit 26,0% à Lourdes-de-Blanc-Sablon et 40,0% à Tête-à-la-Baleine. Plusieurs résidants croient devoir partir, non pas car ils le veulent mais car il n'ont pas le choix. Une répondante de Tête-à-la-Baleine nous confiait que:

*“le village se vide tranquillement, c'est triste mais les gens, surtout les jeunes, doivent partir. À chaque année, au moins une famille part et croyez-moi, ils partent avec regrets....Il n'y a plus d'emplois ici, plus de jeunes à l'école, plus de bébés et même les personnes âgées partent pour se faire soigner. On est rendu à un moment critique, on ne peut plus perdre de gens. On a déjà été 650 à Tête-à-la-Baleine, maintenant, on est 225. Le village va finir par s'éteindre. Parti comme c'est là, je me demande si on doit s'attacher à un endroit comme ici pour nos vieux jours. Le village va fermer” (TB-06).*

Afin de mieux comprendre les ressorts de l'appartenance régionale, nous avons également demandé à nos répondants, s'ils devaient obligatoirement quitter leur village, où ils choisiraient de s'établir au Canada. Les lieux qu'ils ont identifiés confirment leur fort sentiment d'appartenance à la région en ce sens qu'ils ressemblent à leur milieu de vie actuel. Pour certains, ces endroits font partie souvent partie de leur espace vécu. La Côte-Nord demeure une destination de choix pour 16,0% des participants de Lourdes-de-Blanc-Sablon et 36,0% des gens de Tête-à-la-Baleine. Une personne nous a même confié qu'elle irait à Sept-Îles pour garder son identité de la Côte-Nord (TB-10). Plusieurs d'entre eux, dans les deux communautés, ont fait référence à cette ville comme une banlieue de la Basse-Côte-Nord (TB-42). Un interlocuteur a décrit Sept-Îles comme étant une “*mini-Basse-Côte-Nord. Sur la côte et au Labrador, tout le monde se connaît, que ce soit de près ou de loin. On est tous relié d'une façon ou d'une autre et il y a beaucoup de monde de la Basse-Côte-Nord qui vivent à Sept-Îles*” (LBS-49).

Pour les choix de lieux de vie dans l'espace lointain, 36,0% des participants de Lourdes-de-Blanc-Sablon et 16,0% des interlocuteurs de Tête-à-la-Baleine choisiraient de vivre ailleurs que sur la Côte-Nord mais toujours dans la province de Québec. Il est à noter que 26,0% des répondants de Lourdes-de-Blanc-Sablon iraient ailleurs au Canada. Ce choix n'est pratiquement pas mentionné par

les francophones de Tête-à-la-Baleine (6,0%). De plus, les Blanc-Sablonnais ont identifié le Nunavut, le Yukon, les Territoires-du-Nord-Ouest, Vancouver et Terre-Neuve et Labrador. En somme, les gens de Lourdes-de-Blanc-Sablon seraient plus nombreux à aller vers des milieux plus éloignés, soit ailleurs au Canada, ou au Québec mais à l'extérieur de la Côte-Nord. Les francophones de Tête-à-la-Baleine privilégient l'espace régional élargi. Bon nombre optent pour des milieux à faible densité ou des petites villes régionales au nord du 48<sup>ième</sup> parallèle, telles que Sept-îles, Baie-Comeau, Rimouski, Matane ou Rivière-du-Loup. Certains interlocuteurs expliquent qu'ils rechercheraient des lieux de vie qui semblent être un juste milieu entre la campagne et la ville (LBS-12; TB-14; TB-18).

Dans leurs commentaires, ils invoquent deux raisons pour lesquelles ils opteraient pour de tels milieux de vie. Premièrement, l'attraction de ces régions découle de la présence de racines familiales et/ou amicales (Lourdes-de-Blanc-Sablon (38,0%) et Tête-à-la-Baleine (36,0%))<sup>2</sup>. Ils souhaitent se rapprocher de leurs enfants et de leurs petits-enfants qui ont quitté la région. Deuxièmement, ils choisiraient ces destinations pour leurs caractéristiques géographiques semblables à leur milieu de vie actuel (respectivement 37,0% et 38,0%). Ils mentionnent l'importance de la proximité de la mer et de la forêt. Les destinations qu'ils privilégient sont souvent de petites localités, dont l'économie est basée sur les ressources naturelles. Ceci exprime autrement leur attachement profond à leur style de vie. Plusieurs d'entre eux soulignent l'importance d'avoir un accès routier aux lieux où ils habiteraient mais ils ne souhaitent pas pour autant résider en milieu urbain, *“surtout pas dans la ville de Montréal”* (LBS-12; TB-14; TB-18).

## 4.2 Les espaces de vie et l'appartenance

L'appartenance régionale des Bas-Côtiers se construit au gré de la mobilité et des espaces de vie régionaux, extra-régionaux et lointains. Afin de mieux comprendre la relation entre ces trajectoires et l'appartenance, nous ferons référence à trois composantes de l'espace de vie des répondants: l'école secondaire, le lieu de travail et la destination de vacances. Nous étudierons également la fréquence des déplacements au sein et à l'extérieur de la région et au rôle de l'utilisation de l'Internet. En premier lieu, nous présenterons les réponses brutes quant à ces pratiques

---

<sup>2</sup> Nous avons demandé à nos répondants où résidaient principalement les membres de leur famille (parents, frères et sœurs). À Lourdes-de-Blanc-Sablon, pour 29 personnes, soit 59,2% des répondants, les membres de la famille résident à l'extérieur de la Basse-Côte-Nord. Cette proportion atteint 42,0% des gens de Tête-à-la-Baleine.

géographiques. En deuxième lieu, nous mettrons en relation chacune de ces pratiques afin de voir leurs effets sur l'appartenance régionale.

#### **4.2.1 La mobilité géographique passée et actuelle**

La mobilité géographique rend la notion d'isolement très relative. Les sorties à l'extérieur et la fréquence à laquelle elles ont lieu fournissent des points de comparaison pour les gens qui se déplacent. Une forte majorité des francophones que nous avons interrogés en Basse-Côte-Nord y ont vécu la majeure partie de leur vie, respectivement 74,0% à Lourdes-de-Blanc-Sablon et 84,0% à Tête-à-la-Baleine<sup>3</sup>. La plupart des participants vivent dans leur communauté depuis plus de 25 ans (60,0% et 78,0%). Par le fait qu'ils ont choisi d'y rester, on pourrait faire l'hypothèse qu'ils sont fortement enracinés dans leur milieu. Ce qui ne les empêche pas d'avoir aussi une bonne expérience de la vie à l'extérieur de leur région car ils ont eu à y vivre à un certain moment de leur vie. En effet, que ce soit pour les études ou pour le travail, la plupart d'entre eux ont déjà vécu ailleurs, une proportion qui s'élève à 90,0% à Lourdes-de-Blanc-Sablon et 78,0% à Tête-à-la-Baleine.

Par ailleurs, 40,0% des Blanc-Sablonnais habitent à Lourdes-de-Blanc-Sablon depuis moins de 24 ans. Ce pourcentage diminue à 20,0% à Tête-à-la-Baleine. Cette faible proportion de francophones provenant de l'extérieur de la localité est inquiétante. Elle témoigne de la fragilité de la communauté de Tête-à-la-Baleine, tant au plan démographique qu'économique. La situation économique précaire, l'exode des jeunes et moins jeunes et le non-renouvellement de la population sont des réalités locales qui préoccupent plusieurs personnes. Voici quelques commentaires recueillis à ce propos:

*“La fermeture du village d'Aylmer Sound en fait réfléchir plus d'un. Nous serons les prochains à être effacé de la carte. Ici, on craint énormément l'éventuelle fermeture de notre village. On a besoin de jeunes pour garder l'école. On a besoin de gens pour développer l'économie. On a besoin de nouvelles familles qui déménagent dans notre beau village. Au lieu de tout cela, les gens partent pour travailler ailleurs” (TB-34).*

*“Sur la Basse-Côte-Nord, il faut aller travailler en dehors pour se trouver des emplois. Beaucoup de gens partent travailler mais au*

---

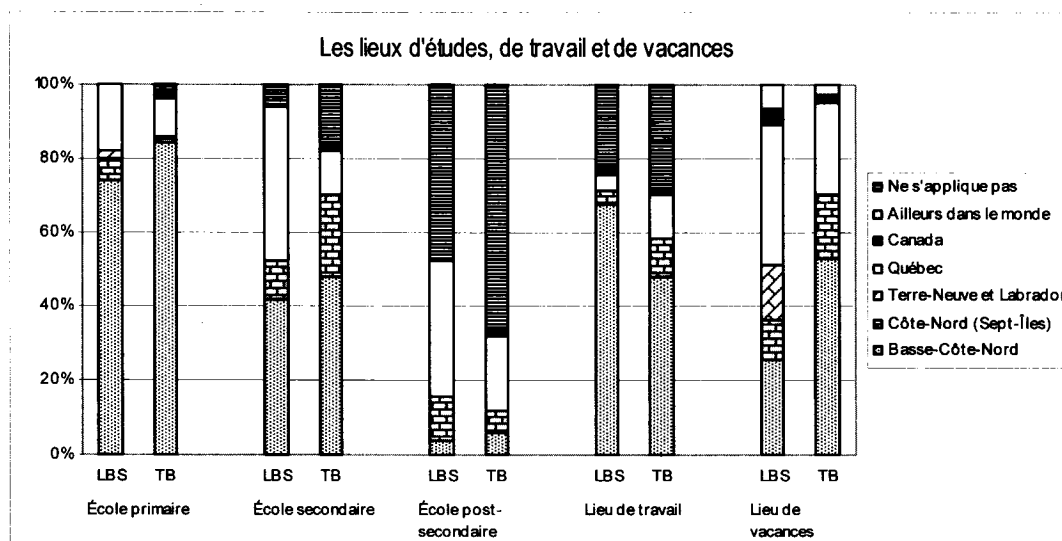
<sup>3</sup> Comme nous l'avons souligné dans la description du terrain d'étude et dans la description de l'échantillon, la différence entre les deux milieux est notamment attribuée au nombre considérable de résidents de Lourdes-de-Blanc-Sablon qui sont nés à l'extérieur de la Basse-Côte-Nord et qui travaillent au sein de la fonction publique, tels le Centre de santé et l'école Mgr Scheffer par exemple.

moins, ils reviennent vivre ici la moitié de l'année avec l'argent qu'ils ont accumulé en dehors" (TB-14).

"Plus les années filent, plus nous devons sortir pour aller travailler, surtout les jeunes. Ils voudraient rester ici à l'année longue mais c'est impossible. On a besoin de plus d'activités économiques locales" (TB-31).

La plupart des participants à notre enquête ont réalisé leurs études primaires en Basse-Côte-Nord. Par contre, la difficulté d'accès à l'éducation secondaire et postsecondaire fait en sorte que les gens partent de la région pour terminer leurs cours. En effet, plus de la moitié (55,5%) des interlocuteurs de Lourdes-de-Blanc-Sablon ont réalisé leurs études secondaires à l'extérieur de la Basse-Côte-Nord. Cette proportion est de 42,9% à Tête-à-la-Baleine (figure 15). Par ailleurs, plus de 80,0% des répondants des deux localités qui ont réalisé des études postsecondaires ont reçu leur éducation ailleurs au Québec, principalement à Sept-Îles.

Figure 15



Les gens qui ont vécu ailleurs qu'en Basse-Côte-Nord y sont restés pour une période parfois longue (plus de 5 ans) mais ils sont revenus s'installer dans la région, un signe de leur enracinement profond. Ils ont, pour la plupart, résidé ailleurs sur la Côte-Nord (principalement Sept-Îles) ou ailleurs au Québec, dont plusieurs en Gaspésie. Une personne exprime l'ouverture des gens et leur perspective de l'espace extra-régional: "maintenant, l'extérieur n'est plus un mystère comme avant, les gens savent ce qu'il y a à l'extérieur d'ici" (LBS-01). Ils attribuent cette meilleure connaissance de

l'espace extra-régional à leurs sorties et aux liens familiaux qui les unissent à l'extérieur mais aussi à la présence locale de plusieurs personnes provenant d'ailleurs, surtout à Lourdes-de-Blanc-Sablon. Ils entretiennent ainsi des liens étroits avec l'extérieur, que ce soit pour des raisons économiques ou familiales. Par contre, un nombre considérable de résidants doivent continuer de se déplacer annuellement, et souvent pour plusieurs mois, particulièrement pour le travail (12,8% à Lourdes-de-Blanc-Sablon et 40,4% à Tête-à-la-Baleine). La pénurie d'emplois dans la région oblige les gens à partir. Plusieurs travaillent dans le domaine de la construction ou dans des pourvoiries de chasse ou de pêche<sup>4</sup>. Des interlocuteurs nous racontent qu'ils se déplacent non pas par choix mais par nécessité, compte tenu du manque d'emplois locaux:

*“Si les gens n'ont pas de profession identifiée, par exemple, secrétaire, infirmière ou professeur, ils doivent aller travailler à l'extérieur au moins six mois par année pour se faire des sous” (LBS-41).*

Pour plusieurs, c'est une chance que d'avoir un emploi local:

*“J'ai de la chance, j'ai toujours travaillé à temps plein et mon mari à temps partiel. Je ne veux pas qu'il parte travailler ailleurs comme tous les autres qui n'ont pas le choix. C'est lui qui a élevé les enfants et c'est moi qui a l'emploi. Ici, beaucoup d'hommes le font, partir ailleurs. Ils partent six mois sans revenir, c'est pas une vie ça!” (LBS-49).*

Ces multiples départs sont difficiles pour les familles mais aussi pour la communauté, surtout durant l'été. Ces personnes nous décrivent la réalité estivale :

*“Ici, l'été, c'est triste. Les villages se vident. Les parents partent pour travailler et les petits-enfants sont gardés par les grands-parents” (LBS-10);*

*“Si seulement on pouvait avoir une route. S'il y en avait une, ça ferait longtemps que j'aurais ouvert mon propre restaurant à Tête-à-la-Baleine. Je n'aurais pas à aller travailler à Schefferville l'été. Moi, je veux rester à la maison” (TB-09).*

Les lieux de vacances sont de bons indicateurs de la propension à la mobilité spatiale car, plus que tout autre déplacement, ils représentent l'expression d'un choix. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, 75,5%

---

<sup>4</sup> Pour de plus amples informations sur ce point, voir chapitre 3.

des répondants se déplacent à l'extérieur de la Basse-Côte-Nord pour leurs vacances d'été alors que cette proportion diminue à 58,1% pour Tête-à-la-Baleine. Ils voyagent principalement ailleurs au Québec et vers Sept-Îles. À Lourdes-de-Blanc-Sablon 14,3% vont à Terre-Neuve et Labrador pour leurs vacances d'été. Grâce au traversier, fonctionnel de mai à décembre, l'île de Terre-Neuve est relativement accessible pour les gens de Lourdes-de-Blanc-Sablon. Les autres provinces canadiennes demeurent peu visitées par les francophones de la Basse-Côte-Nord.

#### 4.2.2 La fréquence des déplacements

Dans une étude réalisée à Saint-Augustin, une localité anglophone en Basse-Côte-Nord, Tremblay et ses collègues montrent que "le caractère propre de la vision du monde des groupes isolés dépend de la durée de leur isolement, de la fréquence et de l'importance de leurs contacts avec d'autres groupes" (1969, p. 146). L'espace dans lequel ils vivent au quotidien n'est donc pas le seul qu'ils connaissent. Les Bas-Côtiers se déplacent fréquemment dans leur région (figure 16). La présence de la route régionale incite les francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon à se déplacer dans les villages desservis par la route. Les gens de Tête-à-la-Baleine sont plus limités dans leurs déplacements régionaux. Par ailleurs, les distances à parcourir n'apparaissent pas comme un obstacle aux déplacements, surtout l'hiver lorsque la Route Blanche est praticable. L'hiver est une saison importante pour les gens de la Basse-Côte-Nord, c'est le moment de l'année où "*On est libre d'aller partout. L'hiver ici, ça rime avec motoneige et liberté*"(TB-24); "*L'hiver, tout est proche, on fréquente beaucoup les villages anglophones*" (TB-17). L'hiver, c'est le temps des tournois de hockey, des carnivals, c'est le temps de côtoyer les gens des autres villages. Ces importantes traditions ont peu changé depuis, comme l'ont décrit Tremblay et ses collègues (1969, p. 148) et comme le raconte si bien le prêtre Gabriel Dionne dans son récit de la Basse-Côte-Nord<sup>5</sup> (Dionne, 1985). Ces comportements sont reflétés dans la fréquence de leurs déplacements vers les villages anglophones de la région<sup>6</sup>. Les Bas-Côtiers fréquentent beaucoup moins les autres villages francophones (La Romaine, Tête-à-la-Baleine ou Lourdes-de-Blanc-Sablon), probablement en raison des grandes distances qui les séparent. Les gens de Tête-à-la-Baleine visitent un peu plus les villages francophones de leur région que leurs concitoyens de Lourdes-de-Blanc-Sablon. Plusieurs

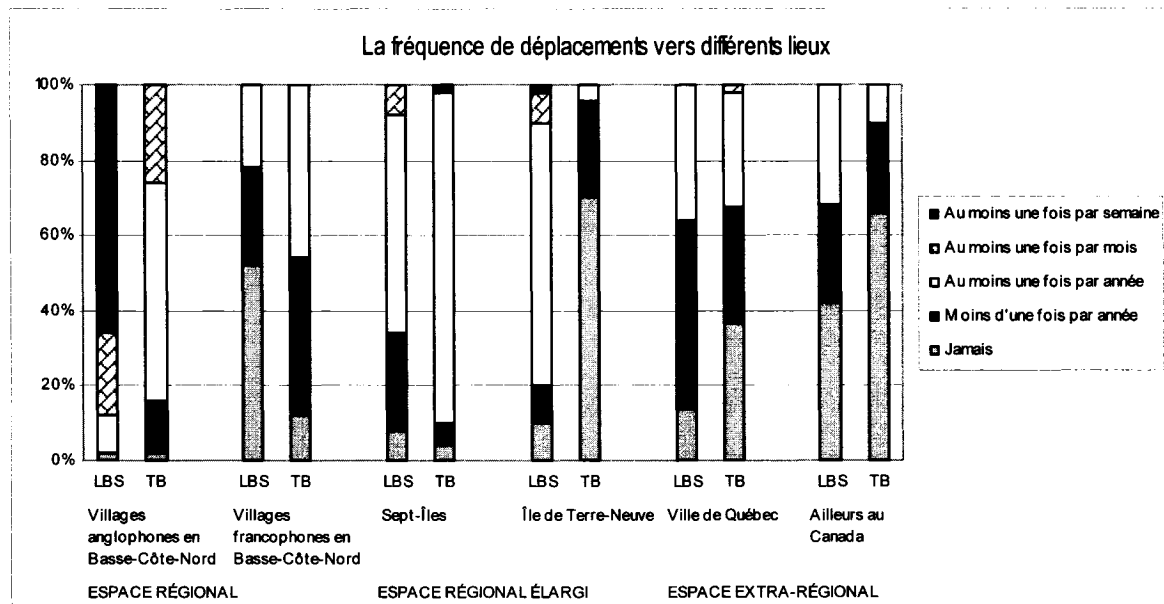
---

<sup>5</sup> Le prêtre Gabriel Dionne a travaillé en Basse-Côte-Nord pendant vingt-six ans, de 1948 à 1974.

<sup>6</sup> Nous avons choisi de séparer les villages anglophones et francophones de la région dans notre analyse. Premièrement, les données quant aux déplacements et quant à la perception de la distance diffèrent entre les deux milieux. Deuxièmement, nous nous référerons à ces différences pour l'analyse linguistique dont il sera question dans le chapitre suivant.

ont mentionné devoir se déplacer pour des rendez-vous ou des soins médicaux au Centre de santé de la Basse-Côte-Nord (Blanc-Sablon), situé à Lourdes-de-Blanc-Sablon.

Figure 16



La fréquence des déplacements effectués à l'extérieur de la Basse-Côte-Nord témoigne de l'éloignement de cette région et de l'importance des déplacements dans l'expérience géographique des résidents. Cette personne le souligne : *"ça fait du bien de sortir quelques fois par année pour voir autre chose et respirer un air différent. C'est pas parce qu'on vit en région éloignée qu'on n'a pas le goût de sortir"* (TB-02). Comme les lieux de déplacement l'indiquent, les répondants fréquentent davantage l'espace régional élargi: la Côte-Nord (Sept-Îles) et Terre-Neuve et Labrador. Alors que les résidents de Lourdes-de-Blanc-Sablon se déplacent souvent vers Terre-Neuve et Labrador, plus particulièrement Corner Brook<sup>7</sup>, les gens de Tête-à-la-Baleine visitent Sept-Îles régulièrement. Ces deux villes jouent un rôle crucial pour les gens de la Basse-Côte-Nord alors qu'elles agissent comme centre de services. Plusieurs personnes de Lourdes-de-Blanc-Sablon et des villages environnants empruntent cette trajectoire maintes fois par année pour aller s'approvisionner mais aussi pour prendre part à des activités culturelles ou sportives, telle que des spectacles, le cinéma ou des tournois de volley-ball par exemple. La ville de Sept-Îles est un lieu privilégié par nos

<sup>7</sup> De Lourdes-de-Blanc-Sablon, la ville de Corner Brook est accessible via le traversier l'Apollo, qui franchit le détroit de Belle-Iles, un voyage d'environ une heure, pour se rendre à St.Barbe (île de Terre-Neuve). En couvrant une distance d'environ 370 kilomètres sur l'île de Terre-Neuve, les gens ont ensuite la possibilité de conduire jusqu'à Corner Brook.

interlocuteurs. Ils fréquentent cette ville pour magasiner, mais aussi pour des soins de santé plus spécialisés ou pour visiter des proches. Les francophones en Basse-Côte-Nord fréquentent principalement les villages anglophones de leur région, Sept-Îles et Terre-Neuve et Labrador. Comme on pouvait s'y attendre, ils fréquentent manifestement moins régulièrement la ville de Québec et les autres provinces canadiennes.

#### 4.2.3 L'appartenance et la mobilité

Les facteurs susceptibles de modeler l'appartenance à un milieu peuvent avoir un rapport avec ces trois aspects : les liens et les réseaux sociaux et les rayons de déplacement régionaux et lointains. Comme le spécifie Dugas, les sorties "ont souvent l'avantage de mieux apprécier l'espace du vécu quotidien" (1981, p. 187). Ainsi, le fait d'avoir vécu ailleurs fortifie le sentiment d'appartenance comme nous l'explique bien cette répondante :

*"Depuis que je suis partie, je vois le village différemment. C'est quand je suis sortie de Lourdes que j'ai réalisé comment on était isolés. Par exemple, il n'y a pas longtemps, le Nordik n'est pas rentré pendant deux semaines et il n'y a pas eu d'avion durant cette période non plus... les tablettes de l'épicerie se vidaient... Là, j'ai réalisé ce que c'était de vivre ici. Tout ça, c'est parce que je suis partie... Mais j'ai réalisé comment j'aimais ça de vivre ici. À Sept-Îles, je ne pensais jamais m'ennuyer comme ça, surtout pas m'ennuyer de la mer et du paysage. Maintenant, je vois le village différemment" (LBS-50).*

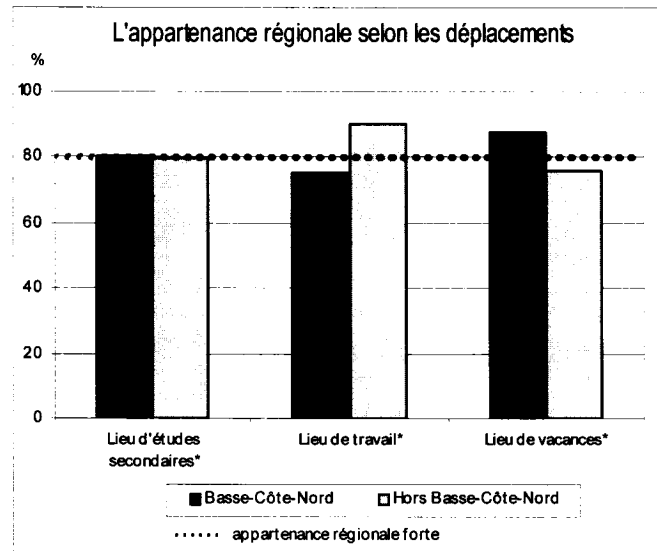
Afin d'illustrer le lien entre des déplacements et l'appartenance, nous avons mis en relation les réponses sur l'appartenance régionale<sup>8</sup> avec les informations sur les différents lieux, soit leur école secondaire, leur lieu de travail et leur choix de destinations vacances. Même si les écarts de pourcentages ne sont pas significatifs, les données révèlent néanmoins certaines tendances (figure 17). D'une part, il n'y a pas de relation entre le lieu d'études secondaires et l'appartenance. Parmi les personnes qui ont une appartenance forte, on retrouve autant de gens qui ont réalisé leurs études secondaires en Basse-Côte-Nord ou à l'extérieur de leur région. Le fait de devoir s'expatrier dès le jeune âge pour étudier semble faire partie du mode de vie et de la réalité régionale. Nous pouvons

---

<sup>8</sup> Nous privilégions l'appartenance régionale plutôt que l'appartenance locale car celle-ci se prête mieux à la comparaison. Pour les résidents de Lourdes-de-Blanc-Sablon, comme pour ceux de Tête-à-la-Baleine, l'espace régional représente la Basse-Côte-Nord. De plus, pour les fins de l'analyse, nous n'avons considéré que les répondants ayant une appartenance régionale forte et très forte. Ils représentent ensemble 80,0% de notre échantillon. Afin de mieux observer les tendances régionales, nous avons aussi combiné les résultats des deux communautés.

alors supposer que partir à un jeune âge pour étudier a peu d'effets sur l'appartenance régionale, sinon que de la renforcer. Les jeunes savent que cette période de leur vie est temporaire, ils savent qu'ils reviendront éventuellement dans leur communauté.

Figure 17



Tout comme le lieu d'études, le lieu de travail présente aussi des contraintes. Plusieurs personnes doivent partir pour gagner leur vie, non pas par choix mais par nécessité. Pour la plupart des travailleurs, c'est un désagrément que de devoir s'exiler pour le travail. *"Environ 30 personnes quittent le village pour tout l'été pour aller travailler et revenir pour passer l'hiver sur le chômage. C'est ça la routine...on n'a pas le choix"* (TB-18). Ceci se reflète dans le fort pourcentage des répondants qui travaillent à l'extérieur de la Basse-Côte-Nord et qui ont une appartenance régionale forte (90,0%). Dans ce cas-ci, parmi les participants qui ont une appartenance forte, on retrouve davantage de personnes qui travaillent à l'extérieur de la région. En effet, même si le test statistique n'est pas significatif, on note un écart de 10,7 points de pourcentage entre l'appartenance des gens qui travaillent en Basse-Côte-Nord et les gens qui s'exilent pour avoir de l'emploi.

Enfin, la décision de partir ou non de la région pour les vacances découle, la plupart du temps, d'un choix personnel<sup>9</sup>. En effet, parmi les gens qui ont une appartenance régionale forte, on retrouve plus de gens qui décident de rester dans la région pour leurs vacances (87,9%) comparativement à 75,9% pour les gens qui sortent de la région. Les personnes qui choisissent de partir sont moins

<sup>9</sup> Il faut aussi considérer que bon nombre de répondants ont notamment commenté sur les coûts exorbitants reliés aux déplacements extra-régionaux. Ce facteur influence certainement le choix de la destination de leurs vacances.

nombreuses à s'identifier à la région. Par ailleurs, plusieurs répondants qui demeurent en Basse-Côte-Nord pour leurs vacances ont manifesté leur enthousiasme en exprimant la qualité du temps passé à leur chalet sur les îles, une importante tradition qui découle du mode de vie des familles de pêcheurs. Autrefois, lors de la saison de pêche, les pêcheurs, ainsi que tous les gens du village, s'approchaient des bancs de poissons en déménageant sur les îles au large<sup>10</sup>. Ces maisons d'été se sont transformées en chalets et aujourd'hui, les gens s'y déplacent les fins de semaine et lors de leurs vacances<sup>11</sup>. "*Pour nous autres, sortir sur les îles signifie la paix! Même si on l'a déjà au village, on se sent encore plus en paix au large*" (TB-46). L'importance que les résidents de la Basse-Côte-Nord accordent au territoire est très forte. Ils ont un esprit des lieux très profond, surtout pour les îles qu'ils fréquentent régulièrement. L'hiver, ils se rendent à leur *cabane en dedans*<sup>12</sup> soit pour bûcher, pêcher ou chasser, soit pour passer du temps en famille. Plusieurs d'entre eux ne ressentent pas le besoin de partir pour les vacances, une réalité qui témoigne de leur forte appartenance locale et régionale.

#### **4.2.4 La fréquence des déplacements et l'appartenance**

Il semble y avoir une faible relation entre la fréquence des déplacements et l'appartenance (figure 18 et figure 19). Ce rapport s'exprime différemment selon qu'il s'agisse des déplacements locaux ou extra-régionaux. Pour ce qui est de la fréquence des déplacements régionaux et l'appartenance, celle-ci est forte pour les gens qui se déplacent moins régulièrement dans les villages anglophones et francophones de la région. En effet, respectivement 83,7% et 80,0% des répondants qui s'y rendent au moins d'une fois par mois partagent une appartenance régionale forte. Ceci s'explique aisément par le fait que l'espace régional soit majoritairement anglophone. De façon générale, francophones de Tête-à-la-Baleine et de Lourdes-de-Blanc-Sablon fréquentent beaucoup moins les villages francophones de la région qui sont éloignés les uns des autres et par ailleurs peu nombreux<sup>13</sup>. Nous élaborerons ce point dans le chapitre suivant.

---

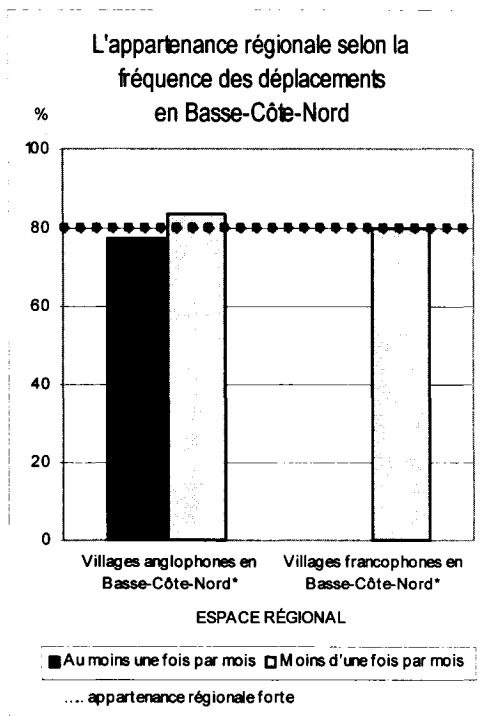
<sup>10</sup> Sur l'île Providence, au large de Tête-à-la-Baleine, on retrouve la Chapelle de l'île Providence, la plus vieille église construite en Basse-Côte-Nord, en 1895. Elle servait pour la saison estivale. Aujourd'hui, elle est utilisée lors d'occasions spéciales comme pour des mariages par exemple.

<sup>11</sup> Dans son film réalisé en Basse-Côte-Nord, *Avant le jour*, la réalisatrice Lucie Lambert, a recueilli plusieurs témoignages et images de l'histoire des déménagements saisonniers et des traditions qui en découlent. Lambert, Lucie, (1999) *Avant le jour*. Enregistrement vidéo. Producteur : Sylvain L'Espérance. Montréal : Films du tricycle, 93 minutes.

<sup>12</sup> Cette expression locale signifie à l'intérieur des terres.

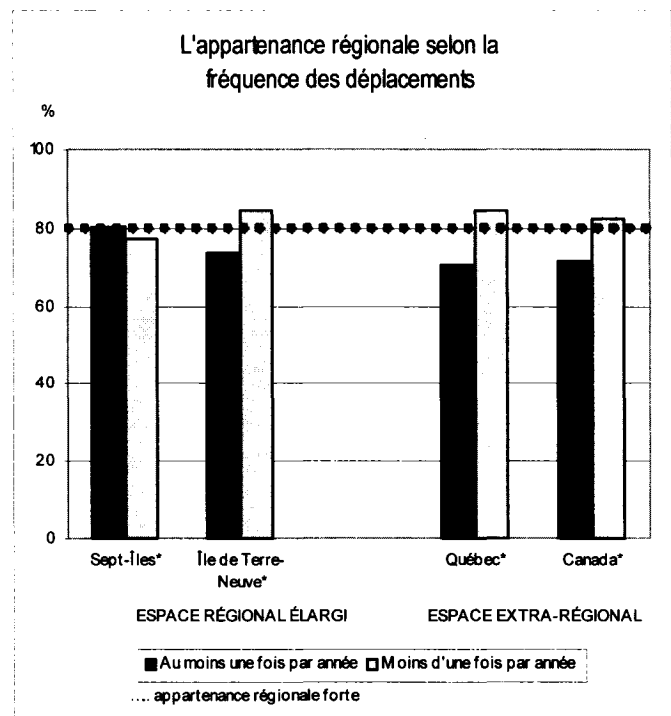
<sup>13</sup> Il est à noter qu'aucun participant ne fréquente les villages francophones au moins une fois par mois.

Figure 18



\* Chi-carré non significatif.

Figure 19



\* Chi-carré non significatif.

La Côte-Nord (Sept-Îles) et Terre-Neuve et Labrador font partie de l'espace vécu des Bas-Côtiers. Il ne semble pas avoir de lien entre la fréquence de déplacements à ces lieux et l'appartenance à la région, surtout pour Sept-Îles (figure 19). Cependant, même si le test statistique n'est pas significatif, on note une relation entre les déplacements extra-régionaux et l'appartenance. Les personnes qui fréquentent moins souvent le reste du Québec ou le Canada ont plus tendance à afficher une appartenance régionale forte, alors que les gens qui s'y déplacent au moins une fois par année ont moins tendance à le faire. Ainsi, les Bas-Côtiers qui fréquentent les milieux plus éloignés ont un espace de vie plus large. Ceci entretient sûrement une relation avec la perception de leur milieu et leur appartenance.

#### 4.2.5 L'éloignement et l'Internet

Les communications à distance ont eu un impact massif sur les perceptions des distances. Dans les milieux lointains, les nouvelles technologies de l'information et des communications (NTIC) ont pour effet de réduire la perception de l'isolement géographique. Les effets de l'éloignement et de la distance peuvent être atténués alors que, par exemple, les gens peuvent communiquer avec parents

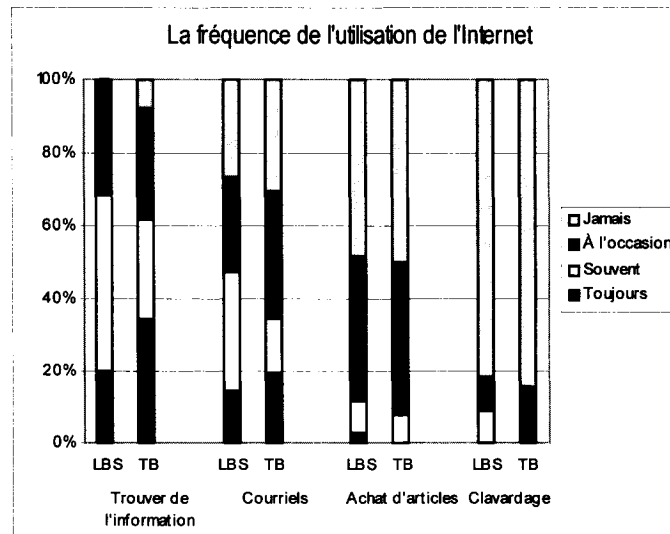
ou étrangers, près ou loin, sans même qu'ils se fassent ressentir. En Basse-Côte-Nord, la présence de l'Internet facilite plusieurs aspects de la vie. Maintenant, les gens peuvent acheter des produits (vêtements, pièces pour leur motoneige, disques de musique) via le Web. Ils font moins appel à l'achat par téléphone ou par Catalogue Sears. Certains d'entre eux ont même recours aux services financiers offerts en ligne<sup>14</sup>. Ils vont même jusqu'à faire leur commande d'épicerie via l'Internet. *"Internet facilite tout...quand je vois mon père faire sa commande IGA via Internet, j'en reviens pas comment c'est rendu facile et accessible"* (TB-38). Ils font affaire avec des épiciers de Rimouski ou de Sept-Îles et leurs produits sont directement expédiés sur le bateau qui dessert la Côte-Nord. Ils ont maintenant accès aux plus récents films via la télévision satellite. Ils peuvent maintenant communiquer avec leurs proches régulièrement, et ce, à un coût abordable. Les nouvelles technologies de l'information (NTIC) abolissent les distances et apportent des changements aux représentations de l'espace (Nicolas, 2000, p. 48). Par exemple, elles altèrent le sentiment d'éloignement en rapprochant virtuellement des individus. Les NTIC ont, jusqu'à un certain point, désenclavés les villages isolés. Quelle est la relation entre ces contacts et l'appartenance régionale?

Pour mieux connaître s'il existe une relation entre les NTIC et l'appartenance régionale, nous avons demandé à nos interlocuteurs quelle utilisation ils faisaient de l'Internet. Près des trois quarts (70,0%) des Blanc-Sablonnais utilisent l'Internet. Cette proportion touche la moitié (52,0%) des gens de Tête-à-la-Baleine. De plus, il ne semble pas avoir de grands écarts d'âge entre les utilisateurs. Effectivement, à Lourdes-de-Blanc-Sablon, 37,1% des utilisateurs ont entre 18 et 34 ans, 51,4% appartiennent à la tranche d'âge 35 et 54 ans alors que 11,4% ont plus de 55 ans. À Tête-à-la-Baleine, ces proportions atteignent respectivement, 30,8%, 50,0% et 19,2%. Les francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine utilisent l'Internet relativement souvent dans une semaine: respectivement 54,3% et 69,2% font usage de l'Internet de 0 à 4 heures par semaine et les autres plus de 5 heures. Les internautes font usage de cet outil principalement pour trouver de l'information et pour communiquer à l'aide de courriels (figure 20). Alors que l'achat d'articles via le Web facilite l'approvisionnement local, l'aspect plus social de l'Internet, soit les courriels et le clavardage aident à communiquer plus facilement avec les gens de l'extérieur, parents ou étrangers.

---

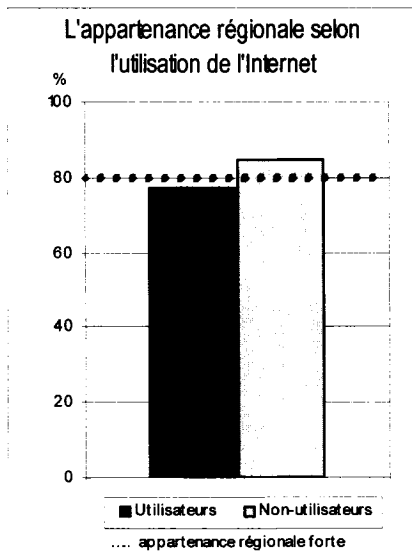
<sup>14</sup> Nous avons demandé à nos participants de nous identifier l'endroit ou le moyen par lequel ils se procurent certains biens. Certains d'entre eux ont identifié *via l'Internet* pour les biens et les services mentionnés.

Figure 20



Nous avons voulu voir si l'appartenance régionale était la même pour les utilisateurs et pour les non-utilisateurs de l'Internet. On retrouve très peu de différence entre les résultats des deux groupes. Même si le test statistique n'est pas concluant, on peut toutefois noter un écart de 7,6 points de pourcentage entre les utilisateurs et les non-utilisateurs. Les gens qui n'utilisent pas l'Internet ont plus tendance à afficher une appartenance régionale forte. On peut supposer qu'ils sont un peu plus fermés sur leur région. C'est pour cette raison que leur attachement serait plus fort. Pour les autres, elle serait un élément venant faciliter l'approvisionnement local et favoriser les communications régionales et extra-régionales. Internet est un outil qui facilite la vie (TB-38), il fait en sorte qu'on apprécie davantage la vie en Basse-Côte-Nord.

Figure 21



Chi-carré non significatif.

### 4.3 L'espace perçu

Les représentations du milieu de vie des individus et leur lien avec l'appartenance sont au cœur de l'espace vécu des Bas-Côtiers. En région isolée, ces représentations sont grandement façonnées par la situation géographique ainsi que par les contraintes et les bénéfices qu'elle apporte. Afin d'éclairer le rapport entre ces perceptions et l'appartenance, nous nous attarderons premièrement à décrire la vision des gens de leur communauté. Deuxièmement, nous accorderons une importance particulière à leur perception de la distance qui les sépare de certains lieux dans leur région et à l'extérieur de celle-ci. Finalement, nous mettrons en relation ces perceptions et l'appartenance régionale.

#### 4.3.1 L'unicité du milieu

Comme l'a évoqué Dugas, dans plusieurs cas, la perception d'une situation est exprimée à travers son degré de satisfaction ou d'insatisfaction (1981, p.153). Selon leurs commentaires, les Bas-Côtiers ne souffrent pas de l'isolement géographique, sauf lorsqu'il s'agit de s'approvisionner ou de sortir de leur milieu en raison des coûts exorbitants de transport. Au contraire, selon eux, l'isolement est ce qui fait de la Basse-Côte-Nord un lieu de vie unique, voire "*magique*" (TB-46). "*C'est l'isolement qui fait la beauté de notre chez-nous*" (TB-34). Ils se définissent par leur *insularisme*<sup>15</sup>. Nous leur avons demandé d'identifier les avantages de vivre dans leur milieu (nous traiterons de cette question plus en profondeur ci-après). La sécurité ainsi que la liberté qui découlent indirectement de l'isolement géographique représentent le principal avantage de vivre en Basse-Côte-Nord: "*on n'a pas à se soucier des vols, à barrer nos portes. Comme on n'a pas de route, il n'y a pas trop de va-et-vient dans le village*" (TB-11); "*on n'a pas besoin de surveiller les enfants, tout le monde les connaissent*" (TB-36); "*ici, on n'a même pas de police...et pis pas trop de règlements non plus, c'est pas être libre ça?*" (TB-38). Ce couplet de la chanson *La Côte-Nord* composée par Guillaume Alestock exprime bien le mode de vie des Bas-Côtiers (voir annexe 5) :

"On n'a pas tous les plaisirs de la ville et tous les biens de consommation. On est peut-être à des centaines de milles des grands bassins de population. Mais nous le stress on en a que faire, sans parler de la pollution. Nous on préfère avaler notre bière dans les bars de la région."

---

<sup>15</sup> L'*insularisme* fait référence au désir des insulaires à conserver leurs spécificités pour mieux affirmer leur identité culturelle (Péron, 2005, p.432; Brunet, Ferras et Théry, 1993, p. 281).

Comme nous l'avons vu précédemment, l'isolement ne constituerait pas un facteur de départ de nos répondants. Par ailleurs, la perception de l'isolement et de ses conséquences se mesure aussi avec la volonté d'avoir une route qui relie les communautés de la Basse-Côte-Nord avec le reste du Québec. En effet, une très forte majorité d'entre eux revendiquent la route dans leurs propos<sup>16</sup>. L'approvisionnement, les déplacements et les conditions économiques locales sont les raisons principales pour lesquelles ils souhaitent la construction d'une route qui les relie au reste du Québec. Ils revendiquent la route pour la survie de leur milieu, une ultime stratégie pour aider à rehausser l'économie locale et contrer l'exode des jeunes et moins jeunes, ou au moins pour faciliter leur retour temporaire ou non. Le désir d'obtenir la route identifie un point de rupture dans la communauté qui oblige les gens à prendre conscience qu'ils sont isolés. Ceci témoigne de la complexité de la question de la route et de la perception de l'isolement. Certains Bas-Côtiers sont déchirés lorsqu'ils expliquent comment la présence de celle-ci viendrait changer le cachet de leur communauté:

*“Je veux la route, mais seulement parce que nous n'avons pas le choix de l'avoir. C'est une nécessité. Mais si on a la route, on perdra notre liberté. Par exemple, comme il y aura plus de visiteurs, on devra assurer nos biens et barrer nos portes. Avec la route, notre petit paradis ne sera plus le même” (TB-34).*

*“Si elle existait, la route détruirait la Basse-Côte-Nord et la magie de nos petits villages...la Basse-Côte-Nord perdrait son identité qui est son isolement...” (TB- 46).*

Nous avons demandé aux interlocuteurs les principaux avantages et les principaux inconvénients de vivre en Basse-Côte-Nord. Dans les tableaux suivants, il est frappant de noter que plusieurs des avantages perçus par les uns sont des inconvénients pour les autres<sup>17</sup>. Par exemple, un des principaux inconvénients est l'isolement géographique et l'absence de la route, et les conséquences qui en découlent, tels les frais de transports pour tous les produits qui se rendent dans les villages,

---

<sup>16</sup> Délibérément, nous n'avons pas posé de question sur l'absence de la route, un sujet délicat en Basse-Côte-Nord. Cependant, lorsque les gens nous faisaient des commentaires sur la route, ceux-ci étaient notés. Il n'est pas surprenant de noter que les deux-tiers des gens, soit 66 personnes sur 100, ont manifesté à un moment ou un autre de notre entretien avec eux un commentaire favorable à la construction de la route. À Tête-à-la-Baleine, 39 personnes sur 50 ont évoqué le besoin urgent d'avoir une route qui les relie au reste du Québec contre 27 personnes sur 50 à Lourdes-de-Blanc-Sablon.

<sup>17</sup> La plupart d'entre eux ont identifié plusieurs avantages et de nombreux inconvénients, c'est pour cette raison que nous les présentons en nombres et non en pourcentages (tableau 6 et tableau 7). Lors du traitement des données, les riches commentaires qu'ils ont partagés ont été retranscrits dans un fichier EXCEL et ensuite ils ont été regroupés dans des catégories thématiques.

les coûts de déplacement exorbitants, le développement du tourisme local, l'absence de visite des proches à l'extérieur ou le développement de l'économie locale. Le principal avantage est notamment un reflet de cet isolement géographique. La liberté et la sécurité ainsi que le mode de vie propre à la Basse-Côte-Nord, un mode de vie principalement relié à l'environnement naturel et les activités qui en découlent, constituent des avantages non négligeables de vivre dans la région. Le fait de partir en motoneige "où je veux quand je veux"(TB-36), les grands espaces, la tranquillité, l'absence de stress, l'entraide entre les gens, l'abondance des fruits de mer à proximité sont des caractéristiques propres au mode de vie en Basse-Côte-Nord qui font que les gens y restent ou que d'autres décident d'y venir. Fait intéressant : 72,7% de nos répondants qui ne sont pas natifs de la Basse-Côte-Nord y demeurent depuis plus de 10 ans, un signe de leur bien-être dans ce milieu.

Tableau 6  
Les avantages de vivre en Basse-Côte-Nord

	Lourdes-de-Blanc-Sablon	Tête-à-la-Baleine	Total
Le mode de vie, la liberté et la sécurité	44	58	102
L'environnement naturel, les activités de plein-air (la pêche, la motoneige) et la localisation géographique (proximité de la mer, de la forêt, de Terre-Neuve, des îles, des chalets)	44	42	86
L'appartenance, la proximité de la famille et des amis, le réseau social, l'entraide entre les gens	20	30	50
La bonne qualité des services(santé, éducation...)	3	8	11
Les bonnes conditions d'emploi	3	1	4
Autre	7	2	9
<b>TOTAL</b>	<b>121</b>	<b>141</b>	<b>262</b>

Tableau 7  
Les inconvénients de vivre en Basse-Côte-Nord

	Lourdes-de-Blanc-Sablon	Tête-à-la-Baleine	Total
Le manque de services publics (santé, centre pour personnes âgées, éducation...), le manque de magasins et d'activités, surtout pour les jeunes	19	30	59
L'isolement géographique, la faible accessibilité, l'absence de route	10	16	49
Les coûts (déplacements, biens...)	22	37	26
Le manque de vie privée, commérage	8	6	14
Les conditions économiques, emplois	5	6	11
Les conditions climatiques	5	5	10
Le fait minoritaire, la langue	4	2	6
Autre	6	3	12
Aucun inconvénient (non comptabilisé avec les inconvénients)	5	7	9
<b>TOTAL</b>	<b>79</b>	<b>105</b>	<b>187</b>

### 4.3.2 La distance psychologique et la distance affective

La région de la Basse-Côte-Nord est désignée comme étant une région isolée et, comme le souligne Dugas, “un territoire dont la marginalité géographique s'accroît en fonction de l'éloignement de la capitale” (1983, p. 16). Même si pour plusieurs les avantages de l'isolement (liberté, sécurité, mode de vie) font qu'ils apprécient leur milieu de vie, cet état est aussi perçu comme étant un inconvénient. En effet, comme nous l'avons souligné (tableau 7), l'isolement géographique, tel qu'il se manifeste dans la faible accessibilité et l'absence de route, serait le principal désavantage de vivre en Basse-Côte-Nord.

Nous voulons savoir comment l'isolement est perçu, à quel point les gens se sentent près ou loin de chez-eux<sup>18</sup> lorsqu'ils vont aux endroits suivants: les villages anglophones de la Basse-Côte-Nord, les villages francophones de la Basse-Côte-Nord, Sept-Îles, Québec, l'Anse-aux-Claire (Labrador), et les autres provinces canadiennes. De plus, nous leur avons demandé si, lorsqu'ils visitent ces différents endroits, ils se sentent comme chez-eux ou non<sup>19</sup>. Nous voulions mieux connaître leur perception de la distance psychologique et de la distance affective qui les sépare d'un éventail de milieux choisis à différentes échelles.

Premièrement, il faut noter que les gens de Tête-à-la-Baleine se trouvent plus près psychologiquement et affectivement de la plupart des différents milieux énumérés que leurs concitoyens de Lourdes-de-Blanc-Sablon (figure 22 et figure 23). Ceci est d'autant plus intéressant que le village de Tête-à-la-Baleine est, de par l'absence complète de liens routiers, plus isolé que Lourdes-de-Blanc-Sablon. À l'échelle de la Basse-Côte-Nord, 100,0% des gens de Tête-à-la-Baleine se sentent à proximité de chez-eux dans les villages anglophones et 87,5% dans les villages francophones. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, ces proportions atteignent respectivement 83,7% et 77,8%. Ces pourcentages sont inférieurs à la proportion des gens qui se sentent comme chez-eux lorsqu'ils visitent ces localités. Malgré la perception de la distance psychologique qui est quasi absente à l'échelle régionale aux yeux des francophones que nous avons interrogés, on observe une certaine distance affective qui les sépare des autres villages de la Basse-Côte-Nord. En effet, à Lourdes-de-Blanc-Sablon, 73,5% des gens se sentent comme chez-eux dans les villages

---

<sup>18</sup> Nous utilisons l'expression *distance psychologique* pour faire référence à la perception de l'éloignement ou de la proximité aux lieux évoqués.

<sup>19</sup> L'expression *distance affective* fait référence à la perception de bien-être dans les lieux énumérés. Nous avons demandé aux répondants s'ils se sentaient comme chez-eux ou non lorsqu'ils visitent ces endroits.

anglophones alors qu'à Tête-à-la-Baleine, cette proportion atteint 86,4%. Or, plusieurs personnes des deux communautés se sentent près de chez-eux mais sans nécessairement s'y sentir chez-soi. Cette différence est moins ressentie dans les villages francophones que dans les villages anglophones alors que les proportions entre les deux affirmations sont les mêmes dans les deux communautés. Ainsi, la langue pourrait être un facteur de distance affective. Une répondante de Lourdes-de-Blanc-Sablon explique son sentiment : *“Je me sens chez-nous là où ça parle français seulement”* (LBS-24). Par ailleurs, le fait de se sentir chez-soi partout en Basse-Côte-Nord, comme l'indiquent les proportions élevées trouvées pour les villages anglophones, pourrait constituer une indication d'un début d'assimilation. *“On côtoie les gens des villages anglophones autour de nous depuis toujours, on n'a pas le choix de se sentir chez-nous dans les villages anglophones de la Basse-Côte-Nord”* (LBS-12). Cette dimension de l'espace vécu sera élaboré davantage dans le chapitre suivant.

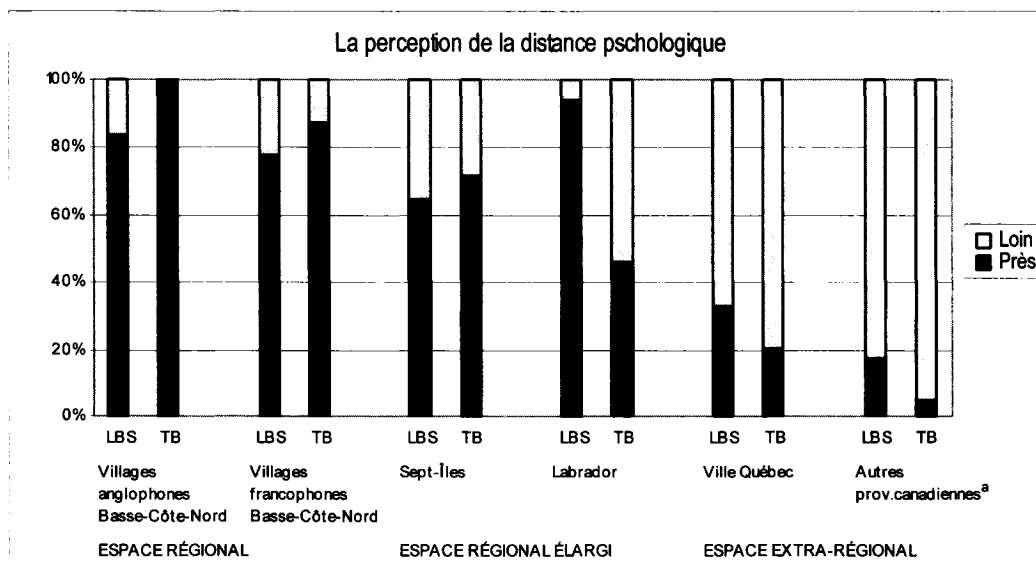
Dans l'espace régional élargi, c'est au Labrador qu'on se sent le plus près de chez-soi (93,8%). Il est intéressant de constater que malgré que leur communauté soit sur le territoire de la Basse-Côte-Nord, les résidants de Lourdes-de-Blanc-Sablon se sentent plus près de chez-eux lorsqu'ils sont au Labrador que lorsqu'ils visitent les villages anglophones et francophones des municipalités voisines au Québec. Une répondante de Lourdes-de-Blanc-Sablon a même évoqué l'idée de changer la frontière Québec-Labrador:

*“Pourquoi les gouvernements ne changent-ils pas la frontière du Labrador à Vieux-Fort au lieu qu'elle soit à Blanc-Sablon? Terre-Neuve fait tellement partie de notre quotidien de toutes manières...en plus, on y est relié par la route”* (LBS-26).

Probablement à cause de la route qui les unit au Labrador, les gens de Lourdes-de-Blanc-Sablon s'y sentent aussi près de chez-eux, sinon plus, que lorsqu'ils visitent les autres villages de leur région. *“Au niveau géographique, on se sent plus près du Canada à cause de Terre-Neuve et du Labrador. S'il y avait une route qui se rendait à Natashquan, on se sentirait définitivement plus au Québec qu'au Canada”* (LBS-10). Inévitablement, beaucoup moins de gens de Tête-à-la-Baleine (45,9%) se sentent près de leur village lorsqu'ils vont au Labrador. La distance affective qui sépare les francophones en Basse-Côte-Nord du Labrador est plus marquée à Tête-à-la-Baleine (54,3%) qu'à Lourdes-de-Blanc-Sablon (73,5%). Ainsi, les francophones de Tête-à-la-Baleine qui se sentent près du Labrador s'y sentent également comme chez-eux. Par contre, à Lourdes-de-Blanc-Sablon, la proportion de gens qui se sentent bien dans cette province diminue de 20 points de pourcentage

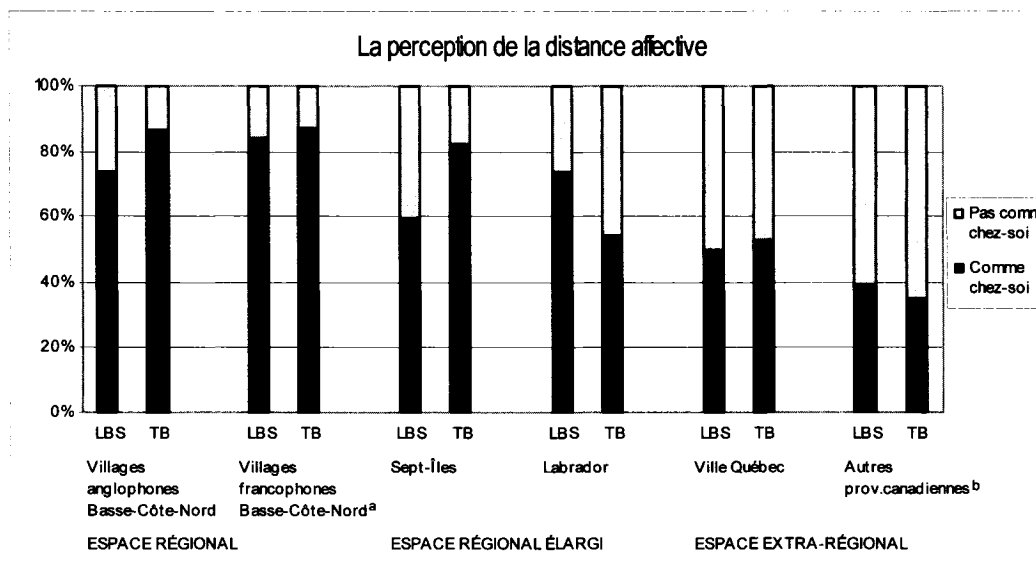
comparativement à leur perception de proximité géographique. Pour ce qui est de Sept-Îles, près du tiers des francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablou et près du quart des francophones de Tête-à-la-Baleine s'en trouvent près alors que respectivement 59,6% et 82,0% s'y sentent à la maison. Même si une grande distance géographique les sépare de Sept-Îles, les liens qu'entretiennent les gens à ce milieu viennent sans doute les rapprocher de celui-ci.

Figure 22



<sup>a</sup> À Tête-à-la-Baleine, le taux de réponse à cette question est inférieur à 66,6%.

Figure 23



<sup>a</sup> À Lourdes-de-Blanc-Sablou, le taux de réponse à cette question est inférieur à 66,6%.

<sup>b</sup> À Tête-à-la-Baleine, le taux de réponse à cette question est inférieur à 66,6%.

Pour les milieux plus lointains, tels la ville de Québec ainsi qu'ailleurs au Canada, on observe une relation entre la distance psychologique et la distance affective. Le sentiment d'éloignement et le sentiment de distance affective sont tous les deux relativement forts, surtout pour la ville de Québec. En effet, à Lourdes-de-Blanc-Sablon, 67,7% des gens se sentent loin de chez-eux dans cette ville alors que cette proportion s'applique à 82,9% des participants Tête-à-la-Baleine. Par ailleurs, dans les deux communautés, près de la moitié des francophones s'y sent relativement comme chez-soi (Lourdes-de-Blanc-Sablon: 50,0% et Tête-à-la-Baleine: 52,6%). La même tendance se voit, à quelques nuances près, dans les autres provinces canadiennes. Effectivement, à Lourdes-de-Blanc-Sablon plus de 82,9% des gens se sentent loin de chez-eux ailleurs au Canada, contrairement à 95,0% à Tête-à-la-Baleine. Respectivement 39,0% et 35,0% se sentent comme chez-eux quand ils y sont. Ainsi, dans l'espace lointain à l'extérieur de la Basse-Côte-Nord, la distance physique qui sépare les villages de l'espace extra-régional aurait moins d'importance.

L'enquête a révélé que la route joue un grand rôle dans la démarcation physique et psychologique qui détermine le sentiment d'éloignement ou de proximité. Ce participant s'exprimait sur ce point :

*“Au début de la route, je commence à me sentir loin. Pour nous autres, il n'y a plus d'empêchements quand il y a une route. Quand tu es isolé, tu es toujours loin de tout. L'hiver on n'a pas cet aspect là, on peut aller partout en motoneige. Du moment que t'as pas de route, tu es loin de tout. La route s'en vient de plus en plus indispensable” (TB-01).*

Parallèlement à cette vision, un autre répondant nous explique que l'absence de liens routiers délimite la frontière de l'isolement, *“aussitôt qu'on pogne la route je me sens loin de chez-nous”*(TB-34). Ainsi, la distance comme telle ne serait pas un facteur d'éloignement, ce serait plutôt l'absence de route.

#### **4.3.3 La perception de l'éloignement et l'appartenance**

Dans le but de mieux cerner le lien entre les perceptions de la distance psychologique et affective et l'appartenance régionale, nous les avons mis en relation. Nous tentons de répondre au questionnement suivant : y a-t-il un rapport entre les gens qui se perçoivent près ou loin d'un lieu et appartenance forte? Compte tenu des liens étroits que les Bas-Côtiens entretiennent avec la région élargie (la Côte-Nord et Terre-Neuve et Labrador), notre hypothèse est la suivante: pour l'échelle régionale ainsi que pour Sept-Îles et Terre-Neuve et Labrador, il y a une relation positive entre la

perception de proximité psychologique et l'appartenance régionale. À l'inverse, on pourrait s'attendre à ce que lorsque qu'il y a une perception de proximité de l'espace lointain (ou une ouverture sur les milieux extra-régionaux) l'appartenance régionale est moins forte.

Il y a, en effet, un écart entre l'incidence de l'appartenance régionale forte chez les gens qui se perçoivent près ou loin de chez-eux (figures 24 et 25). Les participants qui se sentent plus près psychologiquement et affectivement des villages anglophones partagent une appartenance plus forte à la région que ceux qui se considèrent loin dans ces localités. Bien que le test statistique ne soit pas significatif, on note un écart de 10,5 points de pourcentage. Pour ce qui est de la relation entre la distance psychologique des villages anglophones et l'appartenance régionale, on observe la même tendance, mais cette fois-ci avec un plus grand écart de pourcentage (33,9 points). Le fait que la Basse-Côte-Nord soit considérée par ses résidants comme une région anglophone pourrait expliquer pourquoi les Bas-Côtiens qui ont une appartenance régionale forte se sentent plus près psychologiquement et affectivement de ceux-ci que des villages francophones. En plus d'avoir une population plutôt faible<sup>20</sup>, les trois unités de peuplement francophones sont dispersées sur le territoire de la Basse-Côte-Nord. À l'échelle des villages francophones, l'écart entre les participants ayant une appartenance et se percevant près ou loin de ces milieux est beaucoup moins important. Par contre, on note un écart de 19,8 points de pourcentage entre les interlocuteurs qui se sentent comme chez-eux dans les villages francophones et ceux qui sont moins à l'aise dans ces milieux.

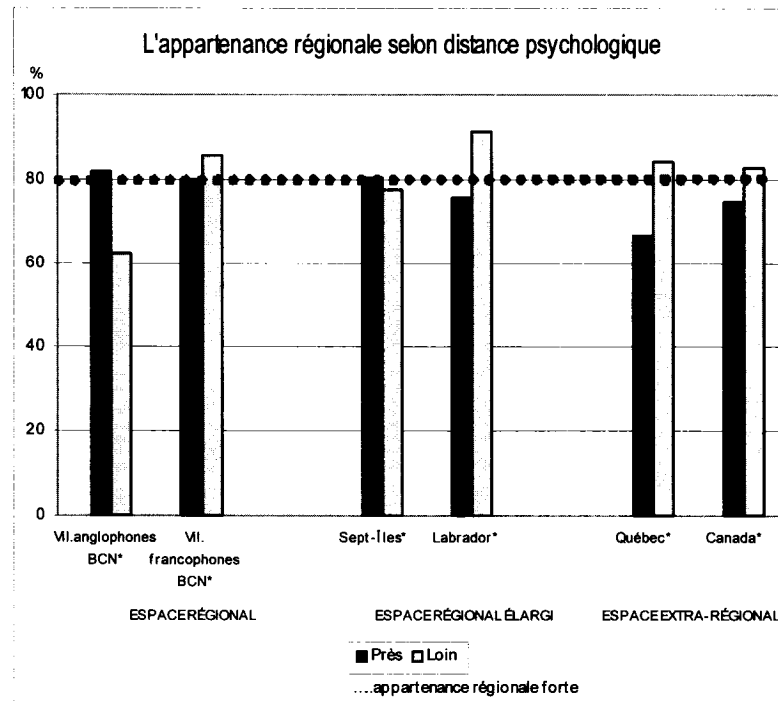
La relation entre l'appartenance régionale et la perception de la distance psychologique et affective est beaucoup moins marquée pour Sept-Îles et le Labrador. Bien qu'ils fassent partie de l'espace plus lointain, ces deux milieux ont un statut relativement spécial pour les résidants de la Basse-Côte-Nord, c'est sans doute pour cette raison que l'on ne retrouve pas de différence significative entre les perceptions d'éloignement et de distances affectives<sup>21</sup>.

---

<sup>20</sup> Petit rappel: selon Statistique Canada, on retrouve 945 personnes de langue maternelle française et 85 de langues maternelles française et anglaise en Basse-Côte-Nord, soit, 18,5% de la population totale du territoire. Les francophones de la région vivent principalement à Lourdes-de-Blanc-Sablon, à Tête-à-la-Baleine et à La Romaine (tableau 2).

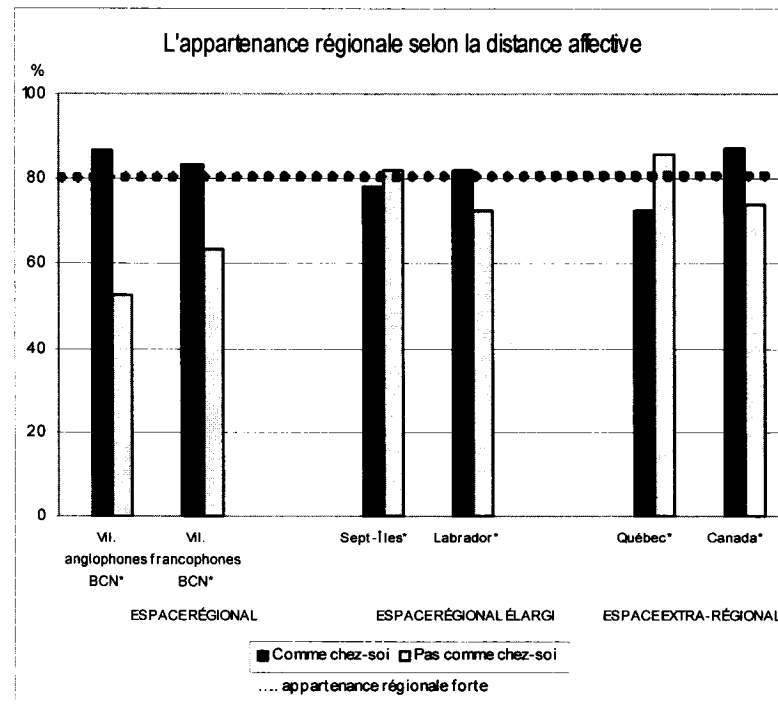
<sup>21</sup> On observe toutefois une différence quant aux participants qui ont une appartenance régionale forte et qui se sentent loin du Labrador. Cette constatation est expliquée par le fort pourcentage des gens de Tête-à-la-Baleine qui se trouvent loin de Terre-Neuve et Labrador. Cet écart de points de pourcentage peut-être aussi expliqué par le petit nombre de personnes (2) qui ont une appartenance régionale faible et qui se sentent loin du Labrador, contrairement à 21 personnes qui ont une appartenance régionale forte et qui ont l'impression d'être loin du Labrador. Ceci a pour effet de gonfler le pourcentage. Pour ce qui est de la distance psychologique, les francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon se sentent comme chez-eux au Labrador, c'est sûrement pour cette raison que l'on note une relation entre la perception de la proximité psychologique au Labrador et l'appartenance régionale.

Figure 24



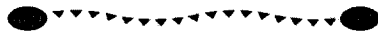
\*Chi-carré non significatif.

Figure 25



\*Chi-carré non significatif.

Dans l'espace lointain, on note un lien entre la perception de l'éloignement et l'appartenance régionale. En effet, 81,4% des gens qui se trouvent loin de la ville de Québec ont une appartenance régionale forte comparativement à 66,7% qui considère que cette ville est près de chez-eux. L'écart est moins grand en ce qui a trait à la perception de la distance affective. Les francophones qui se sentent comme chez-eux ont une appartenance régionale moins forte que ceux qui ne se sentent pas comme chez-eux. Une ouverture plus grande envers les espaces extra-régionaux pourrait avoir pour effet de diminuer l'appartenance à la Basse-Côte-Nord. On peut supposer que les personnes qui se sentent loin psychologiquement et affectivement sont un peu plus fermées sur leur région. À l'échelle du Canada, il ne semble pas avoir de relation entre l'appartenance à la Basse-Côte-Nord et la distance psychologique perçue. Par ailleurs, le rapport entre la distance affective au Canada et l'appartenance est un peu plus difficile d'interprétation. En effet, une forte proportion, soit 87,0%, de personnes qui se sentent chez-eux lorsqu'ils visitent le Canada ont une appartenance régionale forte contre 73,7% qui ne se sentent pas comme chez-eux<sup>22</sup>. Serait-ce l'effet de la dualité linguistique du Canada, qui rappelle la situation vécue en Basse-Côte-Nord? C'est là une question que nous explorerons plus à fond au chapitre suivant. En général, bien que les tests statistiques ne soient pas concluants, la perception de l'éloignement psychologique et affectif entretiendrait une relation réciproque avec l'appartenance régionale. Plus on se sent loin, plus l'appartenance régionale est forte.



Incontestablement, la Basse-Côte-Nord est fortement vécue par ses résidents francophones. Une très grande proportion d'entre eux partage un sentiment d'appartenance forte à leur région, vraisemblablement liée à l'isolement. Cette appartenance est alimentée par des profils de déplacements régionaux et extra-régionaux. Les milieux qu'ils fréquentent ainsi que les liens familiaux ou économiques qu'ils entretiennent avec ceux-ci, ont une relation réciproque avec la

---

<sup>22</sup> Les faibles nombres dans la catégorie de personnes qui se sentent comme chez-eux au Canada ont une appartenance faible à leur région (3 personnes) expliquent en partie les pourcentages élevés. Ceci a pour effet de gonfler le pourcentage des participants qui ont une appartenance forte.

conscience régionale. Vu leurs déplacements et les moyens de communications qui les unissent à l'extérieur, l'isolement des francophones de la Basse-Côte-Nord n'est pas considéré comme un obstacle à leur communauté mais comme une caractéristique unique du milieu où ils vivent. Dès leur jeune âge les gens de la Basse-Côte-Nord ont été habitués aux conséquences de l'isolement : partir pour étudier, partir pour travailler ou, même, partir pour mettre un enfant au monde. Leurs expériences dans le monde extérieur font en sorte qu'ils s'approprient l'isolement comme étant une partie intégrante de leur vie. *“On est venu au monde ici et on veut rester chez-nous. C'est ça qu'on connaît nous autres. Quand je passais six mois à l'extérieur, j'étais toujours heureux de revenir chez-moi”* (TB-07). Ainsi, les caractéristiques propres à l'isolement sont bonifiées, voire appréciées davantage.

La mobilité géographique (déplacements et trajectoires de vie), la perception positive de l'éloignement et l'appartenance régionale sont au cœur de l'espace vécu des Bas-Côtiers. Malgré leur grande mobilité et leurs séjours à l'extérieur de la région, souvent par nécessité et non par choix, les francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine sont fortement enracinés dans leur milieu. Leur désir de rester en Basse-Côte-Nord en témoigne. En effet, même s'ils font face à des conditions économiques difficiles et à un manque de services publics et privés, les Bas-Côtiers ne souhaitent pas partir de leur communauté. Ils apprécient leur région pour le mode de vie, la liberté et la sécurité que l'isolement apporte. Leur perception de la distance psychologique et affective qui les sépare des autres milieux de vie qu'ils fréquentent nous indique à quel point ils sont attachés à leur région.

## CHAPITRE 5

### L'identité francophone en Basse-Côte-Nord

Nous nous intéressons à deux types d'isolement vécus en Basse-Côte-Nord: l'isolement géographique et l'isolement culturel. Dans ce chapitre, nous aborderons la problématique de l'identité linguistique et du fait minoritaire. L'identité linguistique est une dimension-clé du vécu des gens dans leur propre communauté (le local) mais aussi dans le milieu régional et extra-régional. Les questions qui animent cette portion de la recherche sont les suivantes: Quelle place occupe le français dans la vie d'échange? Quelle est l'identité linguistique? Comment celle-ci est-elle modelée par l'appartenance au Québec et au Canada? Quelles sont les perceptions du fait minoritaire? Quelle est la relation entre la perception du fait français régional et l'appartenance linguistique?

Dans ce chapitre, nous accorderons une importance particulière au rôle du milieu. En effet, les deux communautés étudiées sont très différentes en ce qui a trait au degré d'isolement linguistique : les résidents francophones de Tête-à-la-Baleine forment une majorité à l'échelle locale et ils sont relativement isolés géographiquement des anglophones de la région. Les francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon sont, pour leur part, constamment en contact avec les anglophones de leur communauté et des villages avoisinants. Nous verrons que ces particularités géographiques ont un grand impact sur les comportements linguistiques et les perceptions du fait français. Elles affectent aussi les appartenances et les identités.

Le chapitre sera divisé en trois sections. En premier lieu, nous rappellerons brièvement les caractéristiques de la population des deux milieux à l'étude au plan linguistique. Puis, certaines pratiques linguistiques dans divers contextes de la vie d'échange seront examinées. La deuxième section portera sur l'un des facteurs centraux de la vitalité communautaire : l'identité des francophones. La relation entre l'appartenance au Québec et au Canada et l'identité sera abordée. Une importance particulière sera accordée au statut de la langue, dans un contexte où les minorités francophones en Basse-Côte-Nord se trouvent sous la juridiction provinciale du Québec. Finalement, nous traiterons des perceptions des Blanc-Sablonnais à l'égard du fait français dans la région. Les liens entre les perceptions et l'appartenance seront discutés davantage. Cette analyse nous aidera à mieux comprendre la vitalité communautaire de ces milieux.

## **5.1 Le français en Basse-Côte-Nord: retour sur le milieu**

Les francophones en Basse-Côte-Nord forment une minorité régionale. Le fait qu'ils fassent partie d'une majorité au niveau de la province les distingue toutefois des autres communautés minoritaires du Canada. Ils sont desservis par des institutions provinciales francophones et bénéficient de services en français en tout ce qui a trait aux services gouvernementaux (annexe 2). Comme nous l'avons mentionné dans le profil de communauté, les francophones et les personnes de langue maternelle anglaise et française de la Basse-Côte-Nord sont majoritairement regroupés dans les municipalités de Blanc-Sablon et de la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent, soit dans les communautés de Lourdes-de-Blanc-Sablon (respectivement 49,4% et 5,6%) et de Tête-à-la-Baleine (74,5% et 8,5%)<sup>1</sup>. Les autres municipalités de la région, Bonne-Espérance, Saint-Augustin et Gros Mécatina, accueillent une forte concentration de personnes ayant l'anglais comme langue maternelle. De par la géographie et les contacts qu'ils entretiennent avec les autres Bas-Côtiers de la région, les pratiques linguistiques et les perceptions qu'ont les francophones du fait français diffèrent relativement entre les résidants de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, les contacts avec les anglophones de la Basse-Côte-Nord et du Labrador sont fréquents, et ce, en raison de la population anglophone locale et également en raison d'un tronçon de route qui les relie à d'autres villages anglophones de la Basse-Côte-Nord et du Labrador. À Tête-à-la-Baleine, ces contacts sont, pour la plupart, limités à la saison où la Route Blanche est praticable.

### **5.1.1 Les pratiques linguistiques dans divers contextes de vie**

Les francophones de nos deux milieux ne partagent pas le même profil linguistique. La langue principalement utilisée dans la communauté de Tête-à-la-Baleine est le français<sup>2</sup>. Par contre, à Lourdes-de-Blanc-Sablon, un milieu beaucoup plus bilingue, les francophones sont davantage confrontés à la majorité régionale. Dans la plupart des commerces et restaurants de la communauté, bien que plusieurs personnes parlent le français, l'anglais est la principale langue d'usage. Les

---

<sup>1</sup> Il est important de réitérer que ces pourcentages sont basés selon la langue maternelle et non selon la première langue officielle parlée. Il est surprenant de constater que 17,0% des francophones de Tête-à-la-Baleine sont de langue maternelle anglaise. Cependant, plusieurs participants nous ont dit que leur milieu est très francophone et que même les anglophones qui sont venus s'installer parlent davantage le français aujourd'hui, du moins dans la sphère publique.

<sup>2</sup> Lors du séjour de terrain à Tête-à-la-Baleine, nous n'avons presque pas entendu de gens parler en anglais, autant dans les foyers que nous avons visités que dans la vie publique (commerces, rassemblements communautaires, radio communautaire). En observant les statistiques selon la première langue officielle parlée, on note qu'aucun francophone de la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent n'utilise l'anglais et seulement 3,8% des recensés ont les deux langues officielles comme principales langue d'usage. Tous les autres francophones utilisent le français uniquement.

francophones doivent continuellement faire un effort pour parler en français dans l'espace public, surtout les jeunes.

Les trois tableaux suivants illustrent la fréquence de l'utilisation du français des participants des deux milieux à l'étude dans divers contextes de leur vie d'échange. Effectivement, nous avons demandé à nos interlocuteurs d'identifier, sur une échelle de 1 (jamais) à 5 (toujours), la fréquence de leur utilisation du français avec leurs proches, dans divers lieux ainsi que leur langue d'utilisation de produits culturels et de l'Internet.

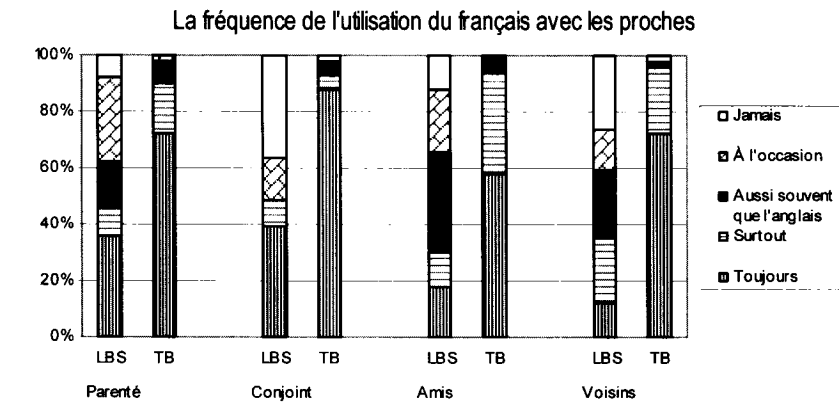
La plupart des participants utilisent le français relativement souvent avec la parenté et avec le conjoint (figure 26). La langue française est utilisée moins régulièrement par les Blanc-Sablonnais. Leurs racines familiales ont sans doute un effet important sur leurs comportements linguistiques. Sur ce point, une forte proportion de francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon est née de familles exogames. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, 28,0% des participants ont un père anglophone et 28,0% ont une mère anglophone. Ces proportions sont moindres à Tête-à-la-Baleine où 12,0% des participants ont un père anglophone et 10,0% une mère anglophone. La plus grande différence entre les deux milieux s'observe sur le plan des unions conjugales, où 47,2% des francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon ont un conjoint de langue maternelle anglaise comparativement à 10,6% à Tête-à-la-Baleine. Les pratiques linguistiques, les perceptions et l'identité des personnes nées de mariages exogames sont sans équivoque modelées par cette dualité culturelle. L'attraction de l'anglais est d'autant plus forte au sein des membres des communautés minoritaires. Une personne de Lourdes-de-Blanc-Sablon attribue la situation du français aux mariages entre francophones et anglophones : *“avant, les francophones étaient une majorité, maintenant, ils sont minoritaires à cause des mariages mixtes. Ça fait que plus d'anglophones vivent à Lourdes”* (LBS-30).

La fréquence d'utilisation du français est un peu moins élevée lors des conversations entre les amis<sup>3</sup> et avec les voisins, surtout à Lourdes-de-Blanc-Sablon. Dans cette communauté, le français se vit surtout dans la sphère privée.

---

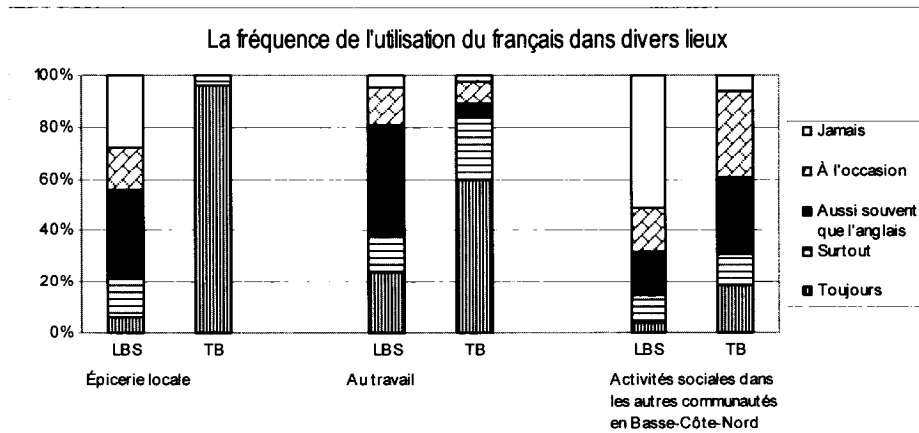
<sup>3</sup> À Tête-à-la-Baleine, même si la principale langue d'usage au sein de la communauté est le français, plusieurs résidents ont des amis anglophones dans les autres villages de la Basse-Côte-Nord.

Figure 26



À Tête-à-la-Baleine, la langue d'utilisation dans l'espace public est le français tandis qu'à Lourdes-de-Blanc-Sablon, la langue anglaise domine (figure 27). Sur le plan du travail, le français demeure la principale langue d'usage à Tête-à-la-Baleine alors qu'à Lourdes-de-Blanc-Sablon, une grande majorité des francophones utilisent aussi l'anglais<sup>4</sup>. Près de 20,0% des interlocuteurs parlent toutefois le français au travail. Cette proportion est sans doute influencée par le fait que plusieurs personnes travaillent dans les institutions gouvernementales du Québec (Centre de Santé, école Mgr Scheffer) où la langue de travail est le français. Ceci se reflète dans les trajectoires linguistiques des francophones. En effet, dans les deux milieux, plus de 95,0% des participants ont réalisé leurs études primaires, secondaires et postsecondaires en français car les institutions scolaires qui desservent ces communautés sont francophones.

Figure 27

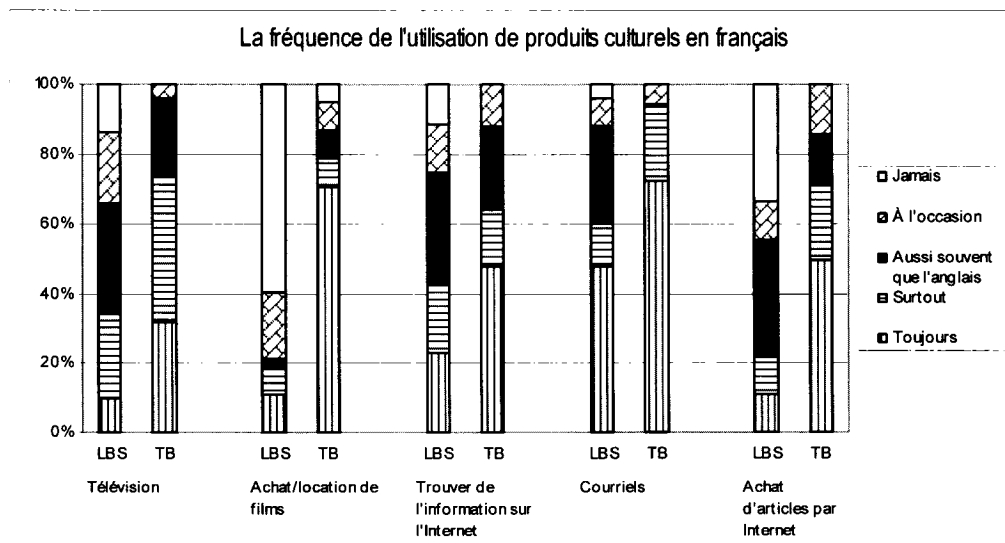


<sup>4</sup> Il est important de réitérer que notre échantillon surreprésente légèrement l'utilisation du français au travail, comparativement aux données du Recensement de 2001 (voir chapitre 3).

Lors des activités sociales dans les autres communautés de la région, l'anglais est majoritairement utilisé, et ce, par les francophones des deux communautés à l'étude. Par contre, les participants de Tête-à-la-Baleine utilisent davantage le français lorsqu'ils visitent les autres villages de la Basse-Côte-Nord. Il est frappant de noter que près de 50,0% des Blanc-Sablonnais n'utilisent jamais le français lors des activités sociales à l'extérieur de leur communauté. En général, la langue française est peu utilisée dans la région, surtout lorsque les Bas-Côtiers se déplacent vers les autres villages lors des activités hivernales (carnavals, tournois de hockey). Pour les francophones de Tête-à-la-Baleine, le fait minoritaire régional se fait beaucoup sentir l'hiver lorsque la Route Blanche désenclave la communauté.

Il est intéressant de noter que dans nos milieux à l'étude, la fréquence de l'utilisation de produits culturels en français est forte, surtout en comparaison avec l'utilisation de produits culturels en français dans les communautés francophones minoritaires du Canada<sup>5</sup>. À Tête-à-la-Baleine, l'utilisation du français domine nettement lors des activités culturelles proposées. Le français est un peu moins utilisé à Lourdes-de-Blanc-Sablon. La différence est particulièrement forte lors de l'achat ou la location de films.

Figure 28



<sup>5</sup> Cette affirmation est basée sur une vaste étude portant sur la vitalité communautaire des minorités francophone du Canada. Des analyses préliminaires démontrent que dans plusieurs communautés, la fréquence de l'utilisation de produits culturels en français est plutôt rare. Pour de plus amples informations, consultez les rapports de communautés sur le site **Vitalité communautaire des minorités francophones** : <http://langlois.geog.uottawa.ca>

Le français est aussi présent dans l'utilisation de l'Internet. Parmi l'ensemble des produits culturels, l'Internet est celui qui accuse une plus forte tendance à l'utilisation du français. Il est intéressant de noter que de tous les comportements énumérés en rapport avec l'Internet, la communication via courrier électronique affiche une plus forte tendance à l'utilisation du français, et ce, dans les deux communautés<sup>6</sup>.

Bien que les communautés de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine fassent partie d'une minorité régionale, le français est utilisé régulièrement dans le cadre de la vie familiale. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, un milieu beaucoup plus mixte linguistiquement, les francophones utilisent moins leur langue maternelle dans la sphère publique. Le français est toutefois utilisé à la maison, au travail et lors de l'utilisation de l'Internet (surtout pour les courriels). Par contre, dans la communauté de Tête-à-la-Baleine, un milieu beaucoup plus homogène linguistiquement, l'usage du français domine nettement.

## **5.2 L'identité linguistique des francophones**

La langue ne peut être dissociée des notions de culture, d'appartenance au groupe et de rapports à la communauté. Ces éléments influencent le "parcours identitaire" des individus qui font partie d'une collectivité, qu'elle soit minoritaire ou non (Gérin-Lajoie, 2003, p. 10). L'identité est un facteur crucial de la vitalité communautaire; c'est pour cette raison que nous lui avons accordé une attention particulière. Landry et Allard ont démontré que plus les contacts linguistiques des individus sont en français, plus l'identité francophone a tendance à être forte (1996). À la lumière des comportements linguistiques des francophones de nos deux milieux, nous pouvons faire l'hypothèse que nos participants de Tête-à-la-Baleine se définiront davantage comme francophones que les Blanc-Sablonnais qui afficheront une identité plus mixte.

Afin d'éclairer la façon dont ils se définissent, nous avons demandé à nos répondants s'ils s'identifiaient davantage comme francophone, anglophone, francophone et anglophone ou, ni l'un ni l'autre. À Tête-à-la-Baleine, une grande majorité (84,0%) de nos interlocuteurs ont dit avoir une identité francophone et seulement 14,0% une identité francophone et anglophone (figure 29). L'identité anglophone est quasi absente. Seulement une personne de Tête-à-la-Baleine s'identifie

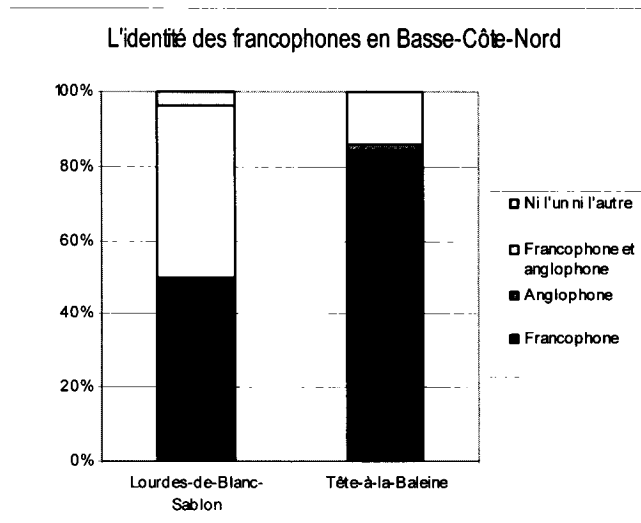
---

<sup>6</sup> Plusieurs Blanc-Sablonnais qui travaillent au sein des institutions locales ont mentionné utiliser l'Internet principalement au travail. Comme ils travaillent dans des institutions francophones du Québec, la plupart de leur utilisation de l'Internet se fait en français.

d'avantage comme une anglophone. Cette appartenance culturelle est reflétée dans les propos d'une répondante de Tête-à-la-Baleine :

*“Ici, on se compare souvent au village Gaulois. À Tête-à-la-Baleine, on veut garder notre spécificité. On est différents des autres gens de la Côte. Sur la Côte, on est une minorité dans un bassin d'anglophones. Nous, on fête la Saint-Jean, dans les villages anglophones, ils fêtent la fête du Canada” (TB-01).*

Figure 29



Sur le plan linguistique, les francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon ont une identité moins homogène que les francophones de Tête-à-la-Baleine. En effet, si 50,0% des répondants de Lourdes-de-Blanc-Sablon ont déclaré avoir une identité francophone, 46,0% s'identifient comme francophone et anglophone alors que 4,0%, ne se définit par l'une ou l'autre des identités énumérées. Le fait que la moitié des Blanc-Sablonnais ont une identité “bilingue”<sup>7</sup> suscite certaines questions quant à l'appartenance à la communauté francophone. Le métissage identitaire serait-il une première étape menant à l'assimilation vers la culture anglaise?

Les recherches sur le fait minoritaire montrent deux visions de la biculturalité. En premier lieu, dans ses travaux sur les parcours identitaires de jeunes Franco-Ontariens en milieu minoritaire, Gérin-Lajoie (2003) propose une vision positive de l'identité plurielle. D'après elle, la notion d'identité bilingue est très complexe et il en ressort de ses études que “le fait de se définir comme personne

<sup>7</sup> Dans cette analyse, l'identité bilingue fait référence à l'identification à la fois comme francophone et anglophone.

bilingue ne signifie pas nécessairement qu'on fait fi de la langue et de la culture françaises" (2002, 87). Elle soutient qu'il est primordial de reconnaître "une nouvelle forme de rapport à l'identité, qui n'exclut pas nécessairement un sens d'appartenance à la francophonie, même si, en même temps, un rapport quelconque au groupe majoritaire anglophone est aussi présent" (2003, p. 180). Ainsi, cette nouvelle forme d'identité duelle apporterait un ajout au capital personnel des membres de la communauté minoritaire, sans nécessairement avoir d'effets néfastes sur le développement de la langue et de la culture françaises. Ici, la biculturalité est considérée comme un gain plutôt qu'une perte.

La deuxième vision du phénomène de l'identité biculturelle qui émane des recherches sur l'identité bilingue s'avère moins encourageante. Celle-ci évoque qu'une telle forme identitaire constitue une étape transitoire menant ultimement à l'assimilation au groupe majoritaire. Selon Bernard (1998), la naissance d'une identité biculturelle, reflet d'une double appartenance francophone et anglophone, conduira à l'effritement de la base des communautés francophones. On pourrait parler ici d'un bilinguisme soustractif, qui, selon lui, "entraîne des pertes de connaissances et de compétences dans la langue première, un dépérissement du sentiment d'appartenance, ou de la conscience communautaire et une relégation de la langue maternelle vers des fonctions restreintes et confinées dans des domaines absents de prestige" (1997, p. 510). Le bilinguisme soustractif peut mener à une éventuelle assimilation des membres du groupe minoritaire. Avant de prendre position sur la question de l'identité biculturelle, nous proposons d'observer d'autres traits de l'identité des Bas-Côtiens.

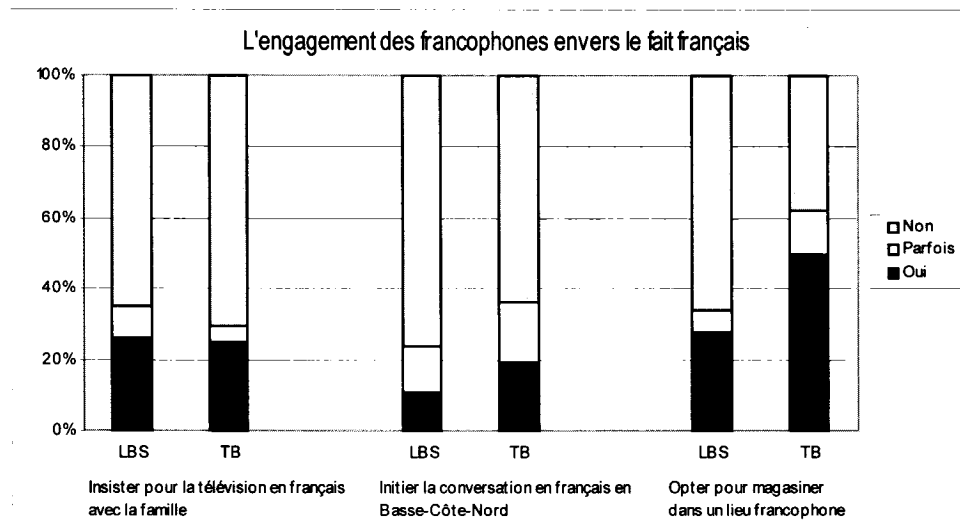
L'engagement envers le français est une autre forme d'expression de l'identité linguistique. Notre enquête comportait quelques questions sur l'engagement des francophones tel qu'il se manifeste à la maison, dans la communauté et dans la région. Ainsi, nous avons demandé aux francophones de nous informer sur leurs comportements en ce qui concerne l'écoute de la télévision<sup>8</sup>. À la maison, il est frappant de noter que seulement un peu plus de 20,0% des francophones dans les deux communautés insistent pour écouter la télévision en français avec leur famille (figure 30). Ceci est surprenant compte tenu de la forte proportion des participants qui s'identifient comme francophones. Voici quelques commentaires recueillis sur ce propos à Tête-à-la-Baleine: "*non, moi je n'insiste pas pour écouter la TV en français avec les gens de ma famille, je ne voudrais surtout pas déplaire aux*

---

<sup>8</sup> La question posée était la suivante: Insistez-vous pour écouter la télévision en français avec les membres de votre famille?

*petits-enfants*” (TB-18). Ce qui témoigne à la fois d’une hésitation à s’affirmer comme francophone ainsi qu’un effet de génération. “*C’est bon pour ma fille d’écouter la TV en anglais, elle est jeune et c’est dans ce temps là qu’on a plus de facilité à apprendre*” (TB-10). On voit ici que les atouts du bilinguisme sont mis en valeur, dès un très jeune âge. Par ailleurs, quelques francophones ont dit ne pas avoir besoin d’insister pour écouter la télévision avec leur famille car cela vient naturellement (TB-05). Ce qui a pu se refléter dans les réponses à une question qui portait sur l’effort conscient de se comporter comme francophone.

Figure 30



La deuxième question d’engagement que nous posions sera plus éclairante: À Lourdes-de-Blanc-Sablon, est-ce que vous privilégiez les activités sociales en français?<sup>9</sup> Les deux-tiers (66,7%) des répondants de cette communauté ont répondu *non*, 10,4% ont dit *parfois* alors que 22,4% des participants ont affirmé opter pour des activités en français dans leur communauté. Cette proportion est faible lorsqu’on tient en compte que près de la moitié de la population locale est francophone. Certes, ces comportements sont liés au fait que la plupart des activités locales se déroulent principalement en anglais, et plus rarement en français ou dans les deux langues. Mais ils n’en témoignent pas moins d’une certaine acceptation de cet ordre des choses, qui surprend d’autant plus que la communauté peut s’appuyer sur un certain éventail d’institutions francophones.

<sup>9</sup> À Tête-à-la-Baleine, la question ne se pose pas car les activités locales sont toujours en français.

Par ailleurs, à l'échelle de la région, lorsque les francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon visitent les autres communautés anglophones, les trois quarts (76,1%) initient la conversation en anglais lorsqu'ils ne connaissent pas la langue de service. Seulement 10,9% des participants disent adresser la parole en français et 13,0% le font parfois. À Tête-à-la-Baleine, les proportions sont un peu plus élevées alors que 19,2% des personnes que nous avons rencontrées initient la conversation en français et 17,0% le font parfois. Mais un fort pourcentage (63,8%) parlent l'anglais lorsqu'ils ne connaissent pas la langue de service. Ainsi, le plus souvent, même les francophones de Tête-à-la-Baleine se montrent hésitants à revendiquer le français dans l'espace public. Ces comportements sont typiques des membres des minorités francophones du Canada<sup>10</sup>.

Ainsi, on note une faiblesse de l'engagement envers le fait français dans les deux communautés. Même s'ils s'identifient à la langue et à la culture françaises, les francophones s'avèrent peu engagés lorsqu'il s'agit de réaliser des activités quotidiennes dans leurs espaces de vie. L'opposition entre les francophones des deux communautés disparaît lorsqu'il s'agit de ces formes d'engagement. Certaines questions se posent : Qu'est ce que cela veut vraiment dire alors d'être francophone sur la Basse-Côte-Nord? Qu'est-ce que cet engagement faible nous révèle à propos de la possibilité d'y maintenir une vie française dans le futur?

Afin d'explorer une autre dimension de l'engagement des francophones, nous avons jugé opportun de leur demander l'importance qu'ils accordaient à vivre en français dans leur région. Les francophones de Tête-à-la-Baleine accordent une plus grande importance à la vie en français dans leur région que leurs concitoyens francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon alors que 52,0% des interlocuteurs de Tête-à-la-Baleine jugent que c'est très important de vivre en français en Basse-Côte-Nord contrairement à 38,0% pour les Blanc-Sablonnais. Chez ces derniers, un peu moins de la moitié (42,0%) des participants accordent une moyenne ou une faible importance à la vie en français dans leur région comparativement à 20,0% à Tête-à-la-Baleine. Une personne a insisté pour dire que "*C'est important de vivre en français...on vit au Québec*" (TB-47).

---

<sup>10</sup> Lors d'une étude portant sur la vitalité communautaire des minorités francophone du Canada, des analyses démontrent que l'engagement des francophones envers le fait français est plutôt faible. Pour de plus amples informations, consultez le site **Vitalité communautaire des minorités francophones** <http://langlois.geog.uottawa.ca>

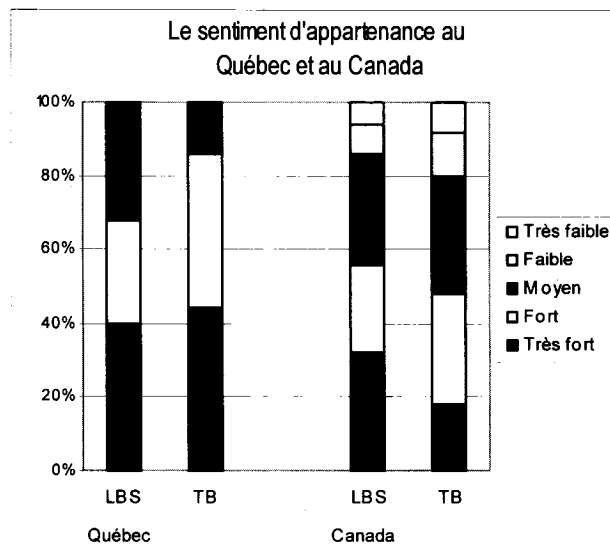
### 5.2.1 L'appartenance au Québec et au Canada

L'identité linguistique et culturelle des Bas-Côtiers découle en grande partie de circonstances géographiques et historiques. Remiggi soutient que la langue joue un rôle crucial sur les plans sociologique et politique (1980). Il explique que "comme ailleurs au Québec, elle différencie l'identité territoriale des habitants, c'est-à-dire que les francophones s'identifient surtout au Québec tandis que les anglophones, catholiques et protestants, se reconnaissent surtout une identité terreneuviennne ou encore une identité canadienne" (1980, p. 162). Comme les francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon cohabitent avec les anglophones de leur communauté et de leur région et qu'ils entretiennent des liens plus étroits avec le Canada, on peut supposer que leur appartenance au Canada est plus forte que celle de leurs concitoyens de Tête-à-la-Baleine. Par ailleurs, on peut déduire que ces derniers, en raison de leurs contacts réguliers avec le Québec ainsi que leur identité francophone, ont une appartenance plus forte au Québec.

Dans le but de savoir si l'appartenance au Québec et au Canada est liée à l'identité linguistique, nous avons demandé aux francophones de nos deux communautés de nous identifier le sentiment d'appartenance qu'ils éprouvaient à ces deux paliers de citoyenneté. Il est à noter que dans les deux milieux, l'appartenance des francophones en Basse-Côte-Nord s'avère plus forte au Québec qu'au Canada (figure 31). Effectivement, au sein des deux communautés aucun répondant n'a affirmé avoir un attachement *faible* ou *très faible* au Québec. Par contre, 14,0% des répondants de Lourdes-Blanc-Sablon ont répondu avoir un attachement *faible* ou *très faible* au Canada et à Tête-à-la-Baleine, cette proportion rejoint 20,0% de nos interlocuteurs. La proportion des francophones qui ont une appartenance au Canada *forte* ou *très forte* s'élève à 56,0% à Lourdes-de-Blanc-Sablon et à 48,0% à Tête-à-la-Baleine. Ceci est prévisible. Au plan géographique, les Blanc-Sablonnais ont davantage de liens avec la province de Terre-Neuve et Labrador alors que les francophones de Tête-à-la-Baleine ont plus de liens avec le reste de la Côte-Nord. Ces derniers sont plus près géographiquement, voire culturellement, du reste du Québec. Au plan culturel, l'appartenance au Québec et au Canada est une autre expression du caractère de l'identité francophone. À Tête-à-la-Baleine, une forte majorité de participants se définissent comme francophones alors qu'à Lourdes-de-Blanc-Sablon, l'affirmation de l'identité francophone est plus mitigée. À cet effet, une participante nous expliquait : "À Lourdes, les gens sont assis entre deux chaises : ils sont du Québec, mais ils fréquentent beaucoup Terre-Neuve et Labrador et souvent, ils y trouvent des conjoints anglophones. Malgré tout, ils tiennent à être francophones et québécois" (LBS-19).

Par ailleurs, dans les commentaires recueillis, quelques répondants nous ont dit qu'ils n'étaient ni proches du Québec ni proches du Canada. Ils se trouvent oubliés des deux paliers de gouvernement, principalement en raison de leur isolement et de la faible population sur leur territoire. Certains ont ajouté qu'ils étaient toutefois fiers d'être Québécois (TB-01, LBS-17).

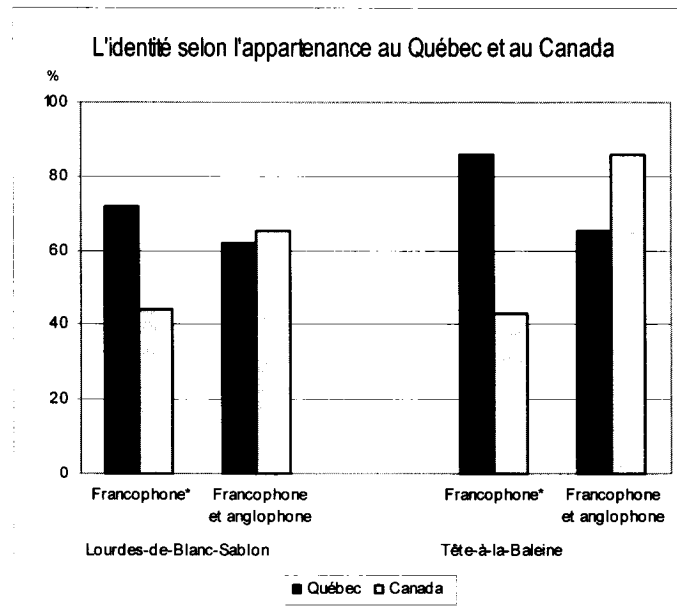
Figure 31



Nous avons mis en relation l'identité linguistique et l'appartenance au Québec et au Canada (figure 32). Bien que le test statistique ne soit pas significatif, on remarque la tendance suivante: une plus grande proportion des personnes avec une identité francophone ont une appartenance forte au Québec, tant à Lourdes-de-Blanc-Sablon qu'à Tête-à-la-Baleine. En contrepartie, les francophones qui s'identifient à la fois comme francophone et anglophone affichent une identité plus forte au Canada, et ce, surtout à Tête-à-la-Baleine<sup>11</sup>. Ceci est un autre indice du fait que d'avoir une double appartenance linguistique affaiblit le lien au Québec, tout en renforçant celui au Canada.

<sup>11</sup> À noter: seulement 7 personnes de Tête-à-la-Baleine ont une identité à la fois anglophone et francophone.

Figure 32



Par ailleurs, le statut de la langue lié au fait que les communautés francophones de la Basse-Côte-Nord fassent partie du Québec contribue sans doute à la vitalité communautaire. Dans leurs recherches sur la vitalité communautaire, Landry et Allard (1994, 1996) portent une attention particulière au capital politique. Celui-ci découle du degré de représentation des membres de la communauté au sein des gouvernements et dans la hiérarchie des pouvoirs décisionnels. La langue de l'affichage public, les droits linguistiques, la langue des services gouvernementaux, et le degré d'usage de la langue dans la vie d'échange sont des indicateurs du capital politique des minorités linguistiques (Landry, 1994, p. 16). Selon Giles et al. (1977), le statut linguistique renvoie au degré de reconnaissance de la langue du groupe linguistique à l'intérieur et à l'extérieur de l'espace géographique de celui-ci. Comme le français est la langue d'usage public du Québec, elle occupe une place particulière au sein des minorités francophones de la Basse-Côte-Nord en grande partie grâce à la structure institutionnelle qui les dessert. Les relations que les Bas-Côtiers entretiennent avec le Québec, via les institutions locales, régionales et extra-régionales, sont principalement en français. C'est entre autres pour cette raison que la langue française est de plus en plus valorisée sur le territoire de la Basse-Côte-Nord. En effet, tant pour les francophones que pour les anglophones de la région, la langue française devient un outil indispensable, surtout au plan de l'emploi à l'échelle locale et régionale.

Les minorités francophones du Québec ont un statut particulier comparativement aux autres communautés francophones du Canada du fait qu'elles bénéficient d'une structure institutionnelle francophone. Les travaux de Breton (1964) témoignent de l'importance de la langue des institutions (voir chapitre 1). Selon Giles et al. (1977) les médias de masse, les institutions scolaires, les services gouvernementaux, les industries, les secteurs publics et privés de l'économie ainsi que les institutions religieuses et culturelles jouent un rôle crucial dans la vitalité communautaire. Ces infrastructures sont habituellement des lieux de vie française au sein des communautés. À titre d'exemple, à Lourdes-de-Blanc-Sablon l'école française a toujours été indispensable à la sauvegarde du français, même au siècle dernier. Comme l'a souligné Remiggi dans sa recherche sur la diversité ethnique et les lieux à l'extrémité est de la Basse-Côte-Nord, les enfants de Lourdes-de-Blanc-Sablon qui parlaient anglais à la maison devaient apprendre le français à l'école (1977, p. 203). Des interlocuteurs (LBS-01, LBS-19, LBS-39, LBS-40, LBS-43, LBS-46) ont attribué la sauvegarde du français en grande partie à la présence de l'école française:

*“L'école contribue entièrement à la survie du français à Lourdes”  
(LBS-19);*

*“La francophonie disparaît à petit feu mais elle ne disparaîtra jamais complètement ici à Lourdes car l'école est française. Les gens ici apprennent le français car ils voient ça comme un outil de travail, c'est tout. Ce n'est pas pour l'utiliser dans la vie de tous les jours” (LBS-39).*

Cette présence institutionnelle fait en sorte que le français est grandement valorisé, surtout pour les bénéfices qu'il apporte au niveau des possibilités d'emplois. Les anglophones souhaitent que leurs enfants apprennent le français pour les avantages que le bilinguisme apporte. Cette personne de Lourdes-de-Blanc-Sablon explique que *“le français est un outil nécessaire pour percer au Québec. On l'apprend pour avoir des bénéfices, pas pour essayer de garder la culture ou quoi que ce soit”* (LBS-46). Dans cette optique, le bilinguisme est considéré surtout comme un atout économique. Un autre participant explique que :

*“La francophonie en Basse-Côte-Nord est moins bonne qu'avant mais on retrouve de plus en plus de gens qui parlent français... à Chevery, Harrington Harbour il y a beaucoup plus de français et de bilinguisme...ça se ressent, les jeunes apprennent le français pour les emplois et pour le partenariat avec le Québec” (TB-48).*

### 5.3 Les perceptions du fait français

Les perceptions du fait français, plus communément appelées “vitalité subjective”, sont des dimensions-clé de la vitalité communautaire. Les recherches d’Allard et Landry (1994) qui se sont attardées aux perspectives des francophones en ce qui a trait à leurs croyances de l’efficacité d’une langue, au sentiment d’appartenance et la valorisation de la langue le démontrent. Ainsi, comprendre comment les francophones se perçoivent dans un environnement où ils sont minoritaires et où ils sont passablement éloignés des autres francophones de la province peut nous éclairer sur les effets de ce double isolement sur l’identité. Dans le but de mieux cerner la vitalité subjective des francophones de la Basse-Côte-Nord, nous observerons les perceptions qu’ils ont du fait français dans leur région. Puis, nous présenterons leur sentiment d’éloignement des autres francophones de la région et de la province.

#### 5.3.1 Le dynamisme du fait français régional

Pour mieux connaître ce qu’ils pensent de leur communauté, nous avons demandé à nos interlocuteurs de nous dire s’ils croyaient qu’il était possible de vivre uniquement en français en Basse-Côte-Nord<sup>12</sup>. Il est très intéressant de constater les perceptions différentes évoquées dans chacun des milieux (figure 33). Pour 50,0% des francophones de Tête-à-la-Baleine, vivre seulement en français dans leur région est possible, un reflet de leur réalité locale. Pour les francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon, qui eux fréquentent plus régulièrement les gens des villages anglophones de la Basse-Côte-Nord et du Labrador, il serait plus difficile de seulement vivre en français dans leur région, une opinion qui rejoint 22,0% des interlocuteurs. Alors que 78,0% des Blanc-Sablonnais ne sont pas d’accord avec cette affirmation, ce pourcentage diminue à 40,0% à Tête-à-la-Baleine. Ces opinions très différentes reflètent les réalités effectives du milieu des deux villages étudiés. Bien qu’ils vivent dans la même région, ils perçoivent la légitimité du français différemment. Les francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon sont beaucoup plus exposés à la majorité régionale. Ils accordent une très grande importance à leurs contacts avec les autres communautés de la région, presque toutes anglophones. La différence ne vient pas de compétences linguistiques qui seraient inégales. En effet, une très forte majorité des francophones de ces deux communautés comprennent

---

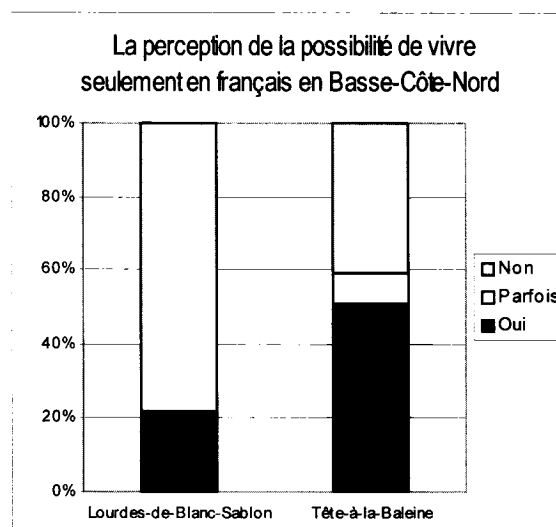
<sup>12</sup> La question qui était posée était la suivante: *Sur la Basse-Côte-Nord, est-ce que c’est possible pour vous de vivre uniquement en français?* Si les participants ne semblaient pas comprendre le sens de cette question, nous expliquions avec la question suivante : *En Basse-Côte-Nord, est-ce possible de parler seulement en français?*

et parlent très bien l'anglais<sup>13</sup>. Voici quelques commentaires recueillis dans chacune des communautés à ce propos :

*“C'est impossible de vivre seulement en français sur la Basse-Côte-Nord, il y a trop de va-et-vient entre notre village et les autres, spécialement l'hiver. Ce serait plate ne pas être capable de ne pas parler aux gens qu'on rencontre” (TB-17).*

*“C'est peut-être possible de vivre juste en français sur la Basse-Côte-Nord, mais comme on doit fréquenter beaucoup d'anglophones, alors ça diminuerait nos contacts déjà limités encore plus si on parlait juste en français” (TB-26).*

Figure 33

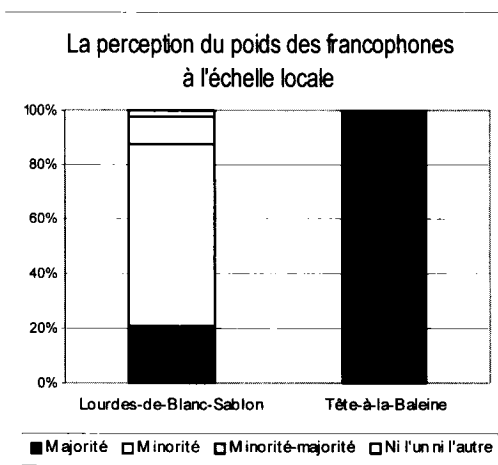


Certains Bas-Côtiers perçoivent Tête-à-la-Baleine comme la seule communauté francophone de la Basse-Côte-Nord. *“Sur la Basse-Côte-Nord, si tu veux juste vivre en français, tu peux juste vivre à Tête-à-la-Baleine” (TB-24).* Dans leurs commentaires, plusieurs participants soulèvent que Lourdes-de-Blanc-Blanc-Sablon n'est plus un village francophone mais un village bilingue et anglophone (LBS-01, TB-15, TB-21). Cette opinion est reflétée dans leur perception du fait minoritaire local. En effet, nous avons demandé à nos interlocuteurs s'ils faisaient partie d'une minorité ou d'une majorité linguistique, à l'échelle de leur communauté. Évidemment, la totalité des gens de Tête-à-la-Baleine ont souligné être majoritaires dans leur communauté (figure 34). Par ailleurs, les deux-tiers (66,0%)

<sup>13</sup> À Lourdes-de-Blanc-Sablon, 98,0% de nos interlocuteurs ont dit avoir une bonne compréhension de l'anglais et 92,0% une bonne facilité à parler cette langue. À Tête-à-la-Baleine, ces proportions atteignent respectivement 82,0% et 78,0% des participants.

des francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon ont affirmé que les francophones de leur communauté faisaient partie d'une minorité locale. Une opinion fort intéressante puisque selon le recensement de 2001, les francophones de cette municipalité forment 49,4% de la population. Bien qu'ils représentent une proportion quasi égale aux anglophones de leur village, les francophones sous-estiment leur présence au sein de la communauté. En plus de former une minorité régionale, une forte proportion se considère une minorité locale.

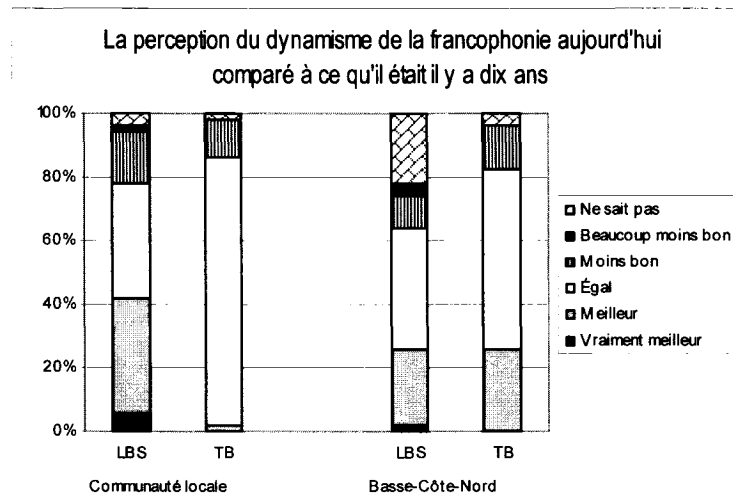
Figure 34



Une dimension centrale de la vitalité subjective est la perception des membres de la communauté minoritaire de la vitalité actuelle et de la vitalité future du groupe (Allard et Landry, 1994, p. 127). Nous avons demandé à nos répondants d'évaluer l'état de la francophonie locale et régionale aujourd'hui par rapport à ce qu'il était dix ans auparavant. Le point de vue varie grandement selon le milieu (figure 35). En effet, à Lourdes-de-Blanc-Sablon, on serait positif en ce qui a trait à la situation du français aujourd'hui alors que 42,0% des répondants croient que la situation est meilleure qu'il y a dix ans. Plusieurs personnes attribuent cette amélioration au nombre croissant d'anglophones qui souhaitent apprendre le français et à la valorisation grandissante du bilinguisme dans leur communauté (LBS-28, LBS-35, TB-05, TB-09, TB-13, TB-14, TB-17, TB-20, TB-21, TB-29, TB-36, TB-41, TB-48). De plus en plus, dans les milieux minoritaires francophones, les atouts du bilinguisme sont mis en valeur. Ceci est d'autant plus important pour les anglophones du Québec, particulièrement en milieu éloigné, où les emplois locaux se font plus rares. Plusieurs parents des villages anglophones choisissent d'envoyer leurs enfants à l'école française Mgr Scheffer afin qu'ils apprennent le français. Dans ce cas-ci, Breton explique que l'école n'est pas vraiment perçue comme

“une institution pour la transmission d'une culture; elle serait d'abord un lieu pour l'acquisition de connaissances linguistiques, culturelles et techniques dont les individus ont besoin pour tirer profit des possibilités d'action ou pour jouir des biens culturels à l'intérieur du champ d'activités francophones” (1994, p. 62).

Figure 35



Par ailleurs, 36,0% des participants de Lourdes-de-Blanc-Sablon jugent que la situation est restée stable alors que 18,0% des répondants ont souligné que l'état de la francophonie de leur communauté s'était détérioré au cours des dix dernières années. Une personne explique la réalité locale de Lourdes-de-Blanc-Sablon:

*“C'est tannant, on a toujours été entouré d'anglophones et leurs décisions nous affectent. Par exemple maintenant, nos messes en français sont traduites. Moi, je prie en français et pas en anglais. Les anglophones s'imposent plus qu'avant [...]. C'est important qu'au Québec, le français soit respecté. Ça m'affecte qu'on ne puisse pas toujours être servis en français à Lourdes. Au restaurant il n'y a même plus une serveuse qui parle français. L'autre jour, il y avait un monsieur de Tête-à-la-Baleine et il ne pouvait même pas se faire servir en français, c'est effrayant ça. Ça m'affecte beaucoup qu'on perde le français” (LBS- 40).*

À Tête-à-la-Baleine, on est plusieurs à croire que la situation serait restée stable (84,0%). Cette perception reflète bien la situation de la communauté: un milieu très francophone ayant connu peu de changements au niveau linguistique car il est majoritaire localement. De plus, le fait que les résidents de Tête-à-la-Baleine soient complètement isolés une bonne partie de l'année contribue sans doute à

la stabilité du fait français local. *“La francophonie à Tête-à-la-Baleine n’a pas changé en dix ans. La seule différence est que les jeunes apprennent les deux langues maintenant”* (TB-20). Une faible proportion (12,0%) croit que le fait français s’est détérioré.

Quant à la situation de la francophonie à l’échelle régionale, une forte majorité des francophones jugent qu’elle se serait améliorée ou qu’elle serait restée stable. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, tout comme à Tête-à-la-Baleine, plusieurs personnes ont mentionné que les anglophones de la région apprennent le français : *“De plus en plus, les jeunes anglophones de la Basse-Côte-Nord apprennent le français et le parlent. Ils n’ont pas le choix car un jour ou l’autre ils doivent sortir d’ici et on est au Québec. À Tête-à-la-Baleine, il y a plusieurs anglophones et ils parlent le français à la maison à force de vivre ici”* (TB-30). Pour cette raison, plusieurs francophones croient que la francophonie de la région s’est améliorée. Fait intéressant: à Lourdes-de-Blanc-Sablon, 22,0% des répondants n’ont pas d’opinion quant à l’état de la francophonie régionale. Ce pourcentage non négligeable témoigne de leurs déplacements restreints vers La Romaine ou Tête-à-la-Baleine (chapitre 4), des villages de plus petite taille, dont ils sont très éloignés. Au contraire, les francophones de ces derniers se déplacent souvent vers Lourdes-de-Blanc-Sablon, surtout pour se rendre au Centre de Santé de la Basse-Côte-Nord (Blanc-Sablon). Ils sont donc mieux outillés pour juger de la situation de la francophonie régionale.

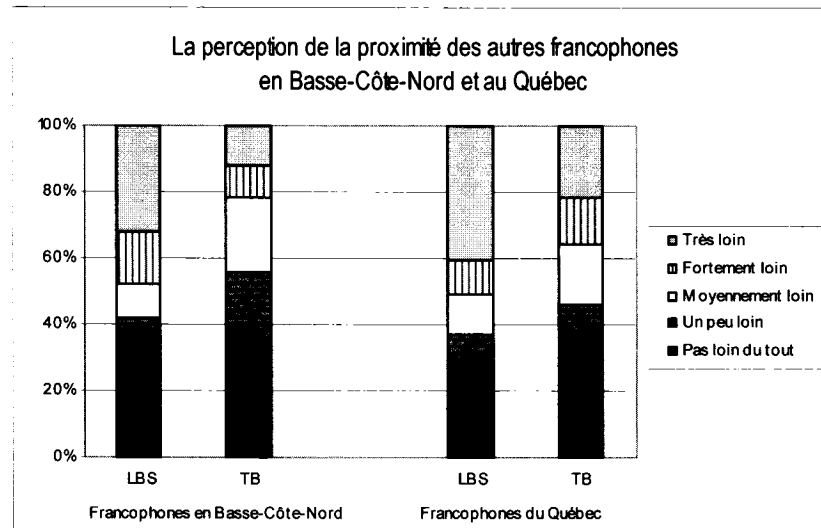
### **5.3.2 Les liens avec les autres francophones de la région et du Québec**

L’isolement géographique est au cœur de notre questionnement. La perception de l’éloignement que nous avons évoquée dans le chapitre précédant nous indique que l’isolement fait partie intégrante de la vie des gens et qu’il entretient une relation avec l’appartenance territoriale des gens. Au niveau de l’isolement culturel, nous avons voulu savoir si les francophones se trouvaient loin des autres francophones de leur région et du Québec et comment cette dimension de leur représentation de l’éloignement se conjugue avec leur identité linguistique.

Premièrement, il est frappant de noter que les francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon se trouvent plus loin des autres francophones de la région et du Québec que les gens de Tête-à-la-Baleine (figure 36). Les Blanc-Sablonnais ressentent davantage les effets de l’isolement linguistique du fait de leurs contacts plus étroits avec la majorité. *“On n’a définitivement pas d’accès aux autres francophones”* (LBS-23). Un autre participant de Lourdes-de-Blanc-Sablon ajoute:

*“On est très loin des francophones du Québec. Tellement loin qu’ils ne savent pas qu’on existe. Ça prend des gros évènements pour faire parler de nous autres, soit une avalanche ou soit que le Nordik reste pris dans les glaces. Ça prend vraiment un gros événement pour que les gens sachent qu’on est sur la “map”” (LBS-49).*

Figure 36



Par ailleurs, à Tête-à-la-Baleine, tout se passe en français localement alors que les contacts avec la majorité sont principalement saisonniers. Dans cette dernière, on se trouve plus près des autres francophones, comme nous l’avons constaté dans le dernier chapitre. Les contacts fréquents avec Sept-Îles resserrent aussi sans aucun doute le sentiment de proximité avec les francophones du Québec.

### 5.3.3 Identité et distance affective

Comme nous l’avons observé dans le chapitre précédent, malgré que les francophones se trouvent près des villages anglophones de la région, ils ne s’y sentent pas nécessairement comme chez-eux. On observe une certaine distance psychologique qui les sépare des villages anglophones de la Basse-Côte-Nord. En plus de la distance géographique qui sépare les francophones de la Basse-Côte-Nord, la langue pourrait être un facteur de distance affective. Certains participants ont même évoqué cette opinion dans leurs commentaires : *“Au Canada, si je suis dans un village francophone, je me sens chez-nous. Si je suis dans un endroit anglophone, je me sens comme une étrangère”* (LBS-19); *“Je me sens étrangère au Labrador à cause de la langue et parce que je ne connais pas de monde là-bas”* (TB-30).

Nous avons voulu vérifier si les gens qui se définissent comme francophones plutôt que comme bilingues se sentent davantage comme chez-eux dans les villages francophones que lorsqu'ils visitent les villages anglophones (figure 8). On observe une relation entre ces deux dimensions de l'appartenance. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, 88,9% des répondants qui s'identifient comme francophones se sentent comme chez-eux lorsqu'ils visitent les villages francophones de la Basse-Côte-Nord, comparativement à 58,3% quand ils fréquentent les villages anglophones. Cette personne nous explique : "Un lieu français me fait me sentir plus près de chez-moi" (LBS-45). Une proportion relativement élevée (41,7%) des personnes qui s'identifient comme francophones ne se sentent pas comme chez-elles lorsqu'elles visitent les villages anglophones. Par ailleurs, 91,3% des Blanc-Sablonnais qui affichent une identité bilingue se sentent comme chez-eux lorsqu'ils visitent les villages anglophones de la Basse-Côte-Nord.

Tableau 8  
L'identité selon la distance affective

	Francophone		Francophone et anglophone	
	Nb	%	Nb	%
<b>VILLAGES ANGLOPHONES EN BASSE-CÔTE-NORD</b>				
<b>Lourdes-de-Blanc-Sablon**</b>				
Comme chez-soi	14	58,3%	21	91,3%
Pas comme chez-soi	10	41,7%	2	8,7%
<b>Total</b>	<b>24</b>	<b>100,0%</b>	<b>23</b>	<b>100,0%</b>
<b>Tête-à-la-Baleine*</b>				
Comme chez-soi	30	83,3%	7	100,0%
Pas comme chez-soi	6	16,7%	0	0,0%
<b>Total</b>	<b>36</b>	<b>100,0%</b>	<b>7</b>	<b>100,0%</b>
<b>VILLAGES FRANCOPHONES EN BASSE-CÔTE-NORD</b>				
<b>Lourdes-de-Blanc-Sablon*</b>				
Comme chez-soi	16	88,9%	9	81,8%
Pas comme chez-soi	2	11,1%	2	18,2%
<b>Total</b>	<b>18</b>	<b>100,0%</b>	<b>11</b>	<b>100,0%</b>
<b>Tête-à-la-Baleine*</b>				
Comme chez-soi	33	84,6%	6	100,0%
Pas comme chez-soi	6	15,4%	0	0,0%
<b>Total</b>	<b>39</b>	<b>100,0%</b>	<b>6</b>	<b>100,0%</b>

\* Chi-carré non significatif.

\*\* Chi-carré significatif entre 2,5% et 1,0%.

Pour leur part, leurs concitoyens francophones de Tête-à-la-Baleine ne démontrent pas de différence significative dans les sentiments qu'ils éprouvent dans les villages francophones ou anglophones. L'attachement qu'éprouvent les francophones pour leur culture ne les empêche pas pour autant de se sentir chez-eux dans une région anglophone. Ceci peut surprendre, compte tenu du caractère "distinct" de la communauté de Tête-à-la-Baleine. Ils partagent, avec les participants qui disent avoir une identité francophone et anglophone, la perception qu'ils se sentent bien partout en Basse-Côte-Nord, autant dans les villages francophones que dans les villages anglophones. Ces derniers ne verraient pas *l'autre* (les anglophones de la Basse-Côte-Nord) comme ayant une culture distincte, ou s'ils perçoivent une différence, celle-ci n'est pas vue comme menaçante. Peut-être qu'effectivement, l'assimilation ne menace guère Tête-à-la-Baleine. À Lourdes-de-Blanc-Sablon par contre, cette impression pourrait révéler le début de l'assimilation. Dans le modèle d'assimilation ethnique élaboré par Gordon, la participation active au plan des relations aux institutions et aux groupes de la société majoritaire ainsi que le sentiment d'appartenance à la majorité culturelle font partie des processus sociaux menant à l'effritement de la culture minoritaire (1964).

#### **5.4 La perception du fait français et l'identité des Blanc-Sablonnais**

Plusieurs travaux suggèrent qu'une vision positive du fait français nourrit l'identité francophone (Bernard, 1988, Breton, 1994, Gérin-Lajoie, 2003, Harwood, Giles et Bourhis, 1994, Landry et Allard, 1996, O'Keefe, 1998). Nous allons le vérifier pour Lourdes-de-Blanc-Sablon où, effectivement, l'identité francophone est moins homogène<sup>14</sup>. Pour ce faire, nous avons mis en relation l'identité linguistique de nos participants de Lourdes-de-Blanc-Sablon avec leurs perceptions du fait français, soit la perception du poids du français à l'échelle locale, du dynamisme de la francophonie locale aujourd'hui comparé à ce qu'il était il y a dix ans et, enfin, de la possibilité de vivre en français sur le territoire de la Basse-Côte-Nord.

Entre la perception du poids des francophones à l'échelle locale et l'identité à Lourdes-de-Blanc-Sablon, aucune relation directe n'est observée (tableau 9). En effet, sensiblement la même proportion (près des deux tiers) des participants des deux groupes identitaires (francophones et bilingues) perçoivent que les francophones de leur communauté font partie d'une minorité locale.

---

<sup>14</sup> Dans cette section de l'analyse, nous ne tiendrons pas compte des francophones de Tête-à-la-Baleine. Leur identité linguistique étant très homogène, on ne peut pas comparer la vitalité subjective des francophones et des bilingues.

D'un autre côté, seulement près de 20,0% considèrent qu'ils font partie d'une majorité. Le sentiment de minorisation ne semble pas avoir de lien avec l'identité linguistique. Autrement dit, il peut être associé à différences formes d'identification à la francophonie. D'une part, la perception de minorisation des francophones peut susciter une réaction de défense, qui se traduit dans une appartenance à la francophonie. Dans ce cas-ci, on peut faire l'hypothèse que la perception de minorisation est accompagnée d'une identité francophone plus affirmée. D'après Breton, le sentiment d'être différent des autres, culturellement et en tant que membres d'une communauté minoritaire, renforce souvent l'appartenance (1994, p. 65). D'autre part, la perception de minorisation peut s'accompagner d'un abandon progressif de la francophonie pour se diriger vers le groupe majoritaire. Dans ce cas-ci, les gens perçoivent donc que les francophones occupent moins de place à différents plans (linguistique, culturel, politique ou économique) au sein de la collectivité. Ils ne sentent pas cette action collective alors ils se tournent davantage vers le groupe majoritaire. Par ailleurs, ils peuvent croire "que leur sort individuel est lié à celui de la collectivité, que l'amélioration de leur condition économique, de leurs chances politiques ou de leur statut social ne dépend pas tant de leurs efforts personnels que d'une action collective" (Breton, 1994, p. 63).

Tableau 9  
L'identité et la perception du poids des francophones à Lourdes-de-Blanc-Sablon

	Francophone*		Francophone et anglophone*	
	Nb	%	Nb	%
Minorité	16	66,7%	15	68,2%
Majorité	5	20,8%	5	22,7%
Minorité-majorité	3	12,5%	2	9,1%
<b>TOTAL</b>	<b>24</b>	<b>100,0%</b>	<b>22</b>	<b>100,0%</b>

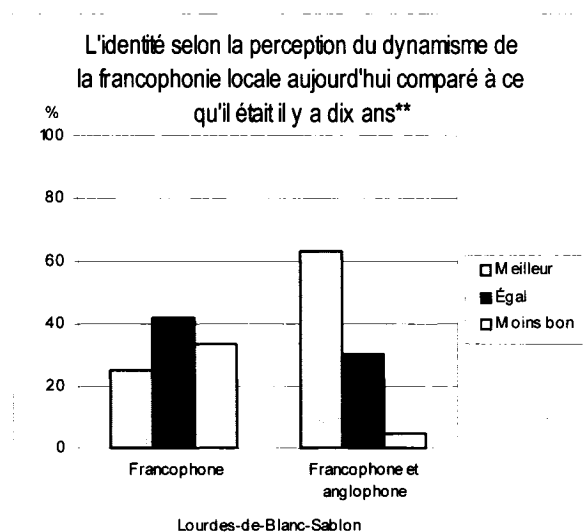
\* Chi-carré non significatif.

Par contre, la perception du dynamisme du fait français local aujourd'hui comparé à ce qu'il était il y a dix ans s'avère très différente entre les personnes s'identifiant comme francophones et celle des francophones qui se définissent comme bilingues. Lorsque l'on déclare une identité francophone, on trouve en grande majorité que la situation de la francophonie locale se dégrade ou demeure stable, une opinion s'élevant à 75,0% (figure 37). Soucieux de l'avenir du français, les francophones sentent qu'ils perdent du terrain. Chez les francophones qui s'identifient à la fois comme francophone et anglophone, une forte proportion (63,5%) croient que la situation serait meilleure contrairement à

4,3% qui jugent qu'elle est moins bonne. Ceci peut se traduire en leur méconnaissance du fait français car ils s'identifient à la fois au groupe anglophone et au groupe francophone. Les personnes ayant une identité francophone sentent davantage la menace de la majorité que les personnes qui s'identifient comme bilingues car ceux-ci entretiennent des liens étroits avec les deux groupes linguistiques et culturels.

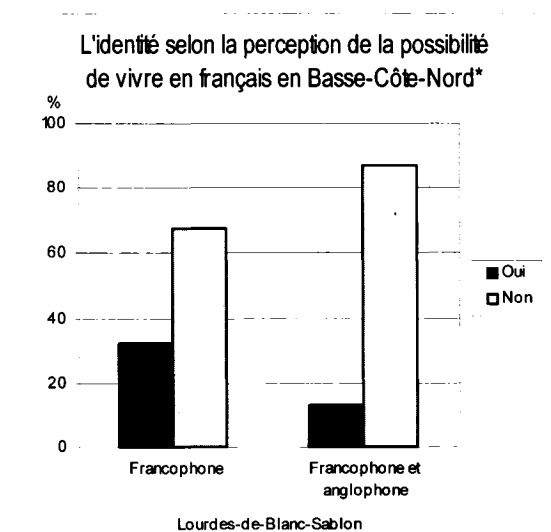
Comme nous l'avons mentionné, plusieurs personnes associent l'amélioration de l'état de la francophonie au fait que les anglophones valorisent de plus en plus le français. Cependant, la perception de l'amélioration de l'état de la francophonie en raison de la volonté de bilingualisation des anglophones révèle que la langue française devient utilitaire plutôt qu'un héritage culturel distinct. Breton souligne que l'appartenance francophone peut constituer un élément permettant de poursuivre favorablement ses intérêts, dont les perspectives d'emplois, le prestige social, l'accès à une clientèle plus large, etc.. (1994). Selon lui, dans ce type d'appartenance, la dimension instrumentale ou pratique prédomine au détriment de son aspect symbolique et culturel (1994, p. 62).

Figure 37



\*\* Chi-carré significatif entre 2,5% et 1,0%.

Figure 38



\* Chi-carré non significatif.

Enfin, bien que le test statistique ne soit pas significatif, on observe qu'il y a aussi une certaine relation entre la perception de la capacité à vivre en français dans la région et l'identité. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, les francophones ne sont pas très nombreux à croire en les possibilités de vivre en français sur la Basse-Côte-Nord. Cependant, les Blanc-Sablonnais qui se considèrent francophones sont plus nombreux (32,0%) à voir les possibilités de vivre en français que ceux qui s'identifient

comme bilingues (13,0%). La figure 38 montre que les personnes qui s'identifient uniquement comme francophones affichent une vision plus positive de la possibilité de vivre en français en Basse-Côte-Nord. Ainsi, plus on s'identifie comme francophone, plus on croit en les possibilités de la langue et de la culture françaises.

Il est surprenant de constater que les résultats présentés dans ces trois tableaux ne sont pas nécessairement concordants. L'identité et la perception du poids des francophones à l'échelle locale ne semblent pas reliées alors qu'on supposait initialement que plus on s'identifie comme francophone, plus on se sent minoritaire. En contrepartie, l'identité va de paire avec la perception de l'état de la francophonie: les Blanc-Sablonnais qui se définissent comme francophones sentent que la francophonie se dégrade alors que les personnes ayant une identité double sont plus positives quant à la situation du fait français. Enfin, bien que la proportion des deux groupes de francophones qui croient qu'il est impossible de vivre seulement en français dans leur région soit élevée, le dernier tableau nous montre la vision plus positive des Blanc-Sablonnais qui se définissent comme francophones que leur concitoyens qui partagent des affinités avec les deux cultures. En s'appuyant sur les différents travaux réalisés sur les communautés francophones minoritaires, cette dernière perception était plus prévisible que les deux autres. Donc, même si 75,0% des personnes qui s'identifient comme francophones jugent que le fait français se dégrade ou reste stable, 32,0% croient toujours en les possibilités de la francophonie dans leur région. Nous avons vérifié quel était le profil de ces répondants en mettant en relation l'identité et ces deux dernières perceptions. Le résultat révèle que les trois quarts<sup>15</sup> des francophones qui se définissent comme francophones croient en les possibilités de vivre en français mais ils jugent par contre que l'état de la francophonie se dégrade. Le rapport entre les différentes perceptions qui alimentent l'identité en Basse-Côte-Nord n'est pas simple à décortiquer. Ceci témoigne de la complexité de la relation entre l'identité et les représentations.

---

<sup>15</sup> Compte tenu du faible nombre de participants (6) qui partagent ces trois représentations (identité francophone, croyance en la possibilité de vivre en français et perception que la francophonie se dégrade), cette affirmation doit être utilisée avec réserve.



Dans ses travaux sur les modalités d'appartenance aux francophonies minoritaires, Breton (1994) évoque trois relations que les francophones peuvent entretenir avec la collectivité francophone. Selon lui, "celle-ci peut être construite sur une base pragmatique ou utilitaire, elle peut être basée sur la perception d'une interdépendance et elle peut être fondée sur le sentiment de partager un héritage culturel distinct. Dans chaque cas, il s'agit d'un spectre allant du négatif au positif" (1994, p. 61). Dans cette analyse, nous pouvons situer les francophones sur ce continuum de types de relations avec la francophonie. Pour les Bas-Côtiers qui s'identifient comme francophones uniquement, le bien-être de la langue et de la culture françaises semble être important, du moins, c'est ce qui ressort de leurs commentaires. Leurs perceptions du fait français démontrent que plusieurs d'entre eux s'inquiètent de l'avenir du français en Basse-Côte-Nord. À côté de ces francophones plus affirmés, on retrouve les francophones qui ont une appartenance à la fois aux mondes francophone et anglophone de la Basse-Côte-Nord. Ceci s'explique notamment par leurs racines familiales et la langue de leur conjoint. Ce groupe de francophones peut s'insérer à la fois dans les trois relations évoquées par Breton (1994). Par contre, on pourrait croire qu'une plus forte proportion tendent à considérer la langue française comme un outil qui s'avère indispensable à la vie en Basse-Côte-Nord compte tenu de leurs liens étroits avec les deux communautés (francophone et anglophone). En utilisant les mots de Breton, la relation qu'entretiennent les francophones qui considèrent leur identité comme bilingue peut révéler "la perception d'une interdépendance" (1994, p. 61).

Ce qui est un peu plus alarmant, c'est la forte proportion des Bas-Côtiers qui se définissent comme francophones et comme bilingues qui sont moins engagés lorsqu'il s'agit de se poser comme utilisateurs de français dans l'espace public. En effet, plusieurs font preuve d'une certaine réticence envers l'utilisation du français dans les milieux anglophones. Ceci soulève une interrogation: À quel point les francophones sont-ils prêts à prendre des actions concrètes en faveur de la francophonie?

En reprenant l'idée de Bernard que la biculturalisation des francophones entraîne un processus d'acculturation française et d'assimilation à la culture anglaise (1998), nous soutenons l'idée que c'est le phénomène qui se produit actuellement à Lourdes-de-Blanc-Sablon. En fait, la dualité culturelle à laquelle s'identifient près de la moitié de nos interlocuteurs de ce village, serait un signe

de l'effritement de la communauté menant à l'éventuelle possibilité de l'assimilation. Cette appartenance double découle en partie d'un phénomène de bilingualisation présent au sein de la communauté. À quelques nuances près, on pourrait qualifier cette bilingualisation comme étant soustractive en ce sens qu'elle pourrait entraîner "un dépérissement du sentiment d'appartenance, ou de la conscience communautaire et une relégation de la langue maternelle vers des fonctions restreintes" (Bernard, 1997). Les comportements linguistiques en témoignent. En effet, à Lourdes-de-Blanc-Sablon, le français est beaucoup moins utilisé qu'à Tête-à-la-Baleine, et ce, dans tous les domaines de la vie d'échange. Le bilinguisme est d'autant plus valorisé, tout comme dans plusieurs communautés minoritaires canadiennes. La connaissance du français et de l'anglais devient un atout indispensable, surtout dans les régions où les emplois locaux se font plus rares. Pour les personnes qui s'identifient comme bilingues, principalement les Blanc-Sablonnais, on peut supposer que :

"la relation avec la collectivité francophone est positive, mais segmentaire ou "situationnelle". Elle ne concerne qu'une partie de leur identité et de leur vie sociale. Leur identité francophone n'est ressentie que dans certaines situations (par exemple lors d'un événement communautaire ou d'une prise de position antifrancophone par un groupe quelconque). Leur vie comme francophone est restreinte à certains contextes sociaux [...] dont la famille ou l'école, leur vie professionnelle, sociale et politique se déroulant entièrement à l'intérieur des frontières francophones" (Breton, 1994, p. 66).

De plus, le fait que le milieu de vie des francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon soit beaucoup plus mixte linguistiquement que celui des francophones de Tête-à-la-Baleine et qu'ils cohabitent avec les anglophones de leur village et des communautés avoisinantes influence certainement la façon dont ils se définissent.

Qu'on soit à Lourdes-de-Blanc-Sablon ou à Tête-à-la-Baleine, le maintien de la francophonie est favorisé par la structure institutionnelle dont les communautés francophones de la Basse-Côte-Nord disposent. Par exemple, l'école Mgr Scheffer à Lourdes-de-Blanc-Sablon y contribue beaucoup. De plus, les emplois dans ces institutions doivent être comblés par des personnes qui parlent le français. La conscience culturelle est liée à une situation sociale particulière qui découle à la fois du vécu au sein de la communauté, à l'échelle de la région et de la province. Tout porte à croire que l'isolement géographique contribue au maintien et au développement de la langue et de la culture françaises. L'isolat francophone de Tête-à-la-Baleine le démontre.

## CHAPITRE 6

### Synthèse et conclusion : Espace vécu et vitalité des communautés

Le vécu des francophones de la Basse-Côte-Nord est teinté par un double isolement: l'isolement géographique et l'isolement culturel. Comment ce double contexte de vie affecte-t-il la viabilité de leurs communautés? C'est à travers l'étude de l'appartenance et de l'identité que nous avons tenté d'apporter certaines pistes de réponse à cette question. Dans ce dernier chapitre, nous ferons tout d'abord un bref retour sur les résultats de l'analyse en apportant une attention particulière à ce qui constitue le cœur de notre thèse: l'isolement géographique et culturel et l'espace vécu. Ensuite, nous croiserons les deux dimensions-clé de l'espace vécu des Bas-Côtiers qui ont fait l'objet de notre étude, soit l'appartenance territoriale et l'identité linguistique. Nous mettrons en relation ces deux formes d'identification afin de dégager les profils d'appartenance des francophones de la région. Puis, l'appartenance et certains facteurs structuraux comme ingrédients nécessaires au développement local seront discutés. Nous exposerons également quelques questions soulevées par cette recherche. Enfin, les limites de l'étude ainsi que l'apport de cette thèse, tant pour les recherches sur les milieux insulaires que pour les communautés francophones de la Basse-Côte-Nord, seront soulignés.

L'isolement géographique distingue la Basse-Côte-Nord du reste du Québec. En effet, les villages de la région sont enclavés la majeure partie de l'année en raison de l'absence de lien routier permanent (à l'exception de la Route Blanche). Ceci fait en sorte que l'espace de vie prend ici des formes spécifiques qui affectent le sens conféré tant à l'espace local qu'à l'espace régional élargi et aux milieux de vie plus lointains. Malgré les inconvénients que l'isolement occasionne, la perception positive de la réalité d'être insulaire témoigne de l'attachement que les Bas-Côtiers portent à leur région. Bien que plusieurs facteurs les poussent à partir, ils ne veulent pas quitter la Basse-Côte-Nord. Ils s'approprient l'isolement comme étant une partie intégrante de leur vie. Dans sa chanson bien connue en Basse-Côte-Nord, le groupe *Freedom Junction* de La Tabatière (voir annexe 6 pour une version complète), rappelle comment l'isolement et le mode de vie distingue cette région :

“Hey hey this is my hometown, you can’t drive away from here. We’ve got our own way to stay occupied. We don’t have McDonald’s or Kentucky Fried. Everybody knows when somebody lies [...]. Hey hey this is my hometown, you can’t drive away from here [...] We take a little ride up around the bin. Seven miles dirt road and we turn around again [...] Hey hey hey, I’m proud of where I’ve grown, it’s just that sometimes it’s so hard living with everybody knowing your name. ‘Cause there are people who talk about you whenever they can [...] Hey hey this is my hometown I was born I’ll die right here.”

D’ailleurs, le nom du groupe même évoque un des principaux aspects qui fait de la Basse-Côte-Nord un lieu où il fait bon vivre: l’isolement géographique qui est au cœur des comportements et des perceptions des Bas-Côtiers. Les conditions reliées au fait insulaire, dont la mobilité et l’espace perçu, renforcent le sentiment d’appartenance local et régional et suscitent un esprit communautaire dont les Bas-Côtiers ne peuvent se dissocier.

L’isolement des francophones qui vivent en Basse-Côte-Nord est doublé par le fait que la région est à forte majorité anglophone, à l’exception de quelques communautés francophones et montagnaises. Les communautés à l’étude sont minoritaires à l’échelle régionale. Le village de Tête-à-la-Baleine est très homogène culturellement avec une population francophone majoritaire à l’échelle locale. Les francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon représentent quant à eux près de la moitié de la population totale. Cette localité est la plus peuplée de la Basse-Côte-Nord et elle sert également de centre régional de services, surtout dans le domaine de la santé. Ceci suscite beaucoup de va-et-vient dans le village car certaines des institutions locales desservent également les membres de la population anglophone de la région. Les Blanc-Sablonnais cohabitent avec les anglophones de leur communauté mais aussi avec les gens des villages avoisinants auxquels ils sont liés par un tronçon de route. De plus, la proximité de Terre-Neuve et Labrador, à cause des contacts fréquents qu’elle favorise, notamment des mariages entre Québécois et Terre-neuviens, renforce la place de la langue anglaise au sein de la région. Dans une étude réalisée à la fin des années 1960, Tremblay et Lepage expliquent pourquoi la Basse-Côte-Nord est un lieu privilégié pour l’étude de la culture: “D’une part, les modèles culturels traditionnels s’y sont conservés mieux qu’ailleurs en raison de l’impact plus faible des facteurs extérieurs de changement et, d’autre part, la diversité des stocks culturels d’origine (québécois et terre-neuvien) permet de mieux saisir dans une même aire écologique la spécificité et les constantes culturelles de chaque groupe comme les processus et résultats des

changements liés aux contacts interculturels” (1970, p. 10). Compte tenu de ces deux dimensions de l’espace vécu des Bas-Côtiers, que peut-on penser de la vitalité communautaire?

### **6.1 Deux dimensions-clé de la vitalité communautaire des villages francophones en Basse-Côte-Nord: l’appartenance régionale et linguistique**

Le concept d’isolement est complexe. L’isolement n’implique pas seulement une dimension physique, il comporte à la fois une composante sociale en lien avec des valeurs communautaires imbriquées dans les perceptions des insulaires (Stone, 1972 et Nutley, 1980). Dans cette recherche, nous avons constaté que l’appartenance est fortement liée à l’isolement et que l’identité linguistique est modelée entre autres par le fait que la Basse-Côte-Nord est une région anglophone. L’isolement a une connotation sentimentale qui découle des relations de voisinage, des solidarités diverses qui se manifestent au quotidien comme dans la perception, ainsi que de l’organisation générale du territoire. “Sans que les habitants en aient forcément pleine conscience”, pour reprendre les termes de Wackermann (2002, p.38), les Bas-Côtiers francophones ont une appartenance à deux collectivités, celle de la Basse-Côte-Nord et celle de la francophonie. Voici un bref rappel des principaux constats de la recherche.

Au plan géographique, les francophones de la Basse-Côte-Nord éprouvent un fort sentiment d’appartenance à leur milieu de vie. Effectivement, à Lourdes-de-Blanc-Sablon, 72,0% des participants ont une appartenance régionale *forte* ou *très forte* alors qu’à Tête-à-la-Baleine, cette proportion s’élève à 88,0%<sup>1</sup>. La différence observée entre les deux communautés peut être attribuée au fait qu’à Lourdes-de-Blanc-Sablon, une certaine proportion (30,0%) des interlocuteurs que nous avons rencontrés ne sont pas nés en Basse-Côte-Nord<sup>2</sup>. La plupart d’entre eux sont venus s’installer dans ce village pour travailler à titre de professionnels dans les institutions locales (centre de santé, école, poste de police, etc. ). L’attachement qu’ont les Bas-Côtiers à leur région est aussi reflété dans leur désir de rester dans leur coin de pays. Malgré la situation économique précaire et le

---

<sup>1</sup> Bien que les tests statistiques ne soient pas toujours concluants, notamment en raison de la petite taille de notre échantillon, il est primordial de prendre en considération que nous avons interrogé 11,4% de la population francophone totale (français et français et anglais langues maternelles) à Lourdes-de-Blanc-Sablon et 25,7% à Tête-à-la-Baleine. Ces pourcentages sont suffisamment élevés pour bien refléter la diversité des réalités vécues par les résidents des deux communautés.

<sup>2</sup> À Tête-à-la-Baleine, seulement 14,0% des gens que nous avons interrogé ne sont pas nés en Basse-Côte-Nord.

manque de services locaux, ils manifestent une forte volonté de continuer à vivre dans leur village et ils ont à cœur l'avenir de la Basse-Côte-Nord. Afin de pouvoir y demeurer une partie de l'année, bon nombre de Bas-Côtiers choisissent de partir travailler à l'extérieur plusieurs mois. Les gens que nous avons rencontrés sont attachés à leur milieu de vie, à leur mode de vie ainsi qu'à leur culture distincte de "Bas-Côtiers". Lors du travail de terrain, ils ont cherché maintes fois à nous sensibiliser à la particularité de vivre dans leur région. Ils nous ont fait goûter des mets et des boissons typiques de la Basse-Côte-Nord, ils nous ont initiée à la musique locale et ils nous ont fait découvrir les paysages auxquels ils sont attachés.

Au plan linguistique, on retrouve deux grands types d'identification francophone en Basse-Côte-Nord. Premièrement, il y a les francophones qui s'identifient uniquement comme francophones. Ils représentent une très forte proportion des francophones de Tête-à-la-Baleine et près de la moitié des francophones de Lourdes-de-Blanc-Sablon. Deuxièmement, on retrouve un groupe de francophones qui se définissent à la fois comme francophones et comme anglophones. La plupart de ces répondants demeurent à Lourdes-de-Blanc-Sablon. On observe donc un effet de milieu entre les communautés étudiées. Les francophones de Tête-à-la-Baleine s'identifient davantage comme francophone que leurs concitoyens blanc-sablonnais. Leur identité s'exprime entre autres dans leurs pratiques linguistiques qui se déroulent principalement en français. Par contre, lorsqu'il s'agit de réaliser des actions concrètes en faveur de la francophonie, l'identité francophone est beaucoup moins affirmée, et ce, dans les deux communautés.

À Lourdes-de-Blanc-Sablon, près de la moitié des francophones se reconnaissent à la fois comme francophone et comme anglophone, ce qui représente une proportion non négligeable. Nous avons observé plusieurs différences entre leurs perceptions et celles des francophones qui se disent uniquement francophone. Leur préoccupation quant à l'avenir du français semble moins forte que chez les personnes qui affichent une identité uniquement francophone. Breton souligne à quel point cette double identité est inquiétante pour les francophones. Selon lui, la biculturalisation mènerait à l'effritement de la langue et de la culture françaises (1994). On peut dire que ce phénomène touche beaucoup plus les Blanc-Sablonnais que les francophones de Tête-à-la-Baleine compte tenu des liens étroits qu'ils entretiennent avec les Anglo-Québécois de la région et les Terreneuviens. On y retrouve en effet une forte proportion de mariages exogames<sup>3</sup>. Ceci est inévitable compte tenu de la

---

<sup>3</sup> À Lourdes-de-Blanc-Sablon 47,2% des participants à notre enquête ont des conjoints de langue maternelle anglaise.

petitesse, d'une part, de la population totale et, d'autre part, de la population francophone. Les mariages exogames entre francophones et anglophones et entre Terre-neuviens et Québécois font partie de la réalité régionale depuis longtemps<sup>4</sup>. Nous avons aussi observé une relation entre l'identité et l'appartenance au Québec et au Canada. Le fait que la structure institutionnelle et le statut de la langue se trouvent sous la juridiction provinciale du Québec aide à la valorisation du fait français dans la région, et ce, autant du côté des anglophones que du côté des francophones. De plus, les institutions de Lourdes-de-Blanc-Sablon sont essentielles au bien-être de la communauté en ce sens qu'elles génèrent plusieurs emplois. Un répondant de Lourdes-de-Blanc-Sablon allait même jusqu'à dire que "*sans le centre de santé ici, Lourdes serait en voie de disparition, comme les autres villages de la Basse-Côte-Nord. Le centre de santé, c'est le plus gros employeur ici, et comme les pêches diminuent constamment...son rôle devient de plus en plus important*" (LBS-5).

## 6.2 La combinaison des deux formes d'identification

Dans cette étude, nous avons exploré la relation entre l'isolement et l'identification. Pour ce faire, nous avons étudié divers aspects de l'espace vécu des francophones en Basse-Côte-Nord. Nous avons ainsi analysé, tour à tour, les comportements géographiques et les pratiques linguistiques de cet espace vécu, tout en accordant une attention particulière aux représentations des Bas-Côtiers. La question reste à savoir comment ces deux dimensions que sont l'appartenance territoriale et l'identité linguistique se combinent? Dans le but d'apporter certains éléments de réponse à cette interrogation, nous avons repris les deux questions-clé de notre enquête (l'appartenance régionale et l'identité linguistique), mais cette fois-ci, en les mettant en relation.

L'observation de la figure 39 présentant les résultats du croisement permet de relever différents profils de Bas-Côtiers francophones. Le premier profil de participants rejoint les personnes qui se définissent comme bilingues dans les deux communautés. On pourrait appeler ce groupe les *Coasters*<sup>5</sup>. Ils ont une appartenance régionale très forte, tout en ayant une identité aux deux groupes

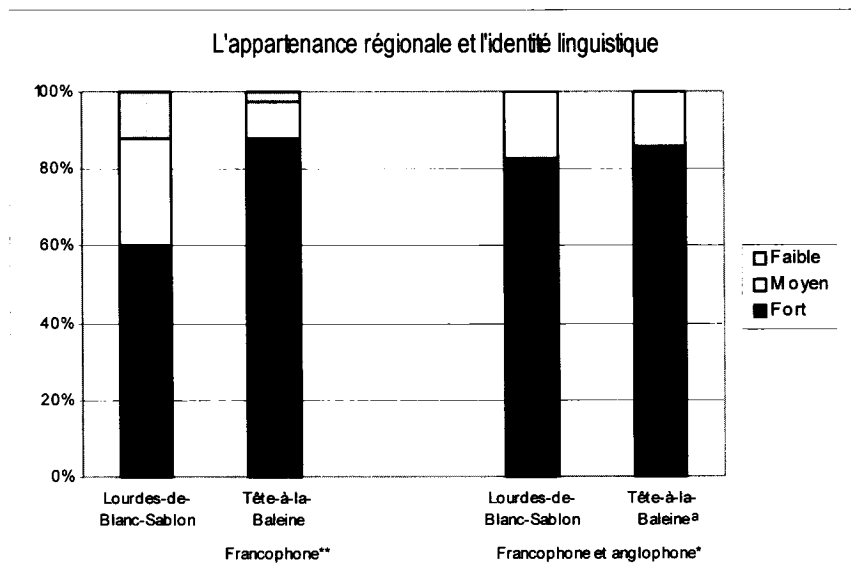
---

<sup>4</sup> Pour un retour historique sur les patrons de mariage en Basse-Côte-Nord, voir Remiggi, F. W. (1975) *Persistence of ethnicity. A study of spatial boundaries on the eastern Lower North Shore : 1820-1970*. Mémoire de maîtrise. St.John's: Department of geography, Memorial University of Newfoundland.

<sup>5</sup> Les personnes de la Basse-Côte-Nord sont communément appelés les *Coasters*. Nous avons choisi ce terme car il a une double connotation. Premièrement, ce terme souligne le fait que la Basse-Côte-Nord est une région anglophone et deuxièmement, il est rappelle la forte appartenance régionale des Bas-Côtiers.

linguistiques. Comme nous l'avons démontré dans le chapitre 5, les Bas-Côtiers qui affichent une identité bilingue semblent manifester une préoccupation moindre envers le fait français. Par ailleurs, leur identité biculturelle serait un signe du transfert linguistique et culturel vers la majorité, qui pourrait mener à l'éventuelle assimilation. Par contre, on peut faire l'hypothèse que les Bas-Côtiers qui affichent une identité bilingue seraient davantage concernés à ce qui touche au développement régional en général. Ils se définissent comme *Coasters* avant de s'identifier comme francophone uniquement.

Figure 39



<sup>a</sup> Seulement 7 personnes font partie de cette catégorie.

\* Chi-carré non significatif.

\*\* Chi-carré significatif entre 2,5% et 1,0%.

Le deuxième profil de francophones fait référence aux francophones qui s'identifient comme francophones uniquement et qui ont une appartenance régionale forte. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, ce profil comprend 60,0% des interlocuteurs qui s'identifient comme francophones. À Tête-à-la-Baleine, presque tous les francophones qui ont une identité uniquement francophone ont une appartenance régionale forte, leur proportion représentant 88,1%. On pourrait supposer que les individus appartenant à ce profil ressentent moins fortement les conséquences de la minorisation. Ceci est d'autant plus vrai à Tête-à-la-Baleine car les francophones font partie d'une majorité à l'échelle locale. Culturellement, les individus faisant partie de ce profil sont à la fois *Coasters* et francophones.

Le dernier profil de francophones démontre l'effet de milieu entre les deux communautés, celui-ci étant plus présent à Lourdes-de-Blanc-Sablon qu'à Tête-à-la-Baleine. Effectivement, on constate qu'à Lourdes-de-Blanc-Sablon, 40,0% des répondants qui se définissent uniquement comme francophones ont une appartenance régionale faible ou moyenne alors que les autres ont une appartenance régionale forte, comparativement à 11,9%<sup>6</sup> à Tête-à-la-Baleine. On pourrait faire l'hypothèse que la place que prend l'identité francophone de ces derniers est plus grande que celle que prend leur appartenance régionale. Ce sont ceux qui auraient le plus à cœur le maintien et le développement de la langue et de la culture françaises. On peut présumer que ce sont eux qui sont les plus susceptibles de participer à l'épanouissement et au développement de la francophonie régionale à divers plans: économique, politique, culturel, communautaire, etc. On pourrait aussi penser qu'ils s'investiront et s'engageront dans divers projets favorisant la francophonie. Ils se définiraient comme francophone avant de s'identifier comme *Coaster*. Ils sont soit l'un ou l'autre (francophone ou *Coaster*) et moins souvent l'un et l'autre (francophone et *Coaster*). Il faut aussi prendre en considération que 36,0% des individus qui font partie de ce profil sont nés ailleurs au Québec. Pour les francophones ne provenant pas de la région, l'identité francophone est davantage affirmée que l'appartenance régionale<sup>7</sup>.

Bref, on retrouve trois groupes de francophones en Basse-Côte-Nord : les *Coasters* qui s'identifient comme bilingues; les francophones qui ont une appartenance régionale forte (ils sont à la fois francophones et *Coasters*) et les francophones qui se définissent comme francophone avant tout et qui s'identifient moins à la Basse-Côte-Nord. Il est important de réitérer que ce dernier groupe de francophones se trouve principalement à Lourdes-de-Blanc-Sablon. Ces trois groupes de francophones cohabitent dans une même région, voire dans une même localité. Que peut-on alors penser de la cohésion régionale au sein de la collectivité francophone? Est-ce que ces profils d'individus se complètent afin d'assurer le développement communautaire de la Basse-Côte-Nord? Est-ce que le fait que l'appartenance régionale soit forte suffise à la survie des milieux? Le développement communautaire peut-il se faire sans des actions prises en faveur de la langue et de la culture françaises?

---

<sup>6</sup> À Tête-à-la-Baleine, ce profil comprend seulement 5 individus.

<sup>7</sup> Cette constatation doit être utilisée sous toute réserve compte tenu de la petite taille de l'échantillon (9 personnes sur 25).

### **6.3 Le développement local**

Selon Landry et Allard, la survie d'une communauté en milieu minoritaire dépend de la combinaison de quatre capitaux qui sont essentiels au développement communautaire et linguistique : le capital démographique, le capital économique, le capital politique, et le capital culturel (Landry, 1994; Landry et Allard, 1996).

Premièrement, la communauté requiert le nombre d'habitants nécessaire pour assurer le renouvellement de la population (le capital démographique). Des indicateurs tels les taux de natalité, d'immigration, d'émigration ainsi que les degrés d'endogamie et d'exogamie peuvent être considérés pour mesurer le capital démographique (Landry, 1994). À cet égard, il faut noter une différence importante entre les deux communautés étudiées. À Lourdes-de-Blanc-Sablon, la population francophone est assez importante en termes de nombre et de pourcentage mais elle est menacée par le fait que la localité soit francophone et anglophone, alors qu'à Tête-à-la-Baleine, la réalité est tout autre. Effectivement, à l'échelle de la communauté locale, la situation du fait français est beaucoup moins préoccupante que la situation démographique et économique. En contrepartie, l'exode rural et le non-renouvellement de la population sont des réalités inquiétantes pour la communauté locale. La survie de Tête-à-la-Baleine dépend d'un regain démographique et économique.

Le deuxième capital souligné par Landry et Allard (1996) est en lien avec l'économie. Selon eux, pour qu'une communauté linguistique en situation minoritaire se maintienne et se développe, elle doit être appuyée par les nombreuses dimensions du système économique. En Basse-Côte-Nord, la situation économique se dégrade, surtout depuis le moratoire sur les pêches. Le profil de communauté du chapitre 3 nous montre à quel point les communautés à l'étude sont fragiles au point de vue socio-économique. Les membres de la communauté de Lourdes-de-Blanc-Sablon sont privilégiés par le fait que le Centre de santé de la Basse-Côte-Nord (Blanc-Sablon) et l'école Mgr Scheffer génèrent plusieurs emplois locaux. À Tête-à-la-Baleine, la situation est plus inquiétante. Le développement économique de la région est une préoccupation pressante pour les Bas-Côtiers. À l'échelle locale, on voit des initiatives de projets, comme un projet de développement touristique à Tête-à-la-Baleine pour accueillir, lors de leur court passage dans le village, les touristes qui visitent les villages de la Basse-Côte-Nord desservis par le bateau. On note également un projet de radio

communautaire à Tête-à-la-Baleine de même que des tentatives afin d'exporter la chicoutai à Lourdes-de-Blanc-Sablon<sup>8</sup>. Ces projets permettent de générer quelques emplois locaux.

L'avenir des communautés francophones ne repose pas seulement sur des enjeux démographiques et économiques, il a beaucoup à voir avec "l'intervention des pouvoirs publics à tous les échelons et avec l'initiative des acteurs sur le terrain" (Côté, 2000, p. 2). Le capital politique réfère au degré de participation des membres de la communauté au pouvoir décisionnel. Le fait que la Basse-Côte-Nord soit une région en marge de la province et que la population soit peu importante en nombre a des répercussions au niveau politique. Plusieurs personnes nous ont dit que leur région était oubliée des gouvernements, et ce, tant à l'échelle provinciale que fédérale. De plus, le fait que les villages soient culturellement diversifiés et isolés les uns des autres constitue une entrave à la cohésion régionale et à l'organisation de la revendication face à Québec ou à Ottawa. Les gens ont alors tendance à se refermer encore plus sur eux-mêmes et à être encore plus protectionnistes. Ces répondants s'expriment à ce propos :

*"Au niveau politique, les villages de la Basse-Côte-Nord ne travaillent pas ensemble. Il y a trop de "petites politiques" (TB-48).*

*"Au niveau régional, il n'y a pas de consensus, de solidarité. La solidarité arrête au niveau local. Les gens ne s'entendent pas sur les mêmes choses. Ils regardent à court terme, selon leurs propres intérêts. Quand tu luttas pour la survie, chacun veut une part du gâteau, ça fait que les gens ne travaillent pas ensemble. Ils ne pensent pas en terme de Basse-Côte-Nord, ils pensent en terme de villages et d'individus" (TB-49).*

Le dernier capital nécessaire au bon fonctionnement des communautés francophones minoritaires est le capital culturel, qui se réfère aux ressources et aux institutions qui ont pour rôle l'échange d'informations et la transmission de la culture dans la communauté (Landry, 1994)<sup>9</sup>. Les groupes linguistiques minoritaires ont besoin de lieux auxquels ils peuvent s'identifier. Ces institutions doivent être des lieux de culture française qui véhiculent des valeurs de solidarité culturelle et d'appartenance communautaire (Bernard, 1998). Selon Landry, le capital culturel englobe les lieux et

---

<sup>8</sup> Une mûre qui ressemble à une framboise mais qui est de couleur ambre jaune. Elle pousse tout près du sol, près des tourbières.

<sup>9</sup> À cet égard, on note, par exemple, le projet de développement culturel de la Basse-Côte-Nord réalisé par le gouvernement du Québec au début des années 1980. Voir Payne, D. (responsable) (1980) *La Basse-Côte-Nord vers l'avenir*. Gouvernement du Québec: Développement culturel.

les institutions “dans lesquels la culture du groupe peut être vécue et partagée par ses membres”, notamment les écoles. À Tête-à-la-Baleine, la baisse drastique du nombre d’élèves inscrits à l’école Gabriel-Dionne est inquiétante pour maintenir l’école ouverte. Tel que l’explique Landry, les institutions scolaires sont “cruciales à la survie d’un groupe et à la transmission culturelle” (1994). Le village de Lourdes-de-Blanc-Sablon est avantagé par la structure institutionnelle présente dans la communauté. Entre autres, le statut de la langue au niveau provincial fait en sorte que la langue des institutions gouvernementales soit le français. En contrepartie, on a déploré l’anglicisation de plusieurs institutions, notamment l’école Mgr Scheffer, de par la présence de plusieurs élèves des communautés anglophones avoisinantes.

Comme l’ont souligné plusieurs travaux, entre autres ceux de Dionne et Thivierge, 2000; Jean, 1984 et 1997; Kaiser, 1989), le fort sentiment d’appartenance régionale est un des principaux ingrédients du développement. De plus, les recherches sur la francophonie minoritaire ont démontré que l’identité est un facteur crucial de la vitalité communautaire (Allard et Landry, 1994; Bernard, 1997; Breton, 1994, Gilbert et al., 2005; Landry et Allard, 1996). Mais quand la cohésion au sein de la communauté ne s’appuie pas sur une cohésion culturelle ou à l’inverse, quand le dynamisme culturel ne s’appuie pas sur l’appartenance à la collectivité, quel développement peut-on envisager? Peut-on, en effet, envisager un développement local sans prendre en considération la langue et la culture? Peut-on, inversement, penser un développement culturel sans ancrage territorial?

Pour notre part, nous ajouterons que la survie d’un milieu découle de facteurs structuraux tels l’économie et la démographie mais aussi d’une symbiose entre l’appartenance régionale et l’identité culturelle. Le développement local ne peut s’épanouir sans la compatibilité des sphères économiques et sociales. Dionne et Thivierge soulignent que “le développement local ne peut avoir lieu sans l’affirmation identitaire de solidarités de base qui s’imposent au nom de **lieux** sociaux et concrets à développer (territoire) et des **liens** sociaux à consolider (communauté)” (2000, p.312). Autrement dit, pour que la cohésion culturelle soit forte, il faut que l’appartenance territoriale soit forte et pour que la cohésion régionale soit forte, il faut que la francophonie soit forte. On ne peut point envisager un développement communautaire sans la complétude de ces deux dimensions. Sur la Basse-Côte-Nord, on voit que les deux dimensions se combinent premièrement chez certains des répondants de Lourdes-de-Blanc-Sablon (60,0%) qui s’identifient comme francophones uniquement et chez la majeure partie des francophones de Tête-à-la-Baleine (88,1%). Par contre, cette dernière éprouve

des difficultés économiques, démographique et institutionnelles majeures, de même que des difficultés structurelles qui remettent en question la survie du milieu. Deuxièmement, on peut présumer que l'appartenance régionale et culturelle se combine chez les personnes qui s'identifient comme bilingues. On ne sait cependant pas quelle place occupe leur identité francophone au sein de leur identité biculturelle. On peut supposer que plus les francophones sont divisés au sein de la communauté culturelle (identité francophone et identité bilingue), plus leur force communautaire s'affaiblit. Un développement socio-économique durable ne peut être envisagé sans le fort attachement au milieu et à la communauté, dans une mesure "où les liens communautaires territorialisés jouent un rôle fondateur d'enracinement" (idem, p. 314).

#### **6.4 Isolement et viabilité des communautés francophones**

Dans cette recherche, nous avons vu à quel point l'isolement géographique et culturel façonne l'appartenance régionale et l'identité linguistique des Bas-Côtiers. Actuellement, on sent un certain dynamisme de la part des membres des communautés francophones, mais pas nécessairement chez tous les francophones. Plusieurs ont à cœur la survie de leur milieu ainsi que le bien-être de la langue et de la culture françaises. Ils témoignent d'une volonté de garder les milieux en vie. Ils sont nombreux à s'exiler une partie de l'année pour trouver de l'emploi. Cette stratégie leur permet de revenir vivre dans la région pour la période hivernale. Mais jusqu'à quand pourront-ils continuer ainsi? Est-ce que cette stratégie contribue au développement local ou constitue-t-elle un pansement ne pouvant repousser un éventuel bouleversement au sein de certains villages de la Basse-Côte-Nord? La fermeture du village d'Aylmer Sound à l'été 2005 a suscité de fortes réactions dans la région. Lors de notre séjour de terrain à Tête-à-la-Baleine, plusieurs participants ont partagé avec nous leur crainte de voir leur village fermer. À l'heure actuelle, les villages francophones de la Basse-Côte-Nord subissent de grandes transformations démographiques, économiques et linguistiques. Cette région se trouve à la croisée des chemins entre la viabilité ou la fermeture de certaines localités. Alors qu'à Tête-à-la-Baleine la population diminue annuellement, à Lourdes-de-Blanc-Sablon, on voit un certain phénomène d'anglicisation. Les gens ont encore espoir en une transformation qui aurait un impact profond sur leur région, soit la construction d'une route reliant les communautés de la Basse-Côte-Nord au reste du Québec. La construction de la route suscite de

nombreux débats depuis plusieurs années, tant dans les communautés de la Basse-Côte-Nord qu'aux différents paliers gouvernementaux.

Dans l'éventualité où le projet de route se concrétise, on est à même de se demander si les effets en seront réellement bénéfiques. Celle-ci engendrerait assurément des changements dans les localités de la Basse-Côte-Nord. La continuité de la route du Havre-Saint-Pierre à Natashquan a amené des transformations drastiques au sein des communautés qu'elle a reliées (Baie Johan-Beetz, Aguanish, Natashquan). À la suite de la construction de la route 138 menant à Natashquan, une enquête a été réalisée auprès des membres de la communauté pour savoir si celle-ci avait modifié l'espace de vie des gens<sup>10</sup>. Cette enquête a montré que l'espace de vie s'est transformé depuis le raccordement de Natashquan au reste de la province, et ce, surtout au plan des activités sociales. La mobilité qu'entraîne la venue de la route incite les résidents à s'approvisionner ailleurs que dans leur village, menant ainsi à la fermeture de magasins et d'épiceries locales et à la réduction d'employés au quai et au bureau de poste. Sur le plan linguistique, on peut aussi se demander si la route est vraiment favorable pour les francophones. En comparant la situation des deux villages que nous avons étudiés, on peut faire l'hypothèse que la construction de la route, en rendant plus fréquents les contacts avec les anglophones, pourrait probablement nuire à la francophonie de Tête-à-la-Baleine, où l'environnement immédiat est beaucoup plus anglophone. Dans ce village, l'isolement de la majorité anglophone agit en effet comme rempart à la sauvegarde de la langue et de la culture françaises. L'aspect insulaire évoqué dans la littérature montre à quel point l'île contribue au maintien de la culture. Bien que celle-ci subisse des influences extérieures, le phénomène d'acculturation est beaucoup plus lent ici. Selon Cross et Nutley,

“it is frequently assumed that relieving isolation, and enhancing accessibility, by the provision of better transport will facilitate trade and social contacts and thereby stem the loss of population. The opposite view is that, at least in the past, relative isolation has sustained community cohesion and cultural traditions, while improving accessibility has opened the door to better opportunities elsewhere and encouraged out-migration” (1999, p. 319).

Nous croyons que la deuxième affirmation est la plus plausible pour le cas de la Basse-Côte-Nord. En fait, à Tête-à-la-Baleine, l'isolement a contribué à la sauvegarde du français, alors qu'à Lourdes-de-Blanc-Sablon, l'accessibilité à un milieu de vie et à la culture anglophones a fait en sorte qu'un

---

<sup>10</sup> Peltier, J. (1999) *Espace de vie et réseau de transport : Le cas de la communauté nord-côtière de Natashquan depuis son raccordement à la route 138*. Mémoire de baccalauréat. Québec: Département de géographie, Université Laval.

certain phénomène de bilinguisation, voire de biculturalisation, s'installe. Jusqu'à quel point le lien routier avec le reste du Québec peut-il contribuer au développement local, tant sur le plan économique que sur le plan culturel? Même si la route était construite, la Basse-Côte-Nord resterait une région périphérique, une région isolée dont les villages devraient continuer de lutter pour leur survie.

## **6.5 La portée de la thèse**

Cette étude nous a permis de constater à quel point l'isolement géographique et culturel rend les communautés francophones de la Basse-Côte-Nord uniques. Les résultats de cette recherche peuvent néanmoins s'appliquer à d'autres régions insulaires, notamment à celles qui sont en marge des grands centres. Cette section décrit les retombées possibles de la thèse, premièrement au sein de la communauté scientifique et deuxièmement, au sein des communautés francophones de la Basse-Côte-Nord.

### **6.5.1 Contribution pour les recherches scientifiques**

Les recherches portant sur les communautés insulaires impliquent généralement deux réalités locales fortement vécues : l'isolement géographique découlant d'éléments physiques, voire des barrières géographiques (la mer, la forêt, l'absence de lien routier) ainsi que des éléments culturels distincts, tels le mode de vie, la langue, les origines ethniques (Stone, 1972). Les milieux insulaires font souvent référence à des lieux uniques au plan culturel du fait qu'ils soient habituellement en marge des régions à forte densité de population. Dans tous les cas, une culture distincte, protégée par l'isolement, caractérise les communautés insulaires. Souvent très homogènes localement, les sociétés insulaires se sont développées avec moins d'influence venant du monde extérieur. "Dans les îles, les liens tissés entre les groupes humains et les lieux sont plus denses, plus profonds que dans les autres milieux géographiques, car dans chacun de ces mondes délimités par la mer, et spécialement les petites îles, les hommes se sont forgés d'abord en fonction des ressources locales" (Péron, 1988, p. 3). Souvent, l'isolement fait en sorte que la culture locale, voire régionale soit protégée et que le phénomène d'acculturation au monde extérieur est plus lent. Pour ces raisons, les insulaires se réclament une culture distincte. Lorsque cette culture est teintée par la cohabitation de deux groupes culturels, la dynamique locale est particulière. Souvent, compte tenu de leur situation

géographique, ces groupes culturels dépendent mutuellement l'un de l'autre en raison des ressources locales limitées (par exemple, les institutions). Le phénomène d'acculturation du groupe minoritaire se fera sentir davantage ici qu'ailleurs, alors que la minorité ne peut pas bénéficier aussi facilement d'apports extérieurs. Cette thèse contribue à une meilleure compréhension de la culture insulaire, dans le contexte de la diversité. Elle permet d'observer le phénomène d'acculturation, selon le degré d'isolement géographique et de contacts interculturels à différentes échelles spatiales.

Cette étude souligne l'importance du vécu tant à l'échelle locale qu'à l'échelle régionale et lointaine. Les différentes échelles spatiales jouent chacune un rôle en milieu isolé. Aujourd'hui, les communautés insulaires connaissent de grandes transformations et les liens qui les unissent au monde extérieur sont de plus en plus étroits, via les moyens de transport mais aussi via les nouvelles technologies de l'information. En effet, la mondialisation touche grandement les milieux insulaires, tant sur le plan économique que culturel. Les communautés insulaires sont beaucoup plus confrontées que par le passé au monde extérieur, et souvent, les conditions précaires de leur milieu de vie les amènent à prendre conscience de leur isolement. Les insulaires sont marqués par la mobilité, permanente mais aussi non-permanente du fait que les gens reviennent à leur milieu de vie. Cette thèse offre certaines pistes de recherche sur l'importance de la mobilité dans les milieux insulaires et sur la relation réciproque entre cette mobilité et l'identification, tant territoriale que culturelle.

Enfin, cette étude souligne à quel point l'appartenance et l'identité sont nécessaires au développement des milieux insulaires. À la lumière des résultats, tout en prenant en considération que les régions périphériques du Québec font face à des défis de taille<sup>11</sup>, cette thèse évoque l'importance de l'appartenance et de l'identité des communautés minoritaires en milieux isolés comme ingrédients nécessaires du développement régional.

### **6.5.2 Les retombées possibles pour les communautés de la Basse-Côte-Nord**

Cette thèse de maîtrise présente deux communautés minoritaires francophone du Québec qui font partie d'une région peu étudiée : la Basse-Côte-Nord. Nous espérons que cette recherche attirera l'attention sur la Basse-Côte-Nord et favorisera la survie des communautés qui en font partie ainsi

---

<sup>11</sup> Voir Chenard, P., Polèse, M. et Shearmur, R. (2005) L'évolution économique et démographique et les perspectives de développement des régions périphériques du Québec. Institut national de recherche scientifique. Urbanisation, Culture et Société. Disponible sur le site : <http://www.inrs-ucs.quebec.ca/pdf/SECOR.pdf>

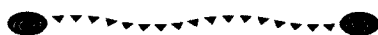
que leur diversité culturelle. De plus, cette recherche constitue un document pour le patrimoine de la région, surtout compte tenu de la fragilité de certaines communautés, dont Tête-à-la-Baleine.

### **6.5.3 Réflexion sur le parcours méthodologique**

Les informations analysées dans cette thèse proviennent d'une enquête principalement quantitative. Nous sommes conscientes qu'une étude qualitative aurait été tout aussi appropriée pour l'étude de l'espace vécu des francophones de la Basse-Côte-Nord. Cependant, nous jugeons que l'enquête quantitative, accompagnée d'observations et d'expériences personnelles vécues sur le terrain d'étude s'est avérée une bonne méthode pour répondre aux objectifs de cette étude. L'enquête nous a permis de recueillir des informations sur plusieurs participants, et d'établir ainsi des généralisations susceptibles d'offrir une vision d'ensemble de ce qu'est l'espace vécu pour les francophones minoritaires de la Basse-Côte-Nord. Une étude qualitative aurait sans doute permis des résultats plus concluants sur certaines dimensions. Les aspects plus psychologiques que sont l'attachement et l'identité auraient pu être davantage fouillés. Par contre, comme l'espace vécu comprend à la fois des dimensions subjectives (espace perçu, espace représenté) et des dimensions objectives (espace de vie) et que ces deux aspects sont fortement intégrés, nous croyons que l'enquête était un outil approprié pour l'analyse de cette recherche.

La démarche ethnographique, plus particulièrement l'observation participante qui complémentait l'enquête, aurait du être davantage systématisée. En effet, les observations n'étaient pas toujours aussi précises et organisées qu'elles auraient pu l'être. Nos notes personnelles ont cependant été utilisées pour enrichir l'analyse et elles se retrouvent dans le texte. Cette méthode de recherche, qui servait particulièrement à alimenter l'interprétation des résultats de l'enquête, aurait pu être raffinée davantage.

De plus, il aurait été utile de nous rendre à nouveau sur la Basse-Côte-Nord, après une analyse préliminaire de nos résultats. Les croisements entre les variables, pour la grande majorité non-significatifs nous ont effet suggéré un ensemble de questions précises, sur les thématiques qui se sont révélées les plus porteuses, telles l'attachement et l'identité. Par exemple, une question telle : *est-ce que le fait d'être parti de la Basse-Côte-Nord a changé votre appartenance régionale* nous aurait permis de valider, ou au moins, de vérifier l'impact de la mobilité sur les appartenances.



Cette recherche a mis en lumière à quel point le milieu, qui est à la fois isolé géographiquement et culturellement, façonne l'espace vécu des francophones de la Basse-Côte-Nord. L'esprit communautaire a toujours été l'une des principales dimensions du développement local des régions périphériques du Québec. En Basse-Côte-Nord, on retrouve cet esprit communautaire, à la fois au niveau territorial, mais aussi au niveau culturel. Souvent, ces deux appartenances se combinent, parfois, elles s'opposent, pouvant créer des entraves à la cohésion régionale. Mais chose certaine, le sentiment d'appartenance, surtout lorsqu'il est accompagné de facteurs structureux favorables au développement local, tels un développement économique viable, une démographie qui assure le renouvellement de la population, une certaine prise en charge par les individus à l'échelle locale, des institutions favorisant l'épanouissement de la langue culture et de la culture françaises, ainsi qu'un appui minimal de la part des gouvernements provincial et fédéral, représente un des principaux atouts du développement local. À l'heure actuelle, les villages francophones de la Basse-Côte-Nord subissent de grande transformations qui détermineront leur sort dans un avenir rapproché. En terminant, nous laissons une personne de Tête-à-la-Baleine s'exprimer à ce propos:

*“Dans ton étude, tu dois essayer de convaincre les gens qui ont au moins trois enfants de déménager à Tête-à-la-Baleine! Il faut au moins garder notre école ici. Nous, on veut que notre village survive mais on est bien conscients que la population diminue. À chaque année il y a au moins un jeune couple ou une personne âgée qui quitte Tête-à-la-Baleine, soit pour travailler, soit pour déménager dans un centre pour personnes âgées. Tu vois, ça devient une bataille que de rester ici, ça ne devient plus un choix. Les gens partent à cause qu'ils sont découragés de lutter. Ça nous fait mal au cœur de les voir partir et surtout de voir qu'il n'y a personne pour remplacer les maisons vides. On ne veut pas terminer comme Aylmer Sound. Tu sais, quand tu as une toux, tu la soignes en te débrouillant avec tout ce que tu peux. Les remèdes temporaires font leur temps. Au bout d'un certain temps, ça se change en méningite. À Tête-à-la-Baleine, ça fait 30 ans qu'on soigne la toux. Je dirais qu'on est en pleine méningite. Maintenant, on ne sait quoi faire pour se soigner...” (TB-34).*

## ANNEXE 1

### Les types d'îles selon l'échelle centre-périphérie de Alexandre

Catégorie d'îles	Définition	Exemple
<b>Les îles auto-centrées</b>	Centre de l'île clairement identifié et périphérie contiguë	Male, Islande
<b>Les îles à sous-centre régionaux</b>	Capitale officielle de l'ensemble insulaire fonctionne comme le centre principal	Fidji, Corse, Canaries
<b>Les îles polycéphales</b>	Combinaisons de villes se répartissant différentes fonctions	Danemark, Cuba
<b>Les îles à centre réduit</b>	Îles avec un petit centre comparé à la périphérie nationale qu'il est sensé desservir.	Malé(capitale des Maldives)
<b>Les périphéries isolées</b>	Îles ou archipels perdus au milieu de l'océan ou localisés en angles mort au flanc d'un continent	Saint-Pierre et Miquelon
<b>Les îles à parti politique</b>	Îles ou archipels physiquement homogènes coupés en deux par une frontière internationale plutôt perméable	Hispaniola (Haïti/République Dominicaine)

Source : Alexandre, L.M. (1980).

Note : Tableau adapté de Sanguin, A.-L.(1997), p.14-16.

## ANNEXE 2

### Liste des institutions de Lourdes-de-Blanc-Sablon et de Tête-à-la-Baleine

#### ***Lourdes-de-Blanc-Sablon\****

##### *L'école Mgr Scheffer*

L'école Mgr Scheffer, faisant aujourd'hui partie de la Commission scolaire du Littoral, a été fondée au début des années 1970 par celui qui porte son nom. Elle accueille des élèves de la pré-maternelle jusqu'à la cinquième année du secondaire, francophones et anglophones, de Lourdes-de-Blanc-Sablon et des communautés environnantes. La langue d'enseignement est le français. En termes démographiques, elle est l'école qui accueille le plus grand nombre d'élèves en Basse-Côte-Nord. Aujourd'hui, elle compte sur la présence de 179 élèves inscrits et elle embauche plusieurs enseignants et employés de soutien.

##### *Le Centre de santé de la Basse-Côte-Nord (Blanc-Sablon)*

Le centre de santé existe depuis 1949. Il est, de loin, le plus important employeur de la municipalité de Blanc-Sablon avec ses 269 employés à temps complet et à temps partiel (Statistiques de l'établissement- nombre d'employés par titre d'emploi et par statut d'emploi, p.5).

##### *L'église Notre-Dame-de-Lourdes*

Des services en français ont longtemps été offerts à l'église Notre-Dame-de-Lourdes mais aujourd'hui, les événements qui y sont célébrés sont en anglais, quoi que parfois traduits en français. On retrouve, à l'intérieur de l'église, le Musée Mgr Scheffer qui conserve une multitude d'artefacts ainsi que des écrits historiques.

##### *La radio communautaire CFBS*

La radio communautaire de Blanc-Sablon a été créée en 1983 et elle dessert les municipalités de Blanc-Sablon (Lourdes-de-Blanc-Sablon, Blanc-Sablon et Brador), Bonne-Espérance (Middle-Bay, Rivière St-Paul et Vieux-Fort), et quelques autres communautés au Labrador. Elle offre une programmation en anglais et en français.

##### *Le Centre récréatif*

Le centre récréatif est muni d'une patinoire intérieure et d'une salle de réception qui peut accueillir quelques centaines de personnes lors des événements culturels ou autres.

##### *La caisse populaire Desjardins de Blanc-Sablon (fondée en 1953)*

##### *Le Centre Local de Développement*

##### *La Corporation de développement touristique*

##### *Le Carrefour Jeunesse-Emploi de Duplessis*

##### *Ados-Cités Maison des jeunes*

##### *La Sûreté du Québec*

##### *Le bureau des Ressources naturelles et faune*

## ***Tête-à-la-Baleine\****

### *L'école Gabriel-Dionne*

L'école Gabriel-Dionne a été fondée en 1949 par celui qui porte son nom. Aujourd'hui, elle accueille des élèves de la maternelle à la deuxième année du secondaire. Afin de compléter leur secondaire, les élèves de Tête-à-la-Baleine vont généralement vivre à Lourdes-de-Blanc-Sablon, la plupart du temps dans les résidences de l'école Mgr Scheffer, où résident des jeunes de leur village et de La Romaine durant l'année scolaire. Au cours de l'année scolaire de 2004-05, elle comptait 23 élèves inscrits. Malheureusement, chaque année, le nombre d'inscriptions diminue.

### *Le dispensaire*

En 1949, on construit un dispensaire à Tête-à-la-Baleine. Aujourd'hui, le dispensaire est administré par le Centre de santé de la Basse-Côte-Nord (Blanc-Sablon) et on y retrouve deux infirmières résidentes ainsi qu'une équipe volante de professionnels. Un médecin, basé au Centre de santé de Blanc-Sablon, visite les gens des autres villages de la région environ une fois par mois. Lorsque surviennent des accidents, les patients sont transportés par hélicoptère à Lourdes-de-Blanc-Sablon ou ailleurs au besoin (Sept-Îles, ville de Québec, Montréal ou l'île de Terre-Neuve).

### *L'église de Tête-à-la-Baleine*

Cette église fut construite en 1958 et tous les événements qui y sont célébrés sont en français.

### *La Radio communautaire CJTB-FM*

Ouverte depuis seulement un an (Ouverture officielle en décembre 2003), la radio communautaire de Tête-à-la-Baleine joue un rôle crucial pour les membres de la communauté. Maintenant, les gens peuvent écouter la radio locale dans leur langue alors qu'avant, ils étaient restreints à la radio anglophone d'Harrington Harbour ou à Radio-Canada. Selon les statistiques de la radio, les cotes d'écoute atteignent plus de 90% de la population locale et la radio vit en grande partie grâce à l'initiative de gens impliqués et à une multitude de levées de fonds et de moyens de financements locaux.

### *Caisse populaire Tête-à-la-Baleine*

La caisse populaire a ouvert ses portes en 1954 et aujourd'hui, elle est le siège social des autres caisses situées dans la municipalité de la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent.

L'association de développement touristique Toutes Iles Inc.

## **\*Liste non-exhaustive**

## ANNEXE 3

### Le questionnaire : Pratiques géographiques et culturelles des francophones en Basse-Côte-Nord

Localité\* : \_\_\_\_\_ Emplacement : \_\_\_\_\_ Période : 01 am 02 pm 03 soirée  
 Réalisé par : \_\_\_\_\_ Date : \_\_\_\_\_

#### 0. Questions d'identification

Mes premières questions porteront sur les langues que vous parlez et utilisez ainsi que sur votre âge, votre scolarité, votre lieu de résidence et votre travail.

#### LANGUE

0.1 La première langue que vous avez apprise (langue maternelle) :

- 01 Français
- 02 Anglais
- 03 Français et anglais
- 04 Français et autre
- 05 Français, anglais et autre
- 06 Anglais et autre
- 07 Autre : \_\_\_\_\_
- 97 Refus
- 98 Ne sait pas
- 99 Ne s'applique pas

0.2 La langue que vous parlez le plus souvent à la maison :

- 01 Français
- 02 Anglais
- 03 Français et anglais
- 04 Français et autre
- 05 Français, anglais et autre
- 06 Anglais et autre
- 07 Autre : \_\_\_\_\_
- 97 Refus
- 98 Ne sait pas
- 99 Ne s'applique pas

0.3 La langue que vous parlez le plus souvent dans votre vie :

- 01 Français
- 02 Anglais
- 07 Autre : \_\_\_\_\_
- 97 Refus
- 98 Ne sait pas
- 99 Ne s'applique pas

0.4 Si le français n'est pas la langue que vous parlez le plus souvent à la maison, est-ce que vous le parlez néanmoins :

- 01 Régulièrement
- 02 À l'occasion
- 03 Jamais
- 97 Refus
- 98 Ne sait pas
- 99 Ne s'applique pas

0.5 La langue maternelle de votre :

Père	Mère	Conjoint(e)	Langue maternelle
01	01	01	Français
02	02	02	Anglais
03	03	03	Fr + Ang
04	04	04	Français et autre
05	05	05	Anglais et autre
06	06	06	Français, anglais et autre
07	07	07	Autre: _____
97	97	97	Refus
98	98	98	Ne sait pas

0.6 Votre facilité à comprendre et à parler anglais :

Comprendre	Parler	Facilité
01	01	Excellente
02	02	Très bonne
03	03	Bonne
04	04	Faible
05	05	Très faible
97	97	Refus
98	98	Ne sait pas
99	99	Ne s'applique pas

\*Dans ce questionnaire TB/LBS signifie Tête-à-la-Baleine OU Lourdes-de-Blanc-Sablon. Ils seront utilisés respectivement selon le milieu où se déroule l'enquête.

## SEXE, ÂGE, SCOLARITÉ ET RÉSIDENCE

0.7 Inscrire le sexe :

- 01 Homme  
02 Femme

0.8 Dans quelle catégorie d'âge vous situez-vous?

- 01 18 - 24 ans  
02 25 - 34 ans  
03 35 - 44 ans  
04 45 - 54 ans  
05 55 - 64 ans  
06 65 ans et plus  
97 Refus

0.9 Quelle est votre scolarité?

- 01 Études primaires  
02 Études secondaires  
03 Cours professionnel  
04 Études collégiales  
05 Études universitaires (Baccalauréat)  
06 Études universitaires (Maîtrise ou Doctorat)  
97 Refus  
98 Ne sait pas  
99 Ne s'applique pas

0.10 Où avez-vous réalisé vos études?

Primaire	Secondaire	Postsecondaire	Localisation
01	01	01	TB/LBS
02	02	02	Villages francophones de la BCN**
03	03	03	Villages anglophones de la BCN
04	04	04	Côte-Nord (Sept-Îles)
05	05	05	Ailleurs au Québec
06	06	06	Terre-Neuve et Labrador
07	07	07	Au Canada (ni au Qc, ni à TN)
97	97	97	Refus
98	98	98	Ne sait pas
99	99	99	Ne s'applique pas

\*\* La Basse Côte-Nord(BCN) est délimitée par les villages de Kégaska à Blanc-Sablon.

0.11 Dans quelle langue avez-vous réalisé vos études :

Primaire	Secondaire	Postsecondaire	Langue
01	01	01	Français
02	02	02	Anglais
03	03	03	Français et anglais également
04	04	04	Autre
97	97	97	Refus
98	98	98	Ne sait pas
99	99	99	Ne s'applique pas

0.12 À quel endroit...

Êtes-vous né?	Avez-vous passé la majeure partie de votre jeunesse (1-18 ans)?	Avez-vous passé la majeure partie de votre vie adulte (19-aujourd'hui)?	Localisation
01	01	01	TB/LBS
02	02	02	Villages francophones de la BCN
03	03	03	Villages anglophones de la BCN
04	04	04	Côte-Nord (Sept-Îles)
05	05	05	Ailleurs au Québec
06	06	06	Terre-Neuve et Labrador
07	07	07	Au Canada (ni au Qc, ni à TN)
97	97	97	Refus
98	98	98	Ne sait pas
99	99	99	Ne s'applique pas

0.13 Depuis quand habitez-vous à TB/LBS?

- 01 - 1 ans  
02 1 - 5 ans  
03 6 - 10 ans  
04 11 - 24 ans  
05 + 25 ans  
97 Refus  
98 Ne sait pas  
99 Ne s'applique pas

0.14 a) Avez-vous déjà vécu ailleurs qu'à TB/LBS? 01 Oui  
02 Non

b) Si oui, combien de temps :

- 01 - d'un an 97 Refus  
02 1-4 ans 98 Ne sait pas  
02 5-9 ans 99 Ne s'applique pas  
03 + de 10 ans

c) Où?

- 01 Villages francophones de la BCN  
02 Villages anglophones de la BCN  
03 Côte-Nord  
04 Ailleurs au Québec  
05 Terre-Neuve et Labrador  
06 Au Canada (ni au Qc, ni à TN)  
97 Refus  
98 Ne sait pas  
99 Ne s'applique pas

d) Pour quelle raison?

- 97 Refus  
98 Ne sait pas  
99 Ne s'applique pas

e) Quelle était la langue que vous parliez le plus souvent lors de votre séjour à cet endroit?

- 01 Français  
02 Anglais  
03 Français et anglais  
04 Français et autre  
05 Français, anglais et autre  
06 Anglais et autre  
07 Autre : \_\_\_\_\_  
97 Refus  
98 Ne sait pas  
99 Ne s'applique pas

0.15 Où résident principalement les membres de votre famille (parents, frères et sœurs) et vos amis(es) proches?

Famille	Amis(es)	Localisation
01	01	TB/LBS
02	02	Villages francophones de la BCN
03	03	Villages anglophones de la BCN
04	04	Côte-Nord (Sept-Îles)
05	05	Ailleurs au Québec
06	06	Terre-Neuve et Labrador
07	07	Au Canada (ni au Qc, ni à TN)
97	97	Refus
98	98	Ne sait pas
99	99	Ne s'applique pas

### **TRAVAIL**

0.16 Avez-vous un emploi?

- 01 Oui  
02 Non

Si non, continuez à la question 0.22

0.17 Quel est votre principal emploi : \_\_\_\_\_

- 97 Refus

0.18 Est-ce que votre emploi est :

- 01 À temps complet  
02 À temps partiel  
03 Autre : \_\_\_\_\_

- 97 Refus  
98 Ne sait pas  
99 Ne s'applique pas

0.19 Avez-vous un emploi saisonnier:

- 01 Oui  
02 Non

a) Si oui, quelle(s) saison(s) travaillez-vous :

- 01 Été  
02 Hiver  
03 Automne  
04 Printemps  
97 Refus  
98 Ne sait pas  
99 Ne s'applique pas

0.20 Est-ce que vous travaillez :

- 01 À votre compte (sans employés)  
02 À votre compte (avec employés)  
03 Pour une entreprise privée  
04 Dans le secteur public  
05 Autre : \_\_\_\_\_

- 97 Refus  
98 Ne sait pas  
99 Ne s'applique pas

0.21 Votre principal lieu de travail :

- 01 TB/LBS  
02 Villages francophones de la BCN  
03 Villages anglophones de la BCN  
04 Côte-Nord  
05 Ailleurs au Québec  
06 Terre-Neuve et Labrador  
07 Au Canada (ni au Qc, ni à TN)

- 97 Refus  
98 Ne sait pas  
99 Ne s'applique pas

Si autre que TB ou LBS :

a) Quelle est votre motivation pour travailler ailleurs?

- 01 Raison monétaire  
02 La distance (proximité) de la BCN  
03 Contact déjà établi avec employeur  
04 La langue de travail  
05 Il n'y a pas d'emploi dans ma communauté  
06 Autre : \_\_\_\_\_

- 97 Refus  
98 Ne sait pas  
99 Ne s'applique pas

Commentaires:

---



---



---



---



---

## 1. Rayons de déplacement

Maintenant, je vous poserai quelques questions sur vos déplacements, vos achats et vos activités selon les saisons.

1.1 Où vous procurez-vous principalement les biens et les services suivants :

	TB/LBS	Villages francophones de la BCN	Villages anglophones de la BCN	Côte-Nord (Sept-Îles)	Ailleurs au Québec	Terre-Neuve et Labrador	Canada (ni au Québec ni à Terre-Neuve et Labrador)	Via l'Internet	Par téléphone/par la poste (ex : catalogue)	Refus	Ne sait pas	Ne s'applique pas
<b>Nourriture</b>	01	02	03	04	05	06	07	08	09	97	98	99
<b>Vêtements</b>	01	02	03	04	05	06	07	08	09	97	98	99
<b>Matériaux de construction</b>	01	02	03	04	05	06	07	08	09	97	98	99
<b>Motoneige</b>	01	02	03	04	05	06	07	08	09	97	98	99
<b>Disques de musique</b>	01	02	03	04	05	06	07	08	09	97	98	99
<b>Services financiers</b>	01	02	03	04	05	06	07	08	09	97	98	99
<b>Médecine générale</b>	01	02	03	04	05	06	07	08	09	97	98	99
<b>Restaurants</b>	01	02	03	04	05	06	07	08	09	97	98	99

1.2 En général dans une année, à quelle fréquence allez-vous aux endroits suivants :

	Au moins 1 fois par semaine	Au moins une fois par mois	Au moins une fois par année	Moins d'une fois par année	Jamais	Refus	Ne sait pas	Ne s'applique pas
<b>Villages francophones de la BCN</b>	01	02	03	04	05	97	98	99
<b>Villages anglophones de la BCN</b>	01	02	03	04	05	97	98	99
<b>Côte-Nord (Sept-Îles)</b>	01	02	03	04	05	97	98	99
<b>Ailleurs au Québec</b>	01	02	03	04	05	97	98	99
<b>Île de Terre-Neuve</b>	01	02	03	04	05	97	98	99
<b>Québec</b>	01	02	03	04	05	97	98	99
<b>Canada (ni au Québec, ni à Terre-Neuve et Labrador)</b>	01	02	03	04	05	97	98	99

Commentaires:

---



---



---



---



---

1.3 Qu'avez-vous lors de vos dernières vacances d'été?

Activité: \_\_\_\_\_

Destination: \_\_\_\_\_

- 97 Refus
- 98 Ne sait pas
- 99 Ne s'applique pas

1.4 Qu'avez-vous fait l'an dernier pendant le temps des fêtes (Noël et Jour de l'an)?

Activité: \_\_\_\_\_

Destination: \_\_\_\_\_

- 97 Refus
- 98 Ne sait pas
- 99 Ne s'applique pas

1.5 Utilisez-vous l'Internet?

- 01 Oui
- 02 Non

- 97 Refus
- Si non, passez à la section 2.

1.6 En moyenne, combien d'heures par semaine utilisez-vous l'Internet?

- 01 - d'une heure
- 02 1-4 heures
- 03 5-9 heures
- 04 10-14 heures
- 05 + de 15 heures

- 97 Refus
- 98 Ne sait pas
- 99 Ne s'applique pas

1.7 À quelle fréquence utilisez-vous l'Internet pour...?

Trouver de l'information	Achats d'articles	Courriels	Clavardage "chat"	Utilisation
01	01	01	01	Toujours
02	02	02	02	Souvent
03	03	03	03	À l'occasion
04	04	04	04	Jamais
97	97	97	97	Refus
98	98	98	98	Ne sait pas
99	99	99	99	Ne s'applique pas

1.8 Quelle est la fréquence de l'utilisation du français lors de vos activités sur l'Internet?

Trouver de l'information	Achats d'articles	Courriels	Clavardage "chat"	Utilisation
01	01	01	01	Uniquement en français
02	02	02	02	La plupart du temps
03	03	03	03	Aussi souvent que l'anglais
04	04	04	04	À l'occasion
05	05	05	05	Jamais
97	97	97	97	Refus
98	98	98	98	Ne sait pas
99	99	99	99	Ne s'applique pas

Commentaires:

---



---



---



---



---



---



---



---

## 2. Pratiques linguistiques et engagement envers le français

Je vais maintenant vous poser quelques questions sur votre utilisation du français dans divers contextes.

### 2.1 À quelle fréquence utilisez-vous le français?

Avec votre parenté	Avec votre conjoint(e)	Avec vos amis(es)	Avec vos voisins	Au travail	À l'épicerie	Dans vos activités sociales sur la BCN, à l'extérieur de TB/LBS	Dans votre magasinage à l'extérieur de la BCN	Utilisation du français
01	01	01	01	01	01	01	01	Toujours
02	02	02	02	02	02	02	02	Surtout
03	03	03	03	03	03	03	03	Aussi souvent que l'anglais
04	04	04	04	04	04	04	04	À l'occasion
05	05	05	05	05	05	05	05	Jamais
97	97	97	97	97	97	97	97	Refus
98	98	98	98	98	98	98	98	Ne sais pas
99	99	99	99	99	99	99	99	Ne s'applique pas

### 2.2 À quelle fréquence choisissez-vous le français lorsque vous...?

Écoutez la télévision	Louez des films (cassettes ou DVD)	Achetez des disques de musique	Utilisation du français
01	01	01	Toujours
02	02	02	Souvent
03	03	03	Aussi souvent que l'anglais
04	04	04	À l'occasion
05	05	05	Jamais
97	97	97	Refus
98	98	98	Ne sait pas
99	99	99	Ne s'applique pas

### 2.3 Quelle station de radio écoutez-vous le plus souvent?

Station : \_\_\_\_\_

97 Refus

98 Ne sait pas

99 Ne s'applique pas

### 2.4

	Oui	Non	Parfois	Refus	Ne sait pas	Ne s'applique pas
a) Insistez-vous pour écouter la télévision en français avec votre famille? ***	01	02	03	97	98	99
b) Est-ce que vous privilégiez les activités sociales en français à TB/LBS (ex: Bingo, équipe de hockey en français)?***	01	02	03	97	98	99
c) Lorsque vous allez dans les restaurants de La Tabatière ou de Vieux-Fort, parlez-vous en français aux employés?	01	02	03	97	98	99
d) Quand vous planifiez des sorties pour le magasinage à l'extérieur de la BCN, optez-vous pour le faire dans un lieu francophone (ex: Sept-îles, Québec)	01	02	03	97	98	99

\*\*\*Dans ce cas-ci, la catégorie *Ne s'applique pas* signifie que la question ne se pose pas et que l'activité se fait en français.

2.5 Sur la BCN, est-ce que c'est possible pour vous de vivre en français (parler seulement en français dans divers contextes)?

- 01 Oui
- 02 Non
- 03 Partiellement
- 97 Refus
- 98 Ne sait pas
- 99 Ne s'applique pas

2.6 Est-ce important pour vous de vivre en français sur la BCN?

- 01 Très important
- 02 Important
- 03 Moyennement important
- 04 Peu important
- 05 Pas important du tout
- 97 Refus
- 98 Ne sait pas

### 3. Identité et appartenance

*Maintenant, j'aimerais en savoir plus sur la façon vous vous définissez.*

3.1 Vous personnellement, vous identifiez-vous davantage comme un(e) francophone ou un(e) anglophone?

- 01 Francophone
- 02 Anglophone
- 03 Francophone et anglophone
- 04 Ni l'un ni l'autre
- 97 Refus
- 98 Ne sait pas
- 99 Ne s'applique pas

3.2 À quel degré vous identifiez-vous comme une personne de la BCN ('coaster), un(e) québécois(e) ou un(e) canadien(ne)?

Personne de la BCN (Coaster)	Québécois(e)	Canadien(ne)	
01	01	01	Complètement
02	02	02	Beaucoup
03	03	03	Moyennement
04	04	04	Un peu
05	05	05	Pas du tout
97	97	97	Refus
98	98	98	Ne sait pas
99	99	99	Ne s'applique pas

3.3 Considérez-vous les francophones de TB/LBS comme faisant partie d'une minorité ou d'une majorité linguistique?

- 01 Minorité
- 02 Majorité
- 03 Minorité-majorité
- 04 Ni l'un ni l'autre
- 97 Refus
- 98 Ne sait pas
- 99 Ne s'applique pas

3.4 Quel est votre sentiment d'appartenance (attachement) à TB/LBS, à la BCN, au Québec, à Terre-Neuve et Labrador et au Canada :

TB/LBS	BCN	Québec	Terre-Neuve et Labrador	Canada	Sentiment d'appartenance
01	01	01	01	01	Très fort
02	02	02	02	02	Fort
03	03	03	03	03	Moyen
04	04	04	04	04	Faible
05	05	05	05	05	Très faible
97	97	97	97	97	Refus
98	98	98	98	98	Ne sait pas
99	99	99	99	99	Ne s'applique pas

Commentaires:

---



---



---

3.5 Lorsque vous allez dans les endroits suivants, est-ce que vous vous sentez comme 'chez-vous'?

	Oui	Non	Refus	Ne sait pas	Ne s'applique pas
<b>Vous allez dans les villages anglophones de la Basse Côte-Nord</b>	01	02	97	98	99
<b>Vous allez dans les villages francophones de la Basse Côte-Nord</b>	01	02	97	98	99
<b>Vous allez à Sept-Îles</b>	01	02	97	98	99
<b>Vous allez à Québec</b>	01	02	97	98	99
<b>Vous allez à L'Anse-aux-Claire (Labrador,TN)</b>	01	02	97	98	99
<b>Vous allez dans les autres provinces canadiennes</b>	01	02	97	98	99

3.6 Lorsque vous allez dans les endroits suivants, est-ce que vous vous sentez près ou loin de chez-vous?

	Près	Loin	Refus	Ne sait pas	Ne s'applique pas
<b>Vous allez dans les villages anglophones de la Basse Côte-Nord</b>	01	02	97	98	99
<b>Vous allez dans les villages francophones de la Basse Côte-Nord</b>	01	02	97	98	99
<b>Vous allez à Sept-Îles</b>	01	02	97	98	99
<b>Vous allez à Québec</b>	01	02	97	98	99
<b>Vous allez à L'Anse-aux-Claire (Labrador,TN)</b>	01	02	97	98	99
<b>Vous allez dans les autres provinces canadiennes</b>	01	02	97	98	99

Commentaires:

---



---



---



---



---



---



---



---



---



---

#### 4. Perception et évaluation du milieu

Permettez-moi quelques dernières questions sur votre communauté et votre région.

4.1 Dites-moi le principal avantage de vivre ici.

---

---

---

---

---

---

---

---

4.2 En général, quelle est la chose que vous aimez le moins de vivre à TB/LBS?

---

---

---

---

---

---

---

---

4.3 Aux plans de la culture, de la politique (ex : services aux citoyens tels que les services de santé, l'éducation), de l'économie et de la géographie, est-ce que la communauté de TB/LBS est plus près du Québec ou du Canada?

Culture	Politique	Économie	Géographie	Lieu
01	01	01	01	Québec
02	02	02	02	Canada
03	03	03	03	Québec et Canada également
04	04	04	04	Ni l'un ni l'autre
97	97	97	97	Refus
98	98	98	98	Ne sait pas
99	99	99	99	Ne s'applique pas

Commentaires :

---

---

---

---

---

---

---

---

4.4 Est-ce que vous vous trouvez loin des autres francophones de la BCN, du Québec?

BCN	Québec	Francophones
01	01	Très loin
02	02	Fortement loin
03	03	Moyennement loin
04	04	Un peu loin
05	05	Pas du tout loin
97	97	Refus
98	98	Ne sait pas

4.6 Comment définiriez-vous l'état de votre communauté et de la BCN en général aujourd'hui par rapport à ce qu'il était il y a 10 ans sur le plan économique :

TB/LBS	BCN	État depuis 10 ans
01	01	Vraiment meilleur
02	02	Meilleur
03	03	Égal
04	04	Moins bon
05	05	Beaucoup moins bon
97	97	Refus
98	98	Ne sait pas
99	99	Ne s'applique pas

4.5 Comment définiriez-vous l'état de votre communauté et de la BCN en général aujourd'hui par rapport à ce qu'il était il y a 10 ans sur le plan des services aux citoyens (services de santé, éducation) :

TB/LBS	BCN	État depuis 10 ans
01	01	Vraiment meilleur
02	02	Meilleur
03	03	Égal
04	04	Moins bon
05	05	Beaucoup moins bon
97	97	Refus
98	98	Ne sait pas
99	99	Ne s'applique pas

4.7 Comment définiriez-vous l'état de votre communauté et de la BCN en général aujourd'hui par rapport à ce qu'il était il y a 10 ans sur le plan de la francophonie:

TB/LBS	BCN	État depuis 10 ans
01	01	Vraiment meilleur
02	02	Meilleur
03	03	Égal
04	04	Moins bon
05	05	Beaucoup moins bon
97	97	Refus
98	98	Ne sait pas
99	99	Ne s'applique pas

4.8 Pensez-vous quitter TB/LBS un jour?

- 01 Oui  
02 Non

a) Si oui, pourquoi?

---



---



---

- 97 Refus  
98 Ne sait pas  
99 Ne s'applique pas

4.9 Si vous deviez quitter TB/LBS pour quelque raison que ce soit afin de vous établir ailleurs au Canada, où iriez-vous?

a) Pour quelle raison iriez-vous vous établir à cet endroit?

---



---



---

- 97 Refus  
98 Ne sait pas  
99 Ne s'applique pas



## ANNEXE 4

### Le formulaire de consentement



Faculté des Arts  
Département de géographie

Faculty of Arts  
Geography Department

#### Formulaire de consentement

**Chercheure** : Laurie Guimond, sous la direction de Anne Gilbert

**Recherche**: *Isolement et identité : l'espace vécu de deux communautés francophones de la Basse-Côte-Nord*

Je, \_\_\_\_\_ consens à participer à la recherche menée par Laurie Guimond (Université d'Ottawa) et sa superviseure Anne Gilbert (Université d'Ottawa). Ce projet s'effectue dans le cadre d'une recherche plus large : *La vitalité communautaire des minorités francophones*, dirigée par la chercheure Anne Gilbert. Cette étude est financée par le Conseil de Recherche en Sciences Humaines du Canada (CRSH 410-2003-0356).

Cette recherche vise à comprendre l'isolement géographique et culturel qui façonne l'appartenance territoriale et l'identité linguistique des minorités francophones du Québec en milieu éloigné. L'enquête à laquelle je participe s'intéresse particulièrement aux rayons de déplacements, aux pratiques linguistiques et à l'engagement envers le français, à l'identité et l'appartenance ainsi qu'aux perceptions et évaluations du milieu des francophones de Tête-à-la-Baleine et de Lourdes-de-Blanc-Sablon. Les informations livrées au cours de cette enquête seront utiles aux communautés francophones car elles aideront à mieux identifier certains éléments qui caractérisent ces communautés et leur vitalité communautaire, tant sur les plans linguistique, démographique et économique.

Ma participation s'effectue sur une base volontaire et le fait de participer ou non n'entraîne aucune pénalité. La participation consistera en une entrevue individuelle, d'une durée approximative de 30 minutes avec l'intervieweur. Je déterminerai le lieu de l'entrevue. Lors de cette entrevue, on me posera une série de questions portant mes expériences vécues, ma communauté, mon identité, mes rayons de déplacement et mes pratiques linguistiques. Je peux refuser de répondre à toute question et me retirer de la recherche ou mettre fin à l'entrevue à tout moment, sans aucune pénalité.

Les informations recueillies seront anonymes. Le nom de la participante ou du participant ne sera pas divulgué, dans aucune des publications issues de la recherche. Seule Laurie Guimond aura accès aux formulaires de consentement, aux questionnaires et aux fichiers de données qui seront constitués à partir de ce matériel. Ceux-ci seront gardés sous clefs à l'Université d'Ottawa. Les fichiers électroniques de données seront placés sur un répertoire de l'ordinateur du Département de géographie auquel n'aura accès que Laurie Guimond. Le matériel sera détruit 5 ans après la fin du projet.

Les données qui seront réunies dans le cadre de cette recherche feront l'objet d'une thèse de maîtrise, qui sera publiée à l'hiver 2006 et possiblement d'un article dans une revue plus spécialisée.

Il existe deux copies de ce formulaire de consentement, dont une que je peux garder.

Pour toute question, je peux communiquer avec l'intervieweur, **Laurie Guimond**, (Université d'Ottawa, Département de Géographie, Faculté des Arts; 613-562-5900, poste 1063; lauriegui@hotmail.com). Je peux aussi contacter la professeure **Anne Gilbert** (Université d'Ottawa, Département de Géographie/CIRCEM, Faculté des Arts; (613) 562-5800 poste 1853, agilbert@uottawa.ca).

Toute question ou plainte au sujet de l'éthique en recherche et la façon dont cette recherche a été menée peut être adressée à la Responsable de l'éthique en recherche, Université d'Ottawa, 550 rue Cumberland, Pavillon Tabaret, salle 159, Ottawa, Ontario, K1N 6N5; Tél: 613-562-5387, courrier électronique: ethics@uottawa.ca .

Signature du (de la) participant(e):

\_\_\_\_\_

Date: \_\_\_\_\_

Signature de l'intervieweur:

\_\_\_\_\_

Date: \_\_\_\_\_

## ANNEXE 5

### Chanson *La Côte-Nord*

C'est l'histoire d'un coin de terre dans le nord-est québécois  
Un pays comme on en voit guère dans le reste du Canada  
Il y a un fleuve aussi grand que la mer de Tadoussac à Blanc-Sablon  
Tellement de lacs et tellement de rivières qu'y en a qu'ont pas encore de noms

Il y a encore des grosses familles de 12 à 18 enfants  
Ça en fait des gars et des filles dans les noces et au Jour de l'An  
Sur le quai de chaque village quand y a plus d'route ni de pont  
On va tous voir ceux qui voyagent quand y a le bateau, ou l'avion

Ici on connaît la nature, les quatre vents et les quatre saisons  
On s'habitue à la température parce qu'on connaît la chanson  
Ici on mange des viandes sauvages tout autant que du poisson  
D'la chicouté, des bleuets, des framboises, des fruits d'la mer ou du saumon

La, la, la, la, la, la (bis)

On n'a pas tous les plaisirs de la ville et tous les biens de consommation  
On est peut-être à des centaines de milles des grands bassins de population  
Mais nous le stress on en a que faire, sans parler de la pollution  
Nous on préfère avaler notre bière dans les bars de la région

On a aussi à l'intérieur des terres des chemins et des voies ferrées  
Dans les montagnes, y a tant de choses à faire pour relaxer ou pour travailler  
Y a des îles au bord de la côte, des paysages qui font rêver  
Et c'est la fête d'un village à l'autre à la longueur de l'année

Si vous passez par Baie Sainte-Catherine, y a le traversier, traversez donc  
Et vous verrez que la Côte-Nord est digne des plus belles chansons  
Le Nord du Nord, c'est l'paradis sur terre qu'on soit trappeur ou marin  
Venez visiter la terre de nos grands-pères et puis celle des Amérindiens

La, la, la, la, la, la (bis)

C'est l'histoire d'un coin de terre dans le nord-est québécois  
Un pays comme on en voit guère dans le reste du Canada  
À La Romaine ou à La Tabatière, Baie-Trinité, ou l'Île-à-Michon  
Aux Escoumins ou bien Havre-Saint-Pierre bienvenue chez nous vous dira-t-on  
Aux Bergeronnes ou à Rivière-aux-graines, Rivière Saint-Jean ou Saut-aux-Moutons  
À Harrington ou Tête-à-la-Baleine, bienvenue chez nous vous dira-t-on

La, la, la, la, la, la (bis)

*Composée et interprétée par Guillaume Alestok*

## ANNEXE 6

### Chanson *Can't drive away from here*

Hey hey this is my hometown, you can't drive away from here  
We've got our own way to stay occupied  
We don't have McDonald's or Kentucky Fried  
Everybody knows when somebody lies  
We play rock 'n' roll on Saturday night  
Hey hey this is my hometown, you can't drive away from here

The reason why I sing down here  
Everybody knows everybody is next of kin  
We take a little ride up around the bin  
7 miles dirt road and we turn around again  
Hey hey this is my hometown, you can't drive away from here

Hey hey hey, I'm proud of where I've grown  
It's just that sometimes it's so hard living with everybody knowing your name  
'Cause there are people who talk about you whenever they can

La la la la la ley (bis)

I saw the messages on the wall posted aside of the union hall  
Children drew what they wanted to say  
Speaking how for a better day.  
They say:

"Hey hey this our town too. We've never been away from here"

My dad never left here, and he never did see  
All those places that he wanted to see  
Then he came the age of atrocity  
what's the world turn on his TV screen  
He say:

"Hey hey this is my hometown I was born I'll die right here."

Hey hey hey, I'm proud of where I've grown  
It's just that sometimes it's so hard living with everybody knowing your name  
'cause there are people who like to gossip whenever they can

La la la la la ley (bis)

*Composée par Tom Gallichon  
Interprétée par le groupe Freedom Junction  
Album : Maxwell's version, 2000*

## Bibliographie

- Affaires indiennes et du Nord Canada, Populations indienne et inuite au Québec au 31 décembre 2004, [www.ainc-anac.gc.ca]. Site consulté le 23 février 2005.
- Affaires municipales, sports et loisirs Québec. [www.mam.gouv.qc.ca ] Site consulté le 26 avril 2004.
- Agnew, J. (1987) *The United State in the World Economy*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Alexander, L.M. (1980) Centre and Periphery : The Case of Island Systems. Dans Gottmann, J. *Centre and Periphery, Spatial Variations in Politics*, Beverly Hill: Sage Publications, p. 135- 147.
- Allard, R. et Landry, R. (1986) Subjective ethnolinguistic vitality viewed as a belief system, *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, 7, p. 1-12.
- Allard, R. et Landry, R. (1994) Subjective ethnolinguistic vitality: a comparison of two measures. *International Journal of the Sociology of Language*, p.117-144.
- Auger, R. (1991) *Labrador Inuit and Europeans in the Strait of Belle Isle: From the Written Sources to the Archaeological Evidence*, Québec: Université Laval, Centre d'études nordiques (coll. Nordicana, no 55).
- Bailly, A.S. (1983) Espace géographique et espace vécu: vers de nouvelles dimensions de l'analyse spatiale. Dans Paelinck, J. et Salley, A. (dir.), *Espace et localisations: la redécouverte de l'espace dans la pensée scientifique de langue française*. Paris :Economica, p. 290-303.
- Bailly, A.S. et Béguin, H. (1998) *Introduction à la géographie humaine*. 7<sup>e</sup> Édition. Paris: Armand Colin.
- Bélisle, R. (2001) Pratiques ethnographiques dans les sociétés lettrées: l'entrée sur le terrain et la recherche impliquée en milieux communautaires. *Recherches qualitatives*, 22, p. 55-71.
- Berg, L. et Mansvelt, J. (2000) Writing In, Speaking Out: Communicating Qualitative Research Findings. Dans Hay, I. (dir.), *Qualitative Research Methods in Human Geography*. South Melbourne: Oxford University Press.
- Bernard, R. (1988) *De Québécois à Ontarois. La communauté franco-ontarienne*. Hearst: Le Nordir.
- Bernard, R. (1991) *Un avenir incertain. Comportements linguistiques et conscience culturelle des jeunes Canadiens français. Livre III*. Ottawa: Fédération des jeunes Canadiens français.
- Bernard, R. (1992) L'avenir devant nous. La jeunesse, le problème de l'assimilation et le développement des communautés canadiennes-françaises. *Rapport de la Commission Nationale d'étude sur l'assimilation. Livre IV*. Ottawa: Fédération des jeunes canadiens français.
- Bernard, R. (1997) Les contradictions fondamentales de l'école minoritaires. *Revue des sciences de l'éducation*, 23 (2), p. 509-526.
- Bernard, R. (1998) *Le Canada Français : entre mythe et utopie*. Hearst: Essai/Le Nordir.

- Blais, A. et Durand, C. (2003) Le sondage. Dans Gauthier, B, (dir.), *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données* (4<sup>ième</sup> éd.) Québec : Presses de l'Université du Québec, p. 387-429.
- Blanchet, A. et Gotman, A. (1992) *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris: Nathan Université.
- Bonnemaison, J. (1981) Voyage autour du territoire. *L'Espace géographique*, 4, p. 149-269.
- Bonnemaison, J. (1991) Vivre dans l'île. Une approche de l'îlément océanique. *L'Espace Géographique*, 2, p. 119-125.
- Bonnemaison, J. (1997) La Sagesse des îles. Sanguin, A.-L. (dir.) *Vivre dans une île. Une géopolitique des insularités*. Paris: L'Harmattan, p. 211- 129.
- Bourdieu, P. (1980) *La distinction*, Paris: Édition de Minuit.
- Bourdieu, P. (1982) *Ce que parler veut dire: L'économie des échanges linguistiques*, Paris: Fayard.
- Bourhis, R.Y. Giles, H. Rosenthal, D. (1981) Notes on the Construction of a 'Subjective Vitality Questionnaire' for Ethnolinguistic Groups. *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, 2 (2), p. 145-155.
- Breton, R. (1964) Institutional Completeness of Ethnic Communities and the Personal Relations of Immigrants. *American Journal of Sociology*, 10 (2), p. 191-215.
- Breton, R. (1985a) L'intégration des communautés Francophones hors Québec dans des communautés de langue françaises. *Revue de l'Université d'Ottawa*, 55(2), p. 79-90.
- Breton, R. (1994) Modalités d'appartenance aux francophonies minoritaires. Essai de typologie. *Sociologie et société*, 26 (1), p. 59-69.
- Brunet, R., Ferras, R. et Théry, H. (1993) *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*. 3<sup>e</sup> éd. Revue et corrigée. Montpellier et Paris: GIP Reclus/La documentation française.
- Buttimer, A. (1979) Le temps, l'espace et le monde vécu. *L'espace géographique*, 4, p. 243-254.
- Cardinal, L. (1994) Ruptures et fragmentations de l'identité francophone en milieu minoritaire : un bilan critique. *Sociologie et sociétés*, 26 (1), p. 71-86.
- Centre de santé de la Basse-Côte-Nord (Blanc-Sablon). (2004) Statistiques de l'établissement.
- Champagne, P. (1982) Statistique, monographie et groupe sociaux. Dans Grawith, M. *Études dédiées à Madeleine Grawitz*. Genève: Dalloz.
- Charest, P. (2001) Les Nord-Côtiers. Peuplement de la partie orientale de la Côte-Nord-du-Golfe-du-Saint-Laurent. Dans *Le Nord Habitants et mutations. Atlas historique du Québec*. Ducharme, G. (dir.) Sainte-Foy: Les Presses de l'Université Laval et Le Groupe d'Études Inuit et Circumpolaires.

Charest, P. (1970) Le peuplement permanent de la Basse-Côte-Nord. *Recherches sociographiques*, XI (1-2), p. 58-90.

Chenard, P., Polèse, M. et Shearmur, R. (2005) L'évolution économique et démographique et les perspectives de développement des régions périphériques du Québec. Institut national de recherche scientifique. Urbanisation, Culture et Société. Disponible sur le site : <http://www.inrs-ucs.quebec.ca/pdf/SECOR.pdf>

Chevrier, D. (1996) Les premières populations humaines. 8500 à 2000 ans avant aujourd'hui. Dans *Histoire de la Côte-Nord*, Pierre Frenette (dir.), Sainte-Foy et Québec: Les Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture (coll. *Les régions du Québec*, no 9), p. 73-104.

Claval, P. (1993) *Initiation à la géographie régionale*. Paris: Éditions Nathan.

Claval, P. (1996) Le territoire dans la transition à la postmodernité. *Géographie et cultures*, 20, p. 93-112.

Clermont, N. (1980) Les Inuits du Labrador méridional avant Cartwright, *Études/Inuit/Studies*, 4 (1-2), p.147-166.

Cook, I. (1997) Participant observation. Dans Flowerdew, R. et David, M. (dir.) *Methods in Human Geography. A guide for students doing a research project*. Essex: Prentice Hall.

Copans, J. (2005) *L'enquête et ses méthodes. L'enquête ethnologique de terrain*. Paris: Armand Colin.

Côté, S. (1996) Identité et développement des milieux insulaires. Dans Côté, S., Klein, J.-L. et Proulx, M.-U. *Les Québec des régions : vers quel développement?* Rimouski : U.Q.A.R., Distribution GRIDEQ.

Côté, S. (2000) Restructuration socio-économique et gouvernance. Dans Carrier, M. et Côté, S. (dir.) *Gouvernance et territoires ruraux. Éléments d'un débat sur la responsabilité du développement*. Sainte-Foy : P.U.Q..

Cresswell, T. (2004) *Place. A short introduction*. Oxford : Blackwell Publishing Ltd.

Cross, M. et Nutley, S. (1999) Insularity and accessibility : the small island communities of Western Ireland. *Journal of Rural Studies*, 13(3), p. 317-330.

Denis, W. (1993) La complétude institutionnelle et la vitalité des communautés fransaskoises en 1992. *Cahiers francophones de l'Ouest*, 5 (2), p. 253-284.

Descombes, V. (1998) La confusion des langues. *Enquêtes*, 6, p. 35-54.

Di Méo, G. (1998) *Géographie sociale et territoires*. Paris : Les Éditions Nathan.

Di Méo, G. (2001) De l'effet de lieu au territoire : la question du sujet et de la territorialité. Dans Fournier, J.-M. (dir.) *Faire la géographie sociale aujourd'hui*. Les documents de la maison de la recherche en sciences humaines de Caen. Normandie: Presses universitaires de Caen, 14, p. 69-80.

Di Méo, G. et Buléon, P. (2005) *L'espace social. Lecture géographique des sociétés*. Paris : Armand Colin/VUEF.

Dionne, G. (1985) *La voix d'un silence. Histoire et vie de la Basse Côte Nord*. Ottawa : Les éditions Leméac Inc.

Dionne, H. et Thivierge, N. (2000) Le développement humain et l'identité territoriale et communautaire. Dans Carrier, M. et Côté, S. (dir.) *Gouvernance et territoires ruraux. Éléments d'un débat sur la responsabilité du développement*. Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec, p. 301-316.

Dodge, Y. (1993) *Statistique. Dictionnaire encyclopédique*. Paris : DUNOD.

Dorais, L.-J. (2004) La construction de l'identité. Dans Deshaies, D. et Vincent, D. (dir.) *Discours et constructions identitaires*. Presses de l'Université Laval, p. 1-11.

Dufour, S. Fortin, D. et Hamel, J. (1991) *L'enquête de terrain en sciences sociales. L'approche monographique et les méthodes qualitatives*. Montréal : Éditions Saint-Martin.

Dugas, C. (1981) *Un pays de distance et de dispersion*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Dugas, C. (1983) *Les régions périphériques. Défis au développement du Québec*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Dugas, C. et Vachon, B. (1991) Le Québec rural des années 1990 : son territoire, sa population, sa structure institutionnelle. Dans Vachon, B. (dir.) *Le Québec rural dans tous ses états*, Montréal : Boréal, p. 19-30.

Foote, K.E. (dir.) (1994) *Re-reading cultural geography*. Austin: University of Texas Press.

Frémont, A. (1972) La région, essai sur l'espace vécu. Dans *Mélanges offerts au professeur A. Meynier*. Reine : P.U.B., p. 663-668.

Frémont, A. (1974) Recherches sur l'espace vécu. *L'Espace géographique*, 3, p. 231-238.

Frémont, A. (1976) *La région, espace vécu*. Paris: Presses Universitaires de France.

Frémont, A. (1984) Marginalité et espace vécu. Dans Pinchemel et al. (dir.) *Deux siècles de géographie française. Choix de textes*. Paris: E.N.S.B.-C.T.H.S., p. 336-343.

Frémont, A. (1990) Vingt ans "d'espace vécu". Dans Bailly, A. S. et Scariati, R. *L'Humanisme en géographie*. Paris : Anthropos, p. 13-22.

Frémont, A. (2001) Introduction. Dans Fournier, J.-M. (dir.) *Faire la géographie sociale aujourd'hui*. Les documents de la maison de la recherche en sciences humaines de Caen. Normandie: Presses Universitaires de Caen, 14, p. 9-14.

Geertz, C. (1973) *The interpretation of Culture*. New York: Basic Books.

Gérin-Lajoie, D. (2002) L'approche ethnographique comme méthodologie de recherche dans l'examen du processus de construction identitaire. *The Canadian Modern Language Review/ La Revue canadienne des langues vivantes*, 59 (1), p. 77-96.

- Gérin-Lajoie, D. (2003) *Parcours identitaires de jeunes francophones en milieu minoritaire*. Sudbury: Prise de parole.
- Giddens, A. (1979) *Central problems in social theory*. London: Macmillan.
- Gilbert, A. (1986) L'idéologie spatiale: conceptualisation, mise en forme et portée pour la géographie. *L'Espace géographique*, 1, p. 57-99.
- Gilbert, A. (1999) *Espaces franco-ontariens : essai*. Ottawa: Le Nordir.
- Gilbert, A., Langlois, A., Landry, R. et Auger, E. (2005) L'environnement et la vitalité communautaire des minorités francophones: vers un modèle conceptuel. *Francophonies d'Amérique*, 20, p. 51-62.
- Giles, H., Bourhis, R.Y. and Taylor, D.M. (1977) Towards a theory of language in ethnic group relations. Dans Giles, H. (dir.) *Language, Ethnicity and Intergroup Relations*. London: Academic Press Inc, p. 307-348.
- Gorden, M. M. (1964) *Assimilation in American Life*. New York: Oxford University Press.
- Gumuchian, H. (1991) *Représentations et Aménagement du Territoire*. Paris: Anthropos.
- Haché, J.D. (1986) Les communautés insulaires du Nord de l'Atlantique et la militarisation des îles. *Stratégique*, 1, p. 95-131.
- Hamelin, L.-E. (1980) *Nordicité canadienne*. Québec : Éditions Hurtubise.
- Harvey, D. (1989) *The condition of postmodernity : an enquiry into the origins of cultural change*. Oxford: Basil Blackwell.
- Harvey, P.-L. (1999) *Cyberspace et communautaire- appropriation, réseaux, groupes virtuels*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Harwood, J. Giles, H. et Bourhis, R.Y. (1994) The genesis of vitality theory : historical patterns and discorsal dimensions. *International Journal of the Sociology of Language*, 108, p. 167-206.
- Hesse-Biber, S. et Leavy, P. (2006) *The Practice of Qualitative Research*. Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
- Jean, B. (1997) *Territoires d'avenir. Pour une sociologie de la ruralité*. Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec.
- Johston, R.J. (1985) Places matter. *Irish geography*, 18, p. 59-63.
- Johnston, R.J., Gregory, D., Geraldine, P. et Watts, M. (dir.) (2000) *The dictionary of human geography*. 4<sup>th</sup> ed. Oxford: Blackwell Publishers Ltd.
- Juan, S. (1999) *Méthodes de recherche et sciences sociohumaines. Exploration critique des techniques*. Paris: Presses Universitaires de France.

- Junek, O. (1937) *Isolated communities : A study of a Labrador fishing village*. New York: American Book Company.
- Kayser, B. (1984) Les nouvelles sociétés villageoises : une question à la société, un défi à la recherche. *Communication au colloque de l'ARF Campagnes de l'Europe : nouvelles données, nouvelles frontières*. Lyon, septembre, minéo, p. 4.
- Kaiser, B. (1989) *Les sciences sociales face au monde rural*. Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- Lambert, Lucie, (1999) *Avant le jour*. Enregistrement vidéo. Producteur: Sylvain L'Espérance. Montréal: Films du tricycle, 93 minutes.
- Lambert, S. et Roy, C. (2001) *Une histoire d'appartenance. La Côte-Nord*, Vol. 3. Sainte-Foy: Les Éditions GID.
- Landry, R. (1994) Diagnostic sur la vitalité de la communauté acadienne du Nouveau-Brunswick. *Égalité*, p. 11-39.
- Landry, R. et Allard, R. (1990) Contacts des langues et de développement bilingue : un développement macroscopique. *La Revue canadienne des langues modernes*, 46 (3), p. 527-553.
- Landry, R. et Allard, R. (1994) The Acadians of New-Brunswick: demolinguistic realities and the vitality of the French language. *International Journal of the Sociology of Language*, 105/106, p. 181-215.
- Landry, R. et Allard, R. (1996) Vitalité ethnolinguistique : une perspective dans l'étude de la francophonie canadienne. Dans J. Erfurt (dir.) *De la polyphonie à la symphonie. Méthodes, théories et faits de la recherche pluridisciplinaire sur le français au Canada*. Leipzig: Leipziger Universitätsverlag, p. 61-87.
- Landry, R. et Allard, R. (1997) L'exogamie et le maintien de deux langues et de deux cultures : le rôle de la francité familioscolaire. *Revue des sciences de l'éducation*, Vol. XXIII, 3, p. 561-592.
- Landry, R. et Allard, R. (2000) Langue de scolarisation et développement bilingue: le cas des acadiens et francophones de la Nouvelle-Écosse, Canada. *DiversCité Langues*.
- Landry R. et Bourhis, R.Y. (1997) Linguistic landscape and ethnolinguistic vitality. An empirical study. *Journal of language and social psychology*, 16 (1), p. 23-49.
- Laperrière, A. (2003) L'observation directe. Dans Gauthier, B. (dir.) *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données* 4<sup>ième</sup> éd. Québec : Presses de l'Université du Québec, p. 269-291.
- Lefebvre, A et al. (1996) Réseaux de télécommunications. Dans Offner, J.M. et Pumain, D. (dir.) *Réseaux et territoires*. Paris: Éditions de l'Aube.
- Lepage, A., Pleau, P. et Tremblay, M-A. (1968) *Changements dans l'organisation économique et sociale à Tête-à-la-Baleine*. Université Laval: Centre d'Études Nordiques, Laboratoire d'ethnographie.
- Lévy, J. et Lussault, M. (2003) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris: Éditions BÉLIN.

- Lipiansky, E. M. (1998) L'identité personnelle. Dans Ruano-Borbalan, J.-C. et Halpern, C. (dir.) *L'identité. L'individu, le groupe et la société*. Auxerre : Sciences humaines Éditions, p. 21-29.
- Lofland, J. (1971) *Analysing Social Settings : A Guide to Qualitative Observation and Analysis*. Belmont, CA: Wadsworth.
- Louder, D., Trépanier, C. et Waddell, E. (1994) La francophone nord-américaine: mise en place et processus de diffusion géohistorique. Dans Poirier, C. (dir.), *Langue, espace, société : les variétés du français en Amérique du Nord*. Québec : Presse de l'Université Laval, p. 185-202.
- Louder, D. et Waddell, E. (1983) *Du continent perdu à l'archipel retrouvé : le Québec et l'Amérique française*. Québec: PUL.
- Marshall, J. et Foster, N. (2002) "Between Belonging" : Habitus and the migration experience. *The Canadian Geographer*, 46 (1), p. 63-83.
- Martijn, C.A. (1980) La présence des Inuits sur la Côte-Nord du golfe Saint-Laurent à l'époque historique, *Études/Inuit/Studies*, 4 (1-2), p. 105-125.
- McGhee, R. et Tuck, J.A. (1975) *An Archaic Sequence From the Strait of Belle Isle, Labrador*. Ottawa: Musées nationaux du Canada.
- Moles, A. et Romher, E. (1972) *Psychologie de l'espace*. Paris: Castermann.
- Moquay, P. (1997) Le sentiment d'appartenance territoriale. Dans Gauthier, M. (dir.) *Pourquoi partir? La migration des jeunes d'hier et d'aujourd'hui*, Sainte-Foy : Éditions de l'IQRC, p. 246-256.
- Nicolas, T. (2000) Les Antilles françaises entre insularité et continentalité. *Géographie et cultures*, 36, p. 39-56.
- Niellon, F. (1996) Du territoire autochtone au territoire partagé le Labrador : 1650-1830. Dans Frenette, P. (dir.) *Histoire de la Côte-Nord*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture (coll. Les régions du Québec, no 9), p. 135-177.
- Nutley, S.D. (1980) The concept of "isolation"- A method of evaluation and a West Highland example. *Regional Studies*, 14, p. 111-123.
- O'Keefe, M. (1998) *Minorités francophones : assimilation et vitalité des communautés*. Nouvelles perspectives canadiennes. Patrimoine canadien: Langues officielles.
- Payne, D. (responsable) (1980) *La Basse-Côte-Nord vers l'avenir*. Gouvernement du Québec: Développement culturel.
- Peltier, J. (1999) *Espace de vie et réseau de transport : Le cas de la communauté nord-côtière de Natashquan depuis son raccordement à la route 138*. Mémoire de baccalauréat. Québec: Département de géographie, Université Laval .
- Péron, F. (1988) L'insularité. *Bulletin de l'association des géographes français*, 3, p. 239-240.

- Péron, F. (1992) L'île, espace culturel. Formes d'attache aux lieux en Bretagne. *Géographie et cultures*, 2, p. 3-33.
- Péron, F. (2005) Fonctions sociales et dimensions subjectives des espaces insulaires. *Annales de géographie*, 644, p. 422-436.
- Prujiner, A.D., Deshaies, J.F., Blanc, M., Clément, R. et Landry, R. (1984) *Variation du comportement langagier lorsque deux langues sont en contact*, Québec: Centre international de recherches sur le bilinguisme.
- Remiggi, F. W. (1975) *Persistence of ethnicity. A study of spatial boundaries on the eastern Lower North Shore : 1820-1970*. Mémoire de maîtrise. St.John's: Department of geography, Memorial University of Newfoundland.
- Remiggi, F. W. (1977) Ethnic Diversity and Settler Location on the Eastern Lower North Shore of Quebec. Dans *The Peopling of Newfoundland*. St-John's: Memorial University of Newfoundland.
- Remiggi, F.W. (1980) Quelques origines spatiales du présent conflit francophone-anglophone au Québec : exemple de la Basse-Côte-Nord. *Cahiers de géographie*, 24 (61), p. 158-166.
- Sabourin, P. (2003) L'analyse de contenu. Dans Gauthier, B. (dir.) *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*. 4<sup>ième</sup> éd. Québec : Presse de l'Université du Québec, p. 357-385.
- Sanguin, A.-L. (dir.) (1997) *Vivre dans une île. Une géopolitique des insularités*. Paris: L'Harmattan.
- Savas, D. (1990a) Le développement institutionnel des communautés francophones hors-Québec. Ottawa: Fédération des francophones hors-Québec.
- Savas, D. (1990b) Institutions francophones et vitalité communautaire : motivations symboliques et fonctionnelles du choix de réseaux institutionnel. Dans Quenneville, J.-G. (dir) *À la mesure du pays...*, Saskatoon: St.Thomas College (University of Saskatchewan), p.67-83.
- Simard, M. (2000) Communauté locales et espace-monde. Les processus identitaires de la postmodernité. *Géographie et cultures*, 36, p. 3-20.
- Staszak J.-F. (1997) L'insularité de Zanzibar, de l'empire des boutres aux nouvelles utopies. Dans Sanguin, A.-L. (dir.) *Vivre dans une île. Une géopolitique des insularités*. Paris: L'Harmattan, p. 339-355.
- Stone-Goldman, J.R. et Olswang, L.B. (2003) Learning to look, learning to see. Using ethnography to develop cultural sensitivity. *Asha Leader*, 8 (5). [<http://www.asha.org/about/publications/leader-online/archives/2003/q1/030318b.htm>]. Site consulté le 18 décembre 2005.
- Stone, K.H. (1972) The Concepts of Isolation. *Geoforum*, 11, p. 74-77.
- Tajfel, H. (1972) Experiments in a vacuum. Dans J. Israel and H. Tajfel (dir.) *Context of Social Psychology*. London: Academic Press.

- Tap, P. (1998) Marquer sa différence. Dans Ruano-Borbalan, J.-C. et Halpern, C. (dir.) *L'identité. L'individu, le groupe et la société*. Auxerre: Sciences humaines Éditions, p. 65-68.
- Transports Québec, [<http://www1.mtq.gouv.qc.ca/fr>]. Site consulté le 25 avril, 2004.
- Tremblay, A. (1991) *Sondages. Histoire, pratique et analyse*. Boucherville: Gaëtan Morin Éditeur.
- Tremblay, M.-A. (1983) *L'identité québécoise en péril*. Ottawa : Éditions Saint-Yves Inc.
- Tremblay, M.-A., Charest, P. et Breton, Y. (1969) *Les changements socio-culturels à Saint-Augustin. Contribution à l'étude des isolats de la Côte-Nord du Saint-Laurent*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Tremblay, M.A. et Lepage, A. (1970) La Basse-Côte-Nord du Saint-Laurent: une ethnologie en construction. *Recherches sociographiques*, XI (1-2), p. 9-15.
- Trudel, F. (1980) Les relations entre les Français et les Inuits au Labrador méridional, 1660-1760. *Études/Inuit/Studies*, 13 (1-2), p. 135-145.
- Vitalité communautaire des minorités francophones. [<http://langlois.geog.uottawa.ca>]. Site consulté le 20 décembre 2005.
- Wackermann, G. (2002) *Géographie régionale*. Paris : Ellipses.
- Winchester, H. P.M. (2000) Qualitative Research and its Place in Human Geography. Dans Hay, I. (dir.) *Qualitative research methods in human geography*. South Melbourne: Oxford University Press.